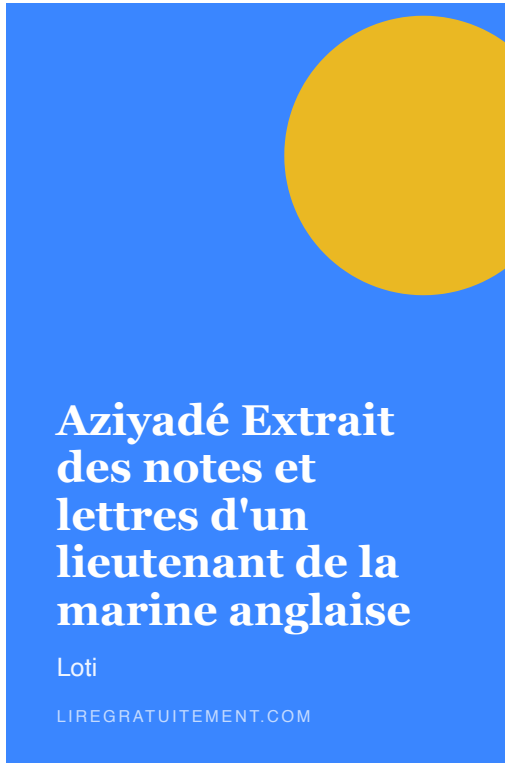




**Aziyadé Extrait des
notes et lettres d'un
lieutenant de la marine
anglaise entré au**

**service de la Turquie le
10 mai 1876 tué dans
les murs de Kars, le 27
octobre 1877.**

Loti

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

IV

Un beau jour de printemps, un des premiers ou il nous fut permis de circuler dans Salonique de Macedoine, peu apres les massacres, trois jours apres les pendaisons, vers quatre heures de l'apres-midi, il arriva que je m'arretai devant la porte fermee d'une vieille mosquee, pour regarder se battre deux cigognes.

La scene se passait dans une rue du vieux quartier musulman. Des maisons caduques bordaient de petits chemins tortueux, a moitie recouverts par les saillies des shaknisirs (sorte d'observatoires mysterieux, de grands balcons fermes et grilles, d'ou les passants sont reluques par des petits trous invisibles). Des avoines poussaient entre les paves de galets noirs, et des branches de fraiche verdure couraient sur les toits; le ciel, entrevu par echappees, etait pur et bleu; on respirait partout l'air tiede et la bonne odeur de mai.

La population de Salonique conservait encore envers nous une attitude contrainte et hostile; aussi l'autorite nous obligeait-elle a trainer par les rues un sabre et tout un appareil de guerre. De loin en loin, quelques personnages a turban passaient en longeant les murs, et aucune tete de femme ne se montrait derriere les grillages discrets des _haremlikes_; on eut dit une ville morte.

Je me croyais si parfaitement seul, que j'eprouvai une etrange impression en apercevant pres de moi, derriere d'epais barreaux

de fer, le haut d'une tete humaine, deux grands yeux verts fixes sur les miens.

Les sourcils etaient bruns, legerement fronces, rapproches jusqu'a se rejoindre; l'expression de ce regard etait un melange d'energie et de naivete; on eut dit un regard d'enfant, tant il avait de fraicheur et de jeunesse.

La jeune femme qui avait ces yeux se leva, et montra jusqu'a la ceinture sa taille enveloppee d'un camail a la turque (_feredje_) aux plis longs et rigides. Le camail etait de soie verte, orne de broderies d'argent. Un voile blanc enveloppait soigneusement la tete, n'en laissant paraitre que le front et les grands yeux. Les prunelles etaient bien vertes, de cette teinte vert de mer d'autrefois chantee par les poetes d'Orient.

Cette jeune femme etait Aziyade.

V - VI

Aziyade me regardait fixement. Devant un Turc, elle se fut cachee; mais un giaour n'est pas un homme; tout au plus est-ce un objet de curiosite qu'on peut contempler a loisir. Elle paraissait surprise qu'un de ces etrangers, qui etaient venus menacer son pays sur de si terribles machines de fer, put etre un tres jeune homme dont l'aspect ne lui causait ni repulsion ni frayeur.

Tous les canots des escadres etaient partis quand je revins sur le quai; les yeux verts m'avaient legerement captive, bien que le visage exquis cache par le voile blanc me fut encore inconnu;

j'etais repasse trois fois devant la mosquee aux cigognes, et l'heure s'en etait allee sans que j'en eusse conscience.

Les impossibilites etaient entassees comme a plaisir entre cette jeune femme et moi; impossibilite d'echanger avec elle une pensee, de lui parler ni de lui ecrire; defense de quitter le bord apres six heures du soir, et autrement qu'en armes; depart probable avant huit jours pour ne jamais revenir, et, par dessus tout, les farouches surveillances des harems.

Je regardai s'eloigner les derniers canots anglais, le soleil pres de disparaitre, et je m'assis irresolu sous la tente d'un cafe turc.

VII

Un attroupement fut aussitot forme autour de moi; c'etait une bande de ces hommes qui vivent a la belle etoile sur les quais de Salonique, bateliers ou portefaix, qui desiraient savoir pourquoi j'etais reste a terre et attendaient la, dans l'espoir que peut-etre j'aurais besoin de leurs services.

Dans ce groupe de Macedoniens, je remarquai un homme qui avait une drôle de barbe, separee en petites boucles comme les plus antiques statues de ce pays; il etait assis devant moi par terre et m'examinait avec beaucoup de curiosite; mon costume et surtout mes bottines paraissaient l'interesser vivement. Il s'etirait avec des airs calins, des mines de gros chat angora, et baillait en montrant deux rangees de dents toutes petites, aussi brillantes que des perles.

Il avait d'ailleurs une tres belle tete, une grande douceur dans les yeux qui resplendissaient d'honnêteté et d'intelligence. Il était tout dépenaillé, pieds nus, jambes nues, la chemise en lambeaux, mais propre comme une chatte.

Ce personnage était Samuel.

VIII - IX

Ces deux êtres rencontrés le même jour devaient bientôt remplir un rôle dans mon existence et jouer, pendant trois mois, leur vie pour moi; on m'eut beaucoup étonné en me le disant. Tous deux devaient abandonner ensuite leur pays pour me suivre, et nous étions destinés à passer l'hiver ensemble, sous le même toit, à Stamboul.

Samuel s'enhardit jusqu'à me dire les trois mots qu'il savait d'anglais:

--_Do you want to go on board_? (Avez-vous besoin d'aller à bord?)

Et il continua en sabir:

--_Te portarem col la mia barca_. (Je t'y porterai avec ma barque.)

Samuel entendait le sabir; je songeai tout de suite au parti qu'on pouvait tirer d'un garçon intelligent et déterminé, parlant une langue connue, pour cette entreprise insensée qui flottait déjà devant moi à l'état de vague ébauche.

L'or etait un moyen de m'attacher ce va-nu-pieds, mais j'en avais peu. Samuel, d'ailleurs, devait etre honnete, et un garçon qui l'est ne consent point pour de l'or a servir d'intermediaire entre un jeune homme et une jeune femme.

X

A WILLIAM BROWN, LIEUTENANT AU 3E D'INFANTERIE DE LIGNE, A LONDRES

Salonique, 2 juin.

... Ce n'etait d'abord qu'une ivresse de l'imagination et des sens; quelque chose de plus est venu ensuite, de l'amour ou peu s'en faut; j'en suis surpris et charme.

Si vous aviez pu suivre aujourd'hui votre ami Loti dans les rues d'un vieux quartier solitaire, vous l'auriez vu monter dans une maison d'aspect fantastique. La porte se referme sur lui avec mystere. C'est la case choisie pour ces changements de decors qui lui sont familiers. (Autrefois, vous vous en souvenez, c'etait pour Isabelle B ..., l'etoile : la scene se passait dans un fiacre, ou Hay-Market street, chez la maitresse du grand Martyn; vieille histoire que ces changements de decors, et c'est a peine si le costume oriental leur prete encore quelque peu d'attrait et de nouveaute.)

Debut de melodrame. Premier tableau: Un vieil appartement obscur. Aspect assez miserable, mais beaucoup de couleur orientale. Des narguilhes trainent a terre avec des armes.

Votre ami Loti est plante au milieu et trois vieilles juives s'empressent autour de lui sans mot dire. Elles ont des costumes pittoresques et des nez crochus, de longues vestes ornees de paillettes, des sequins enfiles pour colliers, et, pour coiffure, des catogans de soie verte. Elles se depechent de lui enlever ses vêtements d'officier et se mettent a l'habiller a la turque, en s'agenouillant pour commencer par les guetres dorees et les jarretieres. Loti conserve l'air sombre et preoccupe qui convient au heros d'un drame lyrique.

Les trois vieilles mettent dans sa ceinture plusieurs poignards dont les manches d'argent sont incrustes de corail, et les lames damasquinees d'or; elles lui passent une veste doree a manches flottantes, et le coiffent d'un tarbouch. Apres cela, elles expriment, par des gestes, que Loti est tres beau ainsi, et vont chercher un grand miroir.

Loti trouve qu'il n'est pas mal en effet, et sourit tristement a cette toilette qui pourrait lui etre fatale; et puis il disparaît par une porte de derriere et traverse toute une ville saugrenue, des bazars d'Orient et des mosques; il passe inaperçu dans des foules bariolees, vetues de ces couleurs eclatantes qu'on affectionne en Turquie; quelques femmes voilees de blanc se disent seulement sur son passage: " Voici un Albanais qui est bien mis, et ses armes sont belles."

Plus loin, mon cher William, il serait imprudent de suivre votre ami Loti; au bout de cette course, il y a l'amour d'une femme turque, laquelle est la femme d'un Turc,--entreprise insensee en tout temps, et qui n'a plus de nom dans les circonstances du jour.--Aupres d'elle, Loti va passer une heure de com-

plete ivresse, au risque de sa tete, de la tete de plusieurs autres, et de toutes sortes de complications diplomatiques.

Vous direz qu'il faut, pour en arriver la, un terrible fond d'egoisme; je ne dis pas le contraire; mais j'en suis venu a penser que tout ce qui me plait est bon a faire et qu'il faut toujours epicer de son mieux le repas si fade de la vie.

Vous ne vous plaindrez pas de moi, mon cher William: je vous ai ecrit longuement. Je ne crois nullement a votre affection, pas plus qu'a celle de personne; mais vous etes, parmi les gens que j'ai rencontres deca et dela dans le monde, un de ceux avec lesquels je puis trouver du plaisir a vivre et a echanger mes impressions. S'il y a dans ma lettre quelque peu d'epanchement, il ne faut pas m'en vouloir: j'avais bu du vin de Chypre.

A present c'est passe; je suis monte sur le pont respirer l'air vif du soir, et Salonique faisait pietre mine; ses minarets avaient l'air d'un tas de vieilles bougies, posees sur une ville sale et noire ou fleurissent les vices de Sodome. Quand l'air humide me saisit comme une douche glacee, et que la nature prend ses airs ternes et piteux, je retombe sur moi-meme; je ne retrouve plus au-dehors de moi que le vide ecoeurant et l'immense ennui de vivre.

Je pense aller bientot a Jerusalem, ou je tacherai de ressaisir quelques bribes de foi. Pour l'instant, mes croyances religieuses et philosophiques, mes principes de morale, mes theories sociales, etc., sont representes par cette grande personnalite: le gendarme.

Je vous reviendrai sans doute en automne dans le Yorkshire. En attendant, je vous serre les mains et je suis votre devoue.

LOTI.

XI

Ce fut une des époques troublées de mon existence que ces derniers jours de mai 1876.

Longtemps j'étais resté anéanti, le cœur vide, inerte, à force d'avoir souffert; mais cet état transitoire avait passé, et la force de la jeunesse amenait le réveil. Je m'éveillais seul dans la vie; mes dernières croyances s'en étaient allées, et aucun frein ne me retenait plus.

Quelque chose comme de l'amour naissait sur ces ruines, et l'Orient jetait son grand charme sur ce réveil de moi-même, qui se traduisait par le trouble des sens.

XII

Elle était venue habiter avec les trois autres femmes de son maître un yali de campagne, dans un bois, sur le chemin de Monastir; là, on la surveillait moins.

Le jour je descendais en armes. Par grosse mer, toujours, un canot me jetait sur les quais, au milieu de la foule des bateliers et des pêcheurs; et Samuel, placé comme par hasard sur mon passage, recevait par signes mes ordres pour la nuit.

J'ai passe bien des journees a errer sur ce chemin de Monastir. C'etait une campagne nue et triste, ou l'oeil s'etendait a perte de vue sur des cimetieres antiques; des tombes de marbre en ruine, dont le lichen rongait les inscriptions mysterieuses; des champs plantes de menhirs de granit; des sepultures grecques, byzantines, musulmanes, couvraient ce vieux sol de Macedoine ou les grands peuples du passe ont laisse leur poussiere. De loin en loin, la silhouette aigue d'un cypres, ou un platane immense, abritant des bergers albanais et des chevres; sur la terre aride, de larges fleurs lilas pale, repandant une douce odeur de chevrefeuille, sous un soleil deja brulant. Les moindres details de ce pays sont restes dans ma memoire.

La nuit, c'etait un calme tiede, inalterable, un silence mele de bruits de cigales, un air pur rempli de parfums d'ete; la mer immobile, le ciel aussi brillant qu'autrefois dans mes nuits des tropiques.

Elle ne m'appartenait pas encore; mais il n'y avait plus entre nous que des barrieres materielles, la presence de son maitre, et le grillage de fer de ses fenetres.

Je passais ces nuits a l'attendre, a attendre ce moment, tres court quelquefois, ou je pouvais toucher ses bras a travers les terribles barreaux, et embrasser dans l'obscurite ses mains blanches, ornees de bagues d'Orient.

Et puis, a certaine heure du matin, avant le jour, je pouvais, avec mille dangers, rejoindre ma corvette par un moyen convenu avec les officiers de garde.

XIII

Mes soirees se passaient en compagnie de Samuel. J'ai vu d'etranges choses avec lui, dans les tavernes des bateliers; j'ai fait des etudes de moeurs que peu de gens ont pu faire, dans les _cours des miracles_ et les _tapis francs_ des juifs de la Turquie. Le costume que je promenais dans ces bouges etait celui des matelots turcs, le moins compromettant pour traverser de nuit la rade de Salonique. Samuel contrastait singulierement avec de pareils milieux; sa belle et douce figure rayonnait sur ces sombres repoussoirs. Peu a peu je m'attachais a lui, et son refus de me servir aupres d'Aziyade me faisait l'estimer davantage.

Mais j'ai vu d'etranges choses la nuit avec ce vagabond, une prostitution etrange, dans les caves ou se consomment jusqu'a complete ivresse le mastic et le raki ...

XIV

Une nuit tiede de juin, etendus tous deux a terre dans la campagne, nous attendions deux heures du matin,--l'heure convenue.--Je me souviens de cette belle nuit etoilee, ou l'on n'entendait que le faible bruit de la mer calme. Les cypres dessinaient sur la montagne des larmes noires, les platanes des masses obscures; de loin en loin, de vieilles bornes seculaires marquaient la place oubliee de quelque derviche d'autrefois; l'herbe seche, la mousse et le lichen avaient bonne odeur; c'etait un bonheur d'etre en pleine campagne une pareille nuit, et il faisait bon vivre.

Mais Samuel paraissait subir cette corvée nocturne avec une detestable humeur, et ne me répondait même plus.

Alors je lui pris la main pour la première fois, en signe d'amitié, et lui fis en espagnol à peu près ce discours :

--Mon bon Samuel, vous dormez chaque nuit sur la terre dure ou sur des planches; l'herbe qui est ici est meilleure et sent bon comme le serpolet. Dormez, et vous serez de plus belle humeur après. N'êtes-vous pas content de moi? et qu'ai-je pu vous faire?

Sa main tremblait dans la mienne et la serrait plus qu'il n'eût été nécessaire.

--_Che volete_, dit-il d'une voix sombre et troublée, _che volete mi?_ (Que voulez-vous de moi?) ...

Quelque chose d'inouï et de ténébreux avait un moment passé dans la tête du pauvre Samuel;--dans le vieil Orient tout est possible!--et puis il s'était couvert la figure de ses bras, et restait là, terrifié de lui-même, immobile et tremblant ...

Mais, depuis cet instant étrange, il est à mon service corps et âme; il joue chaque soir sa liberté et sa vie en entrant dans la maison qu'Aziyade habite; il traverse, dans l'obscurité, pour aller la chercher, ce cimetière rempli pour lui de visions et de terreurs mortelles; il rame jusqu'au matin dans sa barque pour veiller sur la nôtre, ou bien m'attend toute la nuit, couche peule-mêle avec cinquante vagabonds, sur la _cinquième_ dalle de pierre du quai de Salonique. Sa personnalité est comme absorbée dans la mienne, et je le trouve partout dans mon ombre, quels que soient le lieu et le costume que j'aie choisis, prêt à défendre ma vie au risque de la sienne.

XV

LOTI A PLUMKETT, LIEUTENANT DE MARINE

Salonique, mai 1876.

Mon cher Plumkett,

Vous pouvez me raconter, sans m'ennuyer jamais, toutes les choses tristes ou saugrenues, ou meme gaies, qui vous passeront par la tete; comme vous etes classe pour moi en dehors du " vil troupeau ", je lirai toujours avec plaisir ce que vous m'ecrirez.

Votre lettre m'a ete remise sur la fin d'un diner au vin d'Espagne, et je me souviens qu'elle m'a un peu, a premiere vue, abasourdi par son ensemble original. Vous etes en effet " un drole de type ", mais cela, je le savais deja. Vous etes aussi un garcon d'esprit, ce qui etait connu. Mais ce n'est point la seulement ce que j'ai demele dans votre longue lettre, je vous l'assure.

J'ai vu que vous avez du beaucoup souffrir, et c'est la un point de commun entre nous deux. Moi aussi, il y a dix longues annees que j'ai ete lance dans la vie, a Londres, livre a moi-meme a seize ans; j'ai goute un peu toutes les jouissances; mais je ne crois pas non plus qu'aucun genre de douleur m'ait ete epargne. Je me trouve fort vieux, malgre mon extreme jeunesse physique, que j'entretiens par l'escrime et l'acrobatie.

Les confidences d'ailleurs ne servent a rien; il suffit que vous ayez souffert pour qu'il y ait sympathie entre nous.

Je vois aussi que j'ai ete assez heureux pour vous inspirer quelque affection; je vous en remercie. Nous aurons, si vous vou-

lez bien, ce que vous appelez une _amitie intellectuelle_, et nos relations nous aideront a passer le temps maussade de la vie.

A la quatrieme page de votre papier, votre main courait un peu vite sans doute, quand vous avez ecrit: " une affection et un devouement illimites. " Si vous avez pense cela, vous voyez bien, mon cher ami, qu'il y a encore chez vous de la jeunesse et de la fraicheur, et que tout n'est pas perdu. Ces belles amities-la, a la vie, a la mort, personne plus que moi n'en a eprouve tout le charme; mais, voyez-vous, on les a a dix-huit ans; a vingt-cinq, elles sont finies, et on n'a plus de devouement que pour soi-meme. C'est desolant, ce que je vous dis la, mais c'est terriblement vrai.

XVI

Salonique, juin 1876.

C'etait un bonheur de faire a Salonique ces corvees matinales qui vous mettaient a terre avant le lever du soleil. L'air etait si leger, la fraicheur si delicieuse, qu'on n'avait aucune peine a vivre; on etait comme penetre de bien-etre. Quelques Turcs commencent a circuler, vetus de robes rouges, vertes ou orange, sous les rues voutees des bazars, a peine eclairees encore d'une demi-lueur transparente.

L'ingenieur Thompson jouait aupres de moi le role du confident d'opera-comique, et nous avons bien couru ensemble par les vieilles rues de cette ville, aux heures les plus prohibees et dans les tenues les moins reglementaires.

Le soir, c'était pour les yeux un enchantement d'un autre genre: tout était rose ou dore. L'Olympe avait des teintes de braise ou de métal en fusion, et se réfléchissait dans une mer unie comme une glace. Aucune vapeur dans l'air: il semblait qu'il n'y avait plus d'atmosphère et que les montagnes se découpaient dans le vide, tant leurs arêtes les plus lointaines étaient nettes et décidées.

Nous étions souvent assis le soir sur les quais où se portait la foule, devant cette baie tranquille. Les *_orgues de Barbarie_* d'Orient y jouaient leurs airs bizarres, accompagnés de clochettes et de chapeaux chinois; les *_café-djïs_* encombraient la voie publique de leurs petites tables toujours garnies, et ne suffisaient plus à servir les narguilhes, les skiros, le lokoum et le raki.

Samuel était heureux et fier quand nous l'invitions à notre table. Il rodait alentour, pour me transmettre par signes convenus quelque rendez-vous d'Aziyade, et je tremblais d'impatience en songeant à la nuit qui allait venir.

XVII

Salonique, juillet 1876.

Aziyade avait dit à Samuel qu'il resterait cette nuit-là auprès de nous. Je la regardais faire avec étonnement: elle m'avait prié de m'asseoir entre elle et lui, et commençait à lui parler en langue turque.

C'était un entretien qu'elle voulait, le premier entre nous deux, et Samuel devait servir d'interprète; depuis un mois, liés par

l'ivresse des sens, sans avoir pu echanger meme une pensee, nous etions restes jusqu'a cette nuit etrangers l'un a l'autre et inconnus.

--Ou es-tu ne? Ou as-tu vecu? Quel age as-tu? As-tu une mere? Crois-tu en Dieu? Es-tu alle dans le pays des hommes noirs? As-tu eu beaucoup de maitresses? Es-tu un seigneur dans ton pays?

Elle, elle etait une petite fille circassienne venue a Constantinople avec une autre petite de son age; un marchand l'avait vendue a un vieux Turc qui l'avait elevee pour la donner a son fils; le fils etait mort, le vieux Turc aussi; elle, qui avait seize ans, etait extremement belle; alors, elle avait ete prise par cet homme, qui l'avait remarquee a Stamboul et ramenee dans sa maison de Salonique.

--Elle dit, traduisait Samuel, que son Dieu n'est pas le meme que le tien, et qu'elle n'est pas bien sure, d'apres le Koran, que les femmes aient une ame comme les hommes; elle pense que, quand tu seras parti, vous ne vous verrez jamais, meme apres que vous serez morts, et c'est pour cela qu'elle pleure. Maintenant, dit Samuel en riant, elle demande si tu veux te jeter dans la mer avec elle tout de suite; et vous vous laisserez couler au fond en vous tenant serres tous les deux ... Et moi, ensuite, je ramenerai la barque, et je dirai que je ne vous ai pas vus.

--Moi, dis-je, je le veux bien, pourvu qu'elle ne pleure plus; partons tout de suite, ce sera fini apres.

Aziyade comprit, elle passa ses bras en tremblant autour de mon cou; et nous nous penchames tous deux sur l'eau.

--Ne faites pas cela, cria Samuel, qui eut peur, en nous retenant tous deux avec une poigne de fer. Vilain baiser que vous vous donneriez la. En se noyant, on se mord et on fait une horrible grimace.

Cela etait dit en sabir avec une crudite sauvage que le francais ne peut pas traduire.

.....

Il etait l'heure pour Aziyade de repartir, et, l'instant d'apres, elle nous quitta.

XVIII

PLUMKETT A LOTI

Londres, juin 1876.

Mon cher Loti,

J'ai une vague souvenance de vous avoir envoye le mois dernier une lettre sans queue ni tete, ni rime ni raison. Une de ces lettres que le primesaut vous dicte, ou l'imagination galope, suivie par la plume, qui, elle, ne fait que trotter, et encore en butant souvent comme une vieille rossinante de louage.

Ces lettres-la, on ne les a jamais relues avant de les fermer car alors on ne les aurait point envoyees. Des digressions plus ou moins pedantesques dont il est inutile de chercher l'a-propos, suivies d'aneries indignes du Tintamarre. Ensuite, pour le bouquet, un auto-panegyrique d'individu incompris qui cherche

a se faire plaindre, pour recolter des compliments que vous etes assez bon pour lui envoyer. Conclusion: tout cela etait bien ridicule.

Et les protestations de devouement!--Oh! pour le coup c'est la que la vieille rossinante a deux becs prenait le mors aux dents! Vous repondez a cet article de ma lettre comme eut pu le faire cet ecrivain du XVIe siecle avant notre ere qui ayant essaye de tout, d'etre un grand roi, un grand philosophe, un grand architecte, d'avoir six cents femmes, etc., en vint a s'ennuyer et a se degouter tellement de toutes ces choses, qu'il declara sur ses vieux jours, toutes reflexions faites, que tout n'etait que vanite.

Ce que vous me repondiez la, en style d'Ecclesiaste, je le savais bien; je suis si bien de votre avis sur tout et meme sur autre chose, que je doute fort qu'il m'arrive jamais de discuter avec vous autrement que comme Pandore avec son brigadier. Nous n'avons absolument rien a nous apprendre l'un a l'autre, pour ce qui est des choses de l'ordre moral.

--Les confidences, me dites-vous, sont inutiles.

Plus que jamais, je m'incline: j'aime a avoir des vues d'ensemble sur les personnes et les choses, j'aime a en deviner les grands traits; quant aux details, je les ai toujours eus en horreur.

"Affection et devouement illimites! " Que voulez-vous! c'etait un de ces bons mouvements, un de ces heureux eclairs a la faveur desquels on est meilleur que soi-meme. Croyez bien que l'on est sincere au moment ou l'on ecrit ainsi. Si ce ne sont que des eclairs, a qui faut-il s'en prendre?... Est-ce a vous et a moi, qui ne sommes aucunement responsables de la profonde imperfection de notre nature? Est-ce a celui qui ne nous a crees que pour nous

laisser a demi ebauches, susceptibles des aspirations les plus elevees; mais incapables d'actes qui soient en rapport avec nos conceptions? N'est-ce a personne du tout? Dans le doute ou nous sommes a ce sujet, je crois que c'est ce qu'il y a de mieux a faire.

Merci pour ce que vous me dites de la fraicheur de mes sentiments. Pourtant je n'en crois rien. Ils ont trop servi, ou plutot je m'en suis trop servi, pour qu'ils ne soient pas un peu defraichis par l'usage que j'en ai fait. Je pourrais dire que ce sont des sentiments d'occasion, et, a ce propos, je vous rappellerai que souvent on trouve de tres bonnes occasions. Je vous ferai egalement remarquer qu'il est des choses qui gagnent en solidite ce que l'usure peut leur avoir enleve de brillant et de fraicheur; comme exemple tire du noble metier que nous exercons tous deux, je vous citerai le vieux filin.

Il est donc bien entendu que je vous aime beaucoup. Il n'y a plus a revenir la-dessus. Une fois pour toutes, je vous declare que vous etes tres bien doue, et qu'il serait fort malheureux que vous laissiez s'atrophier par l'acrobatie la meilleure partie de vous-meme. Cela pose, je cesse de vous assommer de mon affection et de mon admiration, pour entrer dans quelques details sur mon individu.

Je suis bien portant physiquement, et en traitement pour ce qui est du moral.--Mon traitement consiste a ne plus me tourner la cervelle a l'envers, et a mettre un regulateur a ma sensibilite. Tout est equilibre en ce monde, au-dedans de nous-meme comme au-dehors. Si la sensibilite prend le dessus, c'est toujours aux depens de la raison. Plus vous serez poete, moins vous serez geometre, et, dans la vie, il faut un peu de geometrie, et, ce qui est pis encore, beaucoup d'arithmetique. Je crois, Dieu me par-

donne, que je vous ecris la quelque chose qui a presque le sens commun!

Tout a vous, PLUMKETT.

XIX

Nuit du 27 juillet, Salonique.

A neuf heures, les uns apres les autres, les officiers du bord rentrent dans leurs chambres; ils se retirent tous en me souhaitant bonne chance et bonne nuit: mon secret est devenu celui de tout le monde.

Et je regarde avec anxiété le ciel du cote du vieil Olympe, d'ou partent trop souvent ces gros nuages cuivres, indices d'orages et de pluie torrentielle.

Ce soir, de ce cote-la, tout est pur, et la montagne mythologique decoupe nettement sa cime sur le ciel profond.

Je descends dans ma cabine, je m'habille et je remonte.

Alors commence l'attente anxieuse de chaque soir: une heure, deux heures se passent, les minutes se trainent et sont longues comme des nuits.

A onze heures, un léger bruit d'avirons sur la mer calme; un point lointain s'approche en glissant comme une ombre. C'est la barque de Samuel. Les factionnaires le couchent en joue et le helent. Samuel ne repond rien, et cependant les fusils

s'abaissent;--les factionnaires ont une consigne secrete qui concerne lui seul, et le voila le long du bord.

On lui remet pour moi des filets, et differents ustensiles de peche; les apparences sont sauvees ainsi, et je saute dans la barque, qui s'eloigne; j'enleve le manteau qui couvrait mon costume turc et la transformation est faite. Ma veste doree brille legerement dans l'obscurite, la brise est molle et tiede, et Samuel rame sans bruit dans la direction de la terre.

Une petite barque est la qui stationne.--Elle contient une vieille negresse hideuse enveloppee d'un drap bleu, un vieux domestique albanais arme jusqu'aux dents, au costume pittoresque; et puis une femme, tellement voilee qu'on ne voit plus rien d'elle-meme qu'une informe masse blanche.

Samuel recoit dans sa barque les deux premiers de ces personnages, et s'eloigne sans mot dire. Je suis reste seul avec la femme au voile, aussi muette et immobile qu'un fantome blanc; j'ai pris les rames, et, en sens inverse, nous nous eloignons aussi dans la direction du large. --Les yeux fixes sur elle, j'attends avec anxiete qu'elle fasse un mouvement ou un signe.

Quand, a son gre, nous sommes assez loin, elle me tend ses bras; c'est le signal attendu pour venir m'asseoir aupres d'elle. Je tremble en la touchant, ce premier contact me penetre d'une langue mortelle, son voile est impregne des parfums de l'Orient, son contact est ferme et froid.

J'ai aime plus qu'elle une autre jeune femme que, a present, je n'ai plus le droit de voir; mais jamais mes sens n'ont connu pareille ivresse.

XX

La barque d'Aziyade est remplie de tapis soyeux, de coussins et de couvertures de Turquie. On y trouve tous les raffinements de la nonchalance orientale, et il semblerait voir un lit qui flotte plutôt qu'une barque.

C'est une situation singulière que la notre: il nous est interdit d'échanger seulement une parole; tous les dangers se sont donnés rendez-vous autour de ce lit, qui dérive sans direction sur la mer profonde; on dirait deux êtres qui ne se sont réunis que pour goûter ensemble les charmes enivrants de l'impossible.

Dans trois heures, il faudra partir, quand la Grande Ourse se sera renversée dans le ciel immense. Nous suivons chaque nuit son mouvement régulier, elle est l'aiguille du cadran qui compte nos heures d'ivresse.

D'ici là, c'est l'oubli complet du monde et de la vie, le même baiser commence le soir qui dure jusqu'au matin, quelque chose de comparable à cette soif ardente des pays de sable de l'Afrique qui s'excite en buvant de l'eau fraîche et que la satiété n'apaise plus ...

À une heure, un tapage inattendu dans le silence de cette nuit: des harpes et des voix de femmes; on nous crie gare, et à peine avons-nous le temps de nous garer. Un canot de la Maria Pia passe grand train près de notre barque; il est rempli d'officiers italiens en partie fine, ivres pour la plupart;--il avait failli passer sur nous et nous couler.

XXI

Quand nous rejoignimes la barque de Samuel, la Grande Ourse avait depasse son point de plus grande inclinaison, et on entendait dans le lointain le chant du coq.

Samuel dormait, roule dans ma couverture, a l'arriere, au fond de la barque; la negresse dormait, accroupie a l'avant comme une macaque; le vieil Albanais dormait entre eux deux, courbe sur ses avirons.

Les deux vieux visiteurs rejoignirent leur maitresse, et la barque qui portait Aziyade s'eloigna sans bruit. Longtemps je suivis des yeux la forme blanche de la jeune femme, etendue inerte a la place ou je l'avais quittee, chaude de baisers, et humide de la rosee de la nuit.

Trois heures sonnaient a bord des cuirasses allemands: une lueur blanche a l'orient profilait le contour sombre des montagnes, dont la base etait perdue dans l'ombre, dans l'epaisseur de leur propre ombre, refletee profondement dans l'eau calme. Il etait impossible d'apprécier encore aucune distance dans l'obscurite projete par ces montagnes; seulement les etoiles palissaient.

La fraicheur humide du matin commençait a tomber sur la mer; la rosee se deposait en gouttelettes serrees sur les planches de la barque de Samuel; j'etais vetu a peine, les epaules seulement couvertes d'une chemise d'Albanais en mousseline legere. Je cherchais ma veste doree; elle etait restee dans la barque d'Aziyade. Un froid mortel glissait le long de mes bras, et penetrerait peu a peu toute ma poitrine. Une heure encore avant le moment favorable pour rentrer a bord en evitant la surveillance des

hommes de garde! J'essayai de ramer; un sommeil irresistible engourdisait mes bras. Alors je soulevai avec des precautions infinies la couverture qui enveloppait Samuel, pour m'etendre sans l'eveiller a cote de cet ami de hasard.

Et, sans en avoir eu conscience, en moins d'une seconde, nous nous etions endormis tous deux de ce sommeil accablant contre lequel il n'y a pas de resistance possible;--et la barque s'en alla en derive.

Une voix rauque et germanique nous eveilla au bout d'une heure; la voix criait quelque chose en allemand dans le genre de ceci: " Ohe du canot!"

Nous etions tombes sur les cuirasses allemands, et nous nous eloignames a force de rames; les fusils des hommes de garde nous tenaient en joue. Il etait quatre heures; l'aube, incertaine encore, eclairait la masse blanche de Salonique, les masses noires des navires de guerre; je rentrai a bord comme un voleur, assez heureux pour etre inaperçu.

XXII

La nuit d'apres (du 28 au 29), je revai que je quittais brusquement Salonique et Aziyade. Nous voulions courir, Samuel et moi, dans le sentier du village turc ou elle demeure, pour au moins lui dire adieu; l'inertie des reves arretait notre course; l'heure passait et la corvette larguait ses voiles.

--Je t'enverrai de ses cheveux, disait Samuel, toute une longue natte de ses cheveux bruns.

Et nous cherchions toujours a courir.

Alors, on vint m'eveiller pour le quart; il etait minuit. Le timonier alluma une bougie dans ma chambre: je vis briller les dorures et les fleurs de soie de la tapisserie, et m'eveillai tout a fait.

Il plut par torrents cette nuit-la, et je fus trempe.

XXIII

Salonique, 29 juillet.

Je recois ce matin a dix heures cet ordre inattendu: quitter brusquement ma corvette et Salonique: prendre passage demain sur le paquebot de Constantinople, et rejoindre le stationnaire anglais le _Deerhound_, qui se promene par la-bas, dans les eaux du Bosphore ou du Danube.

Une bande de matelots vient d'envahir ma chambre; ils arrachent les tentures et confectionnent les malles.

J'habitais, tout au fond du _Prince-of-Wales_, un reduit blinde confinant avec la soute aux poudres. J'avais meuble d'une maniere originale ce caveau, ou ne penetrait pas la lumiere du soleil: sur les murailles de fer, une epaisse soie rouge a fleurs bizarres; des faiences, des vieilleries redorees, des armes, brillant sur ce fond sombre.

J'avais passe des heures tristes, dans l'obscurite de cette chambre, ces heures inevitables du tete-a-tete avec soi-meme, qui sont vouees aux remords, aux regrets déchirants du passe.

XXIV

J'avais quelques bons camarades sur le _Prince-of-Wales_ ; j'etais un peu l'enfant gate du bord, mais je ne tiens plus a personne, et il m'est indifferent de les quitter.

Une periode encore de mon existence qui va finir, et Salonique est un coin de la terre que je ne reverrai plus.

J'ai passe pourtant des heures enivrantes sur l'eau tranquille de cette grande baie, des nuits que beaucoup d'hommes acheteraient bien cher et j'aimais presque cette jeune femme, si singulierement delicieuse!

J'oublierai bientot ces nuits tiedes, ou la premiere lueur de l'aube nous trouvait etendus dans une barque, enivres d'amour, et tout trempes de la rosee du matin.

Je regrette Samuel aussi, le pauvre Samuel, qui jouait si gratuitement sa vie pour moi, et qui va pleurer mon depart comme un enfant. C'est ainsi que je me laisse aller encore et prendre a toutes les affections ardentes, a tout ce qui y ressemble, quel qu'en soit le mobile interesse ou tenebreux; j'accepte, en fermant les yeux, tout ce qui peut pour une heure combler le vide effrayant de la vie, tout ce qui est une apparence d'amitie ou d'amour.

XXV - XXVI

30 juillet. Dimanche.

A midi, par une journee brulante, je quitte Salonique. Samuel vient avec sa barque, a la derniere heure, me dire adieu sur le paquebot qui m'emporte.

Il a l'air fort degage et satisfait.--Encore un qui m'oubliera vite!

--Au revoir, _effendim, pensia poco de Samuel_! (Au revoir, monseigneur! pense un peu a Samuel!)

--En automne, a dit Aziyade, Abeddin-effendi, mon maitre, transportera a Stamboul son domicile et ses femmes; si par hasard il n'y venait pas, moi seule j'y viendrais pour toi.

Va pour Stamboul, et je vais l'y attendre. Mais c'est tout a recommencer, un nouveau genre de vie, dans un nouveau pays, avec de nouveaux visages, et pour un temps que j'ignore.

XXVII

L'etat-major du _Prince-of-Wales_ execute des effets de mouchoirs tres reussis, et le pays s'eloigne, baigne dans le soleil. Longtemps on distingue la tour blanche, ou, la nuit, s'embarquait Aziyade, et cette campagne pierreuse, ca et la plantee de vieux platanes, si souvent parcourue dans l'obscurite.

Salonique n'est plus bientot qu'une tache grise qui s'etale sur des montagnes jaunes et arides, une tache herissee de pointes blanches qui sont des minarets, et de pointes noires qui sont des cypres.

Et puis la tache grise disparaît, pour toujours sans doute, derrière les hautes terres du cap Kara-Bournou. Quatre grands sommets mythologiques s'élèvent au-dessus de la côte déjà lointaine de Macedoine: Olympe, Athos, Pelion et Ossa!

* * * * *

2

SOLITUDE

I

Constantinople, 3 août 1876.

Traversee en trois jours et trois étapes: Athos, Dedeagatch, les Dardanelles.

Nous étions une bande ainsi composée: une belle dame grecque, deux belles dames juives, un Allemand, un missionnaire américain, sa femme, et un derviche. Une société un peu drôle! mais nous avons fait bon ménage tout de même, et beaucoup de musique. La conversation générale avait eu lieu en latin, ou en grec du temps d'Homère. Il y avait même, entre le missionnaire et moi, des apartes en langue polynésienne.

Depuis trois jours, j'habite, aux frais de Sa Majesté Britannique, un hôtel du quartier de Pera. Mes voisins sont un lord et une aimable lady, avec laquelle les soirées se passent au piano à jouer tout Beethoven.

J'attends sans impatience le retour de mon bateau, qui se promene quelque part, dans la mer de Marmara.

II

Samuel m'a suivi comme un ami fidele; j'en ai ete touche. Il a reussi a se faufiler, lui aussi, a bord d'un paquebot des Messageries, et m'est arrive ce matin; je l'ai embrasse de bon coeur, heureux de revoir sa franche et honnete figure, la seule qui me soit sympathique dans cette grande ville ou je ne connais ame qui vive.

--Voila, dit-il, effendim; j'ai tout laisse, mes amis, mon pays, ma barque,--et je t'ai suivi.

J'ai eprouve deja que, chez les pauvres gens plus qu'ailleurs, on trouve de ces devouements absolus et spontanés; je les aime mieux que les gens polices, deciderement: ils n'en ont pas l'egoisme ni les mesquineries.

III

Tous les verbes de Samuel se terminent en ate; tout ce qui fait du bruit se dit: _fate boum_ (faire boum).

--Si Samuel monte a cheval, dit-il, Samuel _fate boum_! (Lisez: "Samuel tombera. ")

Ses reflexions sont subites et incoherentes comme celles des petits enfants; il est religieux avec naivete et candeur; ses superstitions sont originales, et ses observances saugrenues. Il n'est jamais si drole que quand il veut faire l'homme serieux.

IV

A LOTI, DE SA SOEUR

Brightbury, aout 1876.

Frere aime,

Tu cours, tu vogues, tu changes, tu te poses ... te voila parti comme un petit oiseau sur lequel jamais on ne peut mettre la main. Pauvre cher petit oiseau, capricieux, blase, battu des vents, jouet des mirages, qui n'a pas vu encore ou il fallait qu'il reposat sa tete fatiguee, son aile fremissante.

Mirage a Salonique, mirage ailleurs! Tournoie, tournoie toujours, jusqu'a ce que, degoute de ce vol inconscient, tu te poses pour la vie sur quelque jolie branche de fraiche verdure ... Non; tu ne briseras pas tes ailes, et tu ne tomberas pas dans le gouffre, parce que le Dieu des petits oiseaux _a une fois parle_, et qu'il y a des anges qui veillent autour de cette tete legere et cherie.

C'est donc fini! Tu ne viendras pas cette annee t'asseoir sous les tilleuls! L'hiver arrivera sans que tu aies foule notre gazon! Pendant cinq annees, j'ai vu fleurir nos fleurs, se parer nos ombrages, avec la douce, la charmante pensee que je vous y verrais

tous deux. Chaque saison, chaque ete, c'etait mon bonheur ... Il n'y a plus que toi, et nous ne t'y verrons pas.

Un beau matin d'aout, je t'ecris de Brightbury, de notre salon de campagne donnant sur la cour aux tilleuls; les oiseaux chantent, et les rayons du soleil filtrent joyeusement partout. C'est samedi, et les pierres, et le plancher, fraichement laves, racontent tout un petit poeme rustique et intime, auquel, je le sais, tu n'es point indifferent. Les grandes chaleurs suffocantes sont passees et nous entrons dans cette periode de paix, de charme penetrant, qui peut etre si justement comparee au second age de l'homme; les fleurs et les plantes, fatiguees de toutes ces voluptes de l'ete, s'elancent maintenant, refleurissent vigoureuses, avec des teintes plus ardentes au milieu d'une verdure eclatante, et quelques feuilles deja jaunies ajoutent au charme viril de cette nature a sa seconde pousse. Dans ce petit coin de mon Eden, tout t'attendait, frere cheri; il semblait que tout poussait pour toi ... et encore une fois, tout passera sans toi. C'est decide, nous ne te verrons pas.

V

Le quartier bruyant du Taxim, sur la hauteur de Pera, les equipages europeens, les toilettes europeennes heurtant les equipages et les costumes d'Orient; une grande chaleur, un grand soleil; un vent tiede soulevant la poussiere et les feuilles jaunies d'aout; l'odeur des myrtes; le tapage des marchands de fruits, les rues encombrees de raisins et de pasteques ... Les premiers mo-

ments de mon sejour a Constantinople ont grave ces images dans mon souvenir.

Je passais des apres-midi au bord de cette route du Taksim, assis au vent sous les arbres, etranger a tous. En revant de ce temps qui venait de finir, je suivais d'un regard distrait ce defile cosmopolite; je songeais beaucoup a elle, etonne de la trouver si bien assise tout au fond de ma pensee.

Je fis dans ce quartier la connaissance du pretre armenien qui me donna les premieres notions de la langue turque. Je n'aimais pas encore ce pays comme je l'ai aime plus tard; je l'observais en touriste; et Stamboul, dont les chretiens avaient peur, m'etait a peu pres inconnu.

Pendant trois mois, je demurai a Pera, songeant aux moyens d'executer ce projet impossible, aller habiter avec elle sur l'autre rive de la Corne d'or, vivre de la vie musulmane qui etait sa vie, la posseder des jours entiers, comprendre et penetrer ses pensees, lire au fond de son coeur des choses fraiches et sauvages a peine soupconnees dans nos nuits de Salonique,--et l'avoir a moi tout entiere.

Ma maison etait situee en un point retire de Pera, dominant de haut la Corne d'or et le panorama lointain de la ville turque; la splendeur de l'ete donnait du charme a cette habitation. En travaillant la langue de l'islam devant ma grande fenetre ouverte, je planais sur le vieux Stamboul baigne de soleil. Tout au fond, dans un bois de cypres, apparaissait Eyoub, ou il eut ete doux d'aller avec elle cacher son existence,--point mysterieux et ignore ou notre vie eut trouve un cadre etrange et charmant.

Autour de ma maison s'etendaient de vastes terrains dominant Stamboul, plantes de cypres et de tombes,--terrains vagues ou j'ai passe plus d'une nuit a errer, poursuivant quelque aventure imprudente armenienne, ou grecque.

Tout au fond de mon coeur, j'etais reste fidele a Aziyade; mais les jours passaient et elle ne venait pas ...

De ces belles creatures, je n'ai conserve que le souvenir sans charme que laisse l'amour enfievre des sens; rien de plus ne m'attacha jamais a aucune d'elles, et elles furent vite oubliees.

Mais j'ai souvent parcouru la nuit ces cimetieres, et j'y ai fait plus d'une facheuse rencontre.

A trois heures, un matin, un homme sorti de derriere un cypres me barra le passage. C'etait un veilleur de nuit; il etait arme d'un long baton ferre, de deux pistolets et d'un poignard;--et j'etais sans armes.

Je compris tout de suite ce que voulait cet homme. Il eut attente a ma vie plutot que de renoncer a son projet.

Je consentis a le suivre: j'avais mon plan. Nous marchions pres de ces fondrieres de cinquante metres de haut qui separent Pera de Kassim-Pacha. Il etait tout au bord; je saisis l'instant favorable, je me jetai sur lui;--il posa un pied dans le vide, et perdit l'equilibre. Je l'entendis rouler tout au fond sur les pierres, avec un bruit sinistre et un gemitement.

Il devait avoir des compagnons et sa chute avait pu s'entendre de loin dans ce silence. Je pris mon vol dans la nuit, fendant l'air d'une course si rapide qu'aucun etre humain n'eut pu m'atteindre.

Le ciel blanchissait a l'orient quand je regagnai ma chambre. La pale debauchee me retenait souvent par les rues jusqu'a ces heures matinales. A peine etais-je endormi, qu'une suave musique vint m'eveiller; une vieille aubade d'autrefois, une melodie gaie et orientale, fraiche comme l'aube du jour, des voix humaines accompagnees de harpes et de guitares.

Le choeur passa, et se perdit dans l'eloignement. Par ma fenetre grande ouverte, on ne voyait que la vapeur du matin, le vide immense du ciel; et puis, tout en haut, quelque chose se dessina en rose, un dome et des minarets; la silhouette de la ville turque s'esquissa peu a peu, comme suspendue dans l'air ... Alors, je me rappelai que j'etais a Stamboul,-- et qu'elle avait jure d'y venir.

VI

La rencontre de cet homme m'avait laisse une impression sinistre; je cessai ce vagabondage nocturne, et n'eus plus d'autres maitresses,--si ce n'est une jeune fille juive nommee Rebecca, qui me connaissait, dans le faubourg israelite de Pri-Pacha, sous le nom de Marketo.

Je passai la fin d'aout et une partie de septembre en excursions dans le Bosphore. Le temps etait tiede et splendide. Les rives ombreuses, les palais et les yalis se miraient dans l'eau calme et bleue que sillonnaient des caiques dores.

On preparait a Stamboul la deposition du sultan Mourad, et le sacre d'Abd-ul-Hamid.

VII

Constantinople, 30 aout.

Minuit! la cinquieme heure aux horloges turques; les veilleurs de nuit frappent le sol de leurs lourds batons ferres. Les chiens sont en revolution dans le quartier de Galata et poussent la-bas des hurlements lamentables. Ceux de mon quartier gardent la neutralite et je leur en sais gre; ils dorment en monceaux devant ma porte. Tout est au grand calme dans mon voisinage; les lumieres s'y sont eteintes une a une, pendant ces trois longues heures que j'ai passees la, etendu devant ma fenetre ouverte.

A mes pieds, les vieilles cases armeniennes sont obscures et endormies; j'ai vue sur un tres profond ravin, au bas duquel un bois de cypres seculaires forme une masse absolument noire; ces arbres tristes ombragent d'antiques sepultures de musulmans; ils exhalent dans la nuit des parfums balsamiques. L'immense horizon est tranquille et pur; je domine de haut tout ce pays. Au-dessus des cypres, une nappe brillante, c'est la Corne d'or; au-dessus encore, tout en haut, la silhouette d'une ville orientale, c'est Stamboul. Les minarets, les hautes coupoles des mosquees se decoupent sur un ciel tres etoile ou un mince croissant de lune est suspendu; l'horizon est tout frange de tours et minarets, legerelement dessines en silhouettes bleuâtres sur la teinte pale de la nuit. Les grands domes superposes des mosquees montent en teintes vagues jusqu'a la lune, et produisent sur l'imagination l'impression du gigantesque.

Dans un de ces palais la-bas, le Seraskierat, il se passe a l'heure qu'il est une sombre comedie; les grands pachas y sont reunis pour deposer le sultan Mourad; demain, c'est Abd-ul-Ha-

mid qui l'aura remplace. Ce sultan pour l'avenement duquel nous avons fait si grande fete, il y a trois mois, et qu'on servait aujourd'hui encore comme un dieu, on l'etrangle peut-etre cette nuit dans quelque coin du serail.

Tout cependant est silencieux dans Constantinople ... A onze heures, des cavaliers et de l'artillerie sont passes au galop, courant vers Stamboul; et puis le roulement sourd des batteries s'est perdu dans le lointain, tout est retombe dans le silence.

Des chouettes chantent dans les cypres, avec la meme voix que celles de mon pays; j'aime ce bruit d'ete qui me ramene aux bois du Yorkshire, aux beaux soirs de mon enfance, passee sous les arbres, la-bas, dans le jardin de Brightbury.

Au milieu de ce calme, les images du passe sont vivement presentes a mon esprit, les images de tout ce qui est brise, parti sans retour.

Je comptais que mon pauvre Samuel serait aupres de moi ce soir, et sans doute je ne le reverrai jamais. J'en ai le coeur serre et ma solitude me pese. Il y a huit jours, je l'avais laisse partir pour gagner quelque argent, sur un navire qui s'en allait a Salonique. Les trois bateaux qui pouvaient me le ramener sont revenus sans lui, le dernier ce soir, et personne a bord n'en avait entendu parler ...

Le croissant s'abaisse lentement derriere Stamboul, derriere les domes de la Suleimanieh. Dans cette grande ville, je suis etranger et inconnu. Mon pauvre Samuel etait le seul qui y sut mon nom et mon existence, et sincerement je commencais a l'aimer.

M'a-t-il abandonne, lui aussi, ou bien lui est-il arrive malheur?

VIII - IX

Les amis sont comme les chiens: cela finit mal toujours, et le mieux est de n'en pas avoir.

.....

L'ami Saketo, qui fait le va-et-vient de Salonique a Constantinople sur les paquebots turcs, nous rend frequemment visite. D'abord craintif dans la case, il y vint bientot comme chez lui. Un brave garçon, ami d'enfance de Samuel, auquel il apporte les nouvelles du pays.

La vieille Esther, une juive de Salonique qui avait la-bas mission de me costumer en Turc et m'appelait son *_caro piccolo_*, m'envoie, par son intermediaire, ses souhaits et ses souvenirs.

L'ami Saketo est bienvenu, surtout quand il apporte les messages qu'Aziyade lui transmet par l'organe de sa negresse.

--La *_hanum_* (la dame turque), dit-il, presente ses salam a M. Loti; elle lui mande qu'il ne faut point se lasser de l'attendre, et qu'avant l'hiver elle sera rendue ...

X

LOTI A WILLIAM BROWN

J'ai recu votre triste lettre il y a seulement deux jours; vous l'aviez adressee a bord du _Prince-of-Wales_, elle est allee me chercher a Tunis et ailleurs.

En effet, mon pauvre ami, votre part de chagrins est lourde aussi, et vous les sentez plus vivement que d'autres parce que, pour votre malheur, vous avez recu comme moi ce genre d'education qui developpe le coeur et la sensibilite.

Vous avez tenu vos promesses, sans doute, en ce qui concerne la jeune femme que vous aimez. A quoi bon, mon pauvre ami, au profit de qui et en vertu de quelle morale? Si vous l'aimez a ce point et si elle vous aime, ne vous embarrassez pas des conventions et des scrupules; prenez-la a n'importe quel prix, vous serez heureux quelque temps, gueri apres, et les consequences sont secondaires.

Je suis en Turquie depuis cinq mois, depuis que je vous ai quitte; j'y ai rencontre une jeune femme etrangement charmante, du nom d'Aziyade, qui m'a aide a passer a Salonique mon temps d'exil,--et un vagabond, Samuel, que j'ai pris pour ami. Le moins possible j'habite le Deerhound; j'y suis intermittent (comme certaines fiebres de Guinee), reparaissant tous les quatre jours pour les besoins du service. J'ai un bout de case a Constantinople, dans un quartier ou je suis inconnu; j'y mene une vie qui n'a pour regle que ma fantaisie, et une petite Bulgare de dix-sept ans est ma maitresse du jour.

L'Orient a du charme encore; il est reste plus oriental qu'on ne pense. J'ai fait ce tour de force d'apprendre en deux mois la langue turque; je porte fez et cafetan,--et je joue a l'_effendi_, comme les enfants jouent aux soldats.

Je riaais autrefois de certains romans ou l'on voit de braves gens perdre, apres quelque catastrophe, la sensibilite et le sens moral; peut-etre cependant ce cas-la est-il un peu le mien. Je ne souffre plus, je ne me souviens plus: je passerais indifferant a cote de ceux qu'autrefois j'ai adores.

J'ai essaye d'etre chretien, je ne l'ai pas pu. Cette illusion sublime qui peut elever le courage de certains hommes, de certaines femmes,--nos meres par exemple,--jusqu'a l'heroisme, cette illusion m'est refusee.

Les chretiens du monde me font rire; si je l'etais, moi, le reste n'existerait plus a mes yeux; je me ferais missionnaire et m'en irais quelque part me faire tuer au service du Christ ...

Croyez-moi, mon pauvre ami, le temps et la debauchee sont deux grands remedes; le coeur s'engourdit a la longue, et c'est alors qu'on ne souffre plus. Cette verite n'est pas neuve, et je reconnais qu'Alfred de Musset vous l'eut beaucoup mieux accommodee; mais, de tous les vieux adages, que, de generation en generation, les hommes se repassent, celui-la est un des plus immortellement vrais. Cet amour pur que vous revez est une fiction comme l'amitie; oubliez celle que vous aimez pour une coureuse. Cette femme ideale vous echappe; eprenez-vous d'une fille de cirque qui aura de belles formes.

Il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de morale, rien n'existe de tout ce qu'on nous a enseigne a respecter; il y a une vie qui passe, a laquelle il est logique de demander le plus de jouissances possible, en attendant l'epouvante finale qui est la mort.

Les vraies miseres, ce sont les maladies, les laideurs et la vieillesse; ni vous ni moi, nous n'avons ces miseres-la; nous pou-

vons avoir encore une foule de maitresses, et jouir de la vie.

Je vais vous ouvrir mon coeur, vous faire ma profession de foi: j'ai pour regle de conduite de faire toujours ce qui me plait, en depit de toute moralite, de toute convention sociale. Je ne crois a rien ni a personne, je n'aime personne ni rien; je n'ai ni foi ni esperance.

J'ai mis vingt-sept ans a en venir la; si je suis tombe plus bas que la moyenne des hommes j'etais aussi parti de plus haut.

Adieu, je vous embrasse.

LOTI.

XI

La mosquee d'Eyoub, situee au fond de la Corne d'or, fut construite sous Mahomet II, sur l'emplacement du tombeau d'Eyoub, compagnon du prophete.

L'acces en est de tout temps interdit aux chretiens, et les abords memes n'en sont pas surs pour eux.

Ce monument est bati en marbre blanc; il est place dans un lieu solitaire, a la campagne, et entoure de cimetieres de tous cotes. On voit a peine son dome et ses minarets sortant d'une epaisse verdure, d'un massif de platanes gigantesques et de cypres seculaires.

Les chemins de ces cimetieres sont tres ombrages et sombres, dalles en pierre ou en marbre, chemins creux pour la plupart. Ils

sont bordes d'edifices de marbre fort anciens, dont la blancheur, encore inalteree, tranche sur les teintes noires des cypres.

Des centaines de tombes dorees et entourees de fleurs se pressent a l'ombre de ces sentiers; ce sont des tombes de morts veneres, d'anciens pachas, de grands dignitaires musulmans. Les cheik-ul-islam ont leurs kiosques funeraires dans une de ces avenues tristes.

C'est dans la mosquee d'Eyoub que sont sacres les sultans.

XII

Le 6 septembre, a six heures du matin, j'ai pu penetrer dans la seconde cour interieure de la mosquee d'Eyoub.

Le vieux monument etait vide et silencieux; deux derviches m'accompagnaient, tout tremblants de l'audace de cette entreprise. Nous marchions sans mot dire sur les dalles de marbre. La mosquee, a cette heure matinale, etait d'une blancheur de neige; des centaines de pigeons ramiers picoraient et voletaient dans les cours solitaires.

Les deux derviches, en robe de bure, souleverent la portiere de cuir qui fermait le sanctuaire, et il me fut permis de plonger un regard dans ce lieu venere, le plus saint de Stamboul, ou jamais chretien n'a pu porter les yeux.

C'etait la veille du sacre du sultan Abd-ul-Hamid.

Je me souviens du jour ou le nouveau sultan vint en grande pompe prendre possession du palais imperial. J'avais ete un des

premiers a le voir, quand il quitta cette retraite sombre du vieux serail ou l'on tient en Turquie les pretendants au trone; de grands caiques de gala etaient venus l'y chercher, et mon caique touchait le sien.

Ces quelques jours de puissance ont deja vieilli le sultan; il avait alors une expression de jeunesse et d'energie qu'il a perdue depuis. L'extreme simplicité de sa mise contrastait avec le luxe oriental dont on venait de l'entourer. Cet homme, que l'on tirait d'une obscurité relative pour le conduire au supreme pouvoir, semblait plonge dans une inquiete reverie; il etait maigre, pale et tristement preoccupe, avec de grands yeux noirs cernes de bistre; sa physionomie etait intelligente et distinguee.

Les caiques du sultan sont conduits chacun par vingt-six rameurs. Leurs formes ont l'elegance originale de l'Orient; ils sont d'une grande magnificence, entierement ciseles et dores, et portent a l'avant un eperon d'or. La livree des laquais de la cour est verte et orange, couverte de dorures. Le trone du sultan, orne de plusieurs soleils, est place sous un dais rouge et or.

XIII

Aujourd'hui, 7 septembre, a lieu la grande representation du sacre d'un sultan.

Abd-ul-Hamid, a ce qu'il semble, est presse de s'entourer du prestige des Khalifes; il se pourrait que son avenement ouvrit a l'islam une ere nouvelle, et qu'il apportat a la Turquie un peu de gloire encore et un dernier eclat.

Dans la mosquee sainte d'Eyoub, Abd-ul-Hamid est alle ceindre en grande pompe le sabre d'Othman.

Apres quoi, suivi d'un long et magnifique cortege, le sultan a traverse Stamboul dans toute sa longueur pour se rendre au palais du vieux serail, faisant une pause et disant une priere, comme il est d'usage, dans les mosques et les kiosques funeraires qui se trouvaient sur son chemin.

Des hallebardiers ouvraient la marche, coiffes de plumets verts de deux metres de haut, vetus d'habits ecarlates tout charmes d'or.

Abd-ul-Hamid s'avancait au milieu d'eux, monte sur un cheval blanc monumental, a l'allure lente et majestueuse, caparaconne d'or et de pierreries.

Le cheik-ul-islam en manteau vert, les emirs en turban de cachemire, le sulema en turban blanc a bandelettes d'or, les grands pachas, les grands dignitaires, suivaient sur des chevaux etincelants de dorures,--grave et interminable cortege ou defilaient de singulieres physionomies! De sulemas octogenaires soutenus par des laquais sur leurs montures tranquilles, montraient au peuple des barbes blanches et de sombres regards empreints de fanatisme et d'obscurite.

Une foule innombrable se pressait sur tout ce parcours, une de ces foules turques aupres desquelles les plus luxueuses foules d'Occident paraissent laides et tristes. Des estrades disposees sur une etendue de plusieurs kilometres pliaient sous le poids des curieux, et tous les costumes d'Europe et d'Asie s'y trouvaient meles.

Sur les hauteurs d'Eyoub s'etait la masse mouvante des dames turques. Tous ces corps de femmes, enveloppes chacun jusqu'aux pieds de pieces de soie de couleurs eclatantes, toutes ces tetes blanches cachees sous les plis des yachmaks d'ou sortaient des yeux noirs, se confondaient sous les cypres avec les pierres peintes et historiees des tombes. Cela etait si colore et si bizarre, qu'on eut dit moins une realite qu'une composition fantastique de quelque orientaliste hallucine.

XIV

Le retour de Samuel est venu apporter un peu de gaiete a ma triste case. La fortune me sourit aux roulettes de Pera, et l'automne est splendide en Orient. J'habite un des plus beaux pays du monde, et ma liberte est illimitee. Je puis courir, a ma guise, les villages, les montagnes, les bois de la cote d'Asie ou d'Europe, et beaucoup de pauvres gens vivraient une annee des impressions et des peripeties d'un seul de mes jours.

Puisse Allah accorder longue vie au sultan Abd-ul-Hamid, qui fait revivre les grandes fetes religieuses, les grandes solennites de l'islam; Stamboul illumine chaque soir, le Bosphore eclaire aux feux de Bengale, les dernieres lueurs de l'Orient qui s'en va, une feerie a grand spectacle que sans doute on ne reverra plus.

Malgre mon indifference politique, mes sympathies sont pour ce beau pays qu'on veut supprimer, et tout doucement je deviens Turc sans m'en douter.

XV

... Des renseignements sur Samuel et sa nationalite: il est Turc d'occasion, israelite de foi, et Espagnol par ses peres.

A Salonique, il etait un peu va-nu-pieds, batelier et portefaix. Ici, comme la-bas, il exerce son metier sur les quais; comme il a meilleure mine que les autres, il a beaucoup de pratiques et fait de bonnes journees; le soir, il soupe d'un raisin et d'un morceau de pain, et rentre a la case, heureux de vivre.

La roulette ne donne plus, et nous voila fort pauvres tous deux, mais si insouciant que cela compense; assez jeunes d'ailleurs pour avoir pour rien des satisfactions que d'autres payent fort cher.

Samuel met deux culottes percees l'une sur l'autre pour aller au travail; il se figure que les trous ne coincident pas et qu'il est fort convenable ainsi.

Chaque soir, on nous trouve, comme deux bons Orientaux, fumant notre narguilhe sous les platanes d'un cafe turc, ou bien nous allons au theatre des ombres chinoises, voir Karagueuz, le Guignol turc qui nous captive. Nous vivons en dehors de toutes les agitations, et la politique n'existe pas pour nous.

Il y a panique cependant parmi les chretiens de Constantinople, et Stamboul est un objet d'effroi pour les gens de Pera, qui ne passent plus les ponts qu'en tremblant.

XVI

Je traversais hier au soir Stamboul a cheval, pour aller chez Izeddin-Ali. C'était la grande fête du Bairam, grande féerie orientale, dernier tableau du Ramazan: toutes les mosquées illuminées; les minarets étincelants jusqu'à leur extrême pointe; des versets du Koran en lettres lumineuses suspendus dans l'air; des milliers d'hommes criant à la fois, au bruit du canon, le nom vénéré d'Allah; une foule en habits de fête, promenant dans les rues des profusions de feux et de lanternes; des femmes voilées circulant par troupes, vêtues de soie, d'argent et d'or.

Après avoir couru, Izeddin-Ali et moi, tout Stamboul, à trois heures du matin nous terminions nos explorations par un souterrain de banlieue, où de jeunes garçons asiatiques, costumes en almées, exécutaient des danses lascives devant un public composé de tous les repris de la justice ottomane, saturnale d'une écoeurante nouveauté. Je demandai grâce pour la fin de ce spectacle, digne des beaux moments de Sodome, et nous rentrâmes au petit jour.

XVII

KARAGUEUZ

Les aventures et les méfaits du seigneur Karagueuz ont amusé un nombre incalculable de générations de Turcs, et rien ne fait presager que la faveur de ce personnage soit près de finir.

Karagueuz offre beaucoup d'analogies de caractere avec le vieux polichinelle francais; apres avoir battu tout le monde, y compris sa femme, il est battu lui-meme par _Cheytan_,--le diable,--qui finalement l'emporte, a la grande joie des spectateurs.

Karagueuz est en carton ou en bois; il se presente au public sous forme de marionnette ou d'ombre chinoise; dans les deux cas, il est egalement drole. Il trouve des intonations et des postures que Guignol n'avait pas soupconnees; les caresses qu'il prodigue a madame Karagueuz sont d'un comique irresistible.

Il arrive a Karagueuz d'interpeller les spectateurs et d'avoir ses demeles avec le public. Il lui arrive aussi de se permettre des faceties tout a fait incongrues, et de faire devant tout le monde des choses qui scandaliseraient meme un capucin. En Turquie, cela passe; la censure n'y trouve rien a dire, et on voit chaque soir les bons Turcs s'en aller, la lanterne a la main, conduire a Karagueuz des troupes de petits enfants. On offre a ces pleines salles de bebes un spectacle qui, en Angleterre, ferait rougir un corps de garde.

C'est la un trait curieux des moeurs orientales, et on serait tente d'en deduire que les musulmans sont beaucoup plus depraves que nous-memes, conclusion qui serait absolument fausse.

Les theatres de Karagueuz s'ouvrent le premier jour du mois lunaire du Ramazan et sont fort courus pendant trente jours.

Le mois fini, tout se ramasse et se demonte. Karagueuz rentre pour un an dans sa boite et n'a plus, sous aucun pretexte, le droit d'en sortir.

XVIII

Pera m'ennuie et je demenage; je vais habiter dans le vieux Stamboul, meme au-dela de Stamboul, dans le saint faubourg d'Eyoub.

Je m'appelle la-bas Arif-Effendi; mon nom et ma position y sont inconnus. Les bons musulmans mes voisins n'ont aucune illusion sur ma nationalite; mais cela leur est egal, et a moi aussi.

Je suis la a deux heures du _Deerhound_, presque a la campagne, dans une case a moi seul. Le quartier est turc et pittoresque au possible: une rue de village ou regne dans le jour une animation originale; des bazars, des cafedjis, des tentes; et de graves derviches fumant leur narguilhe sous des amandiers.

Une place, ornee d'une vieille fontaine monumentale en marbre blanc, rendez-vous de tout ce qui nous arrive de l'interieur, tziganes, saltimbanques, montreurs d'ours. Sur cette place, une case isolee, --c'est la notre.

En bas, un vestibule badigeonne a la chaux, blanc comme neige, un appartement vide. (Nous ne l'ouvrons que le soir, pour voir, avant de nous coucher, si personne n'est venu s'y cacher, et Samuel pense qu'il est hante.)

Au premier, ma chambre, donnant par trois fenetres sur la place deja mentionnee; la petite chambre de Samuel, et le _haremlike_, ouvrant a l'est sur la Corne d'or.

On monte encore un etage, on est sur le toit, en terrasse comme un toit arabe; il est ombrage d'une vigne, deja fort jaunie, helas! par le vent de novembre.

Tout a cote de la case, une vieille mosquee de village. Quand le muezzin, qui est mon ami, monte a son minaret, il arrive a la hauteur de ma terrasse, et m'adresse, avant de chanter la priere, un salam amical.

La vue est belle de la-haut. Au fond de la Corne d'or, le sombre paysage d'Eyoub; la mosquee sainte emergeant avec sa blancheur de marbre d'un bas-fond mysterieux, d'un bois d'arbres antiques; et puis des collines tristes, teintees de nuances sombres et parsemees de marbres, des cimetieres immenses, une vraie ville des morts.

A droite, la Corne d'or, sillonnee par des milliers de caiques dores; tout Stamboul en raccourci, les mosquees enchevetrees, confondant leurs domes et leurs minarets.

La-bas, tout au loin, une colline plantee de maisons blanches; c'est Pera, la ville des chretiens, et le _Deerhound_ est derriere.

XIX - XX

Le decouragement m'avait pris, en presence de cette case vide, de ces murailles nues, de ces fenetres disjointes et de ces portes sans serrures. C'etait si loin d'ailleurs, si loin du _Deerhound_, et si peu pratique ...

Samuel passe huit jours a laver, blanchir et calfeutrer. Nous faisons clouer sur les planchers des nattes blanches qui les tapisseraient entierement,--usage turc, propre et confortable.--Des rideaux aux fenetres et un large divan couvert d'une etoffe a ra-

mages rouges completent cette premiere installation, qui est pour l'instant une installation modeste.

Deja l'aspect a change; j'entrevois la possibilite de faire un chez moi de cette case ou soufflent tous les vents, et je la trouve moins desolee. Cependant il y faudrait sa presence a elle qui avait jure de venir, et peut-etre est-ce pour elle seule que je me suis isole du monde!

Je suis un peu a Eyoub l'enfant gate du quartier, et Samuel aussi y est fort apprecie.

Mes voisins, mefiants d'abord, ont pris le parti de combler de prevenances l'aimable etranger qu'Allah leur envoie, et chez lequel pour eux tout est enigmatique.

Le derviche Hassan-Effendi, a la suite d'une visite de deux heures, tire ainsi ses conclusions:

--Tu es un garcon invraisemblable, et tout ce que tu fais est etrange! Tu es tres jeune, ou du moins tu le parais, et tu vis dans une si complete independance, que les hommes d'un age mur ne savent pas toujours en conquerir de semblable. Nous ignorons d'ou tu viens, et tu n'as aucun moyen connu d'existence. Tu as deja couru tous les recoins des cinq parties du monde; tu possedes un ensemble de connaissance plus grand que celui de nos ulemas; tu sais tout et tu as tout vu. Tu as vingt ans, vingt-deux peut-etre, et une vie humaine ne suffirait pas a ton passe mysterieux. Ta place serait au premier rang dans la societe europeenne de Pera, et tu viens vivre a Eyoub, dans l'intimite singulierement choisie d'un vagabond israelite. Tu es un garcon invraisemblable; mais j'ai du plaisir a te voir, et je suis charme que tu sois venu t'etablir parmi nous.

XXI

Septembre 1876

Ceremonie du Surre-humayoun. Depart des cadeaux imperiaux pour la Mecque.

Le sultan, chaque annee, expedie a la ville sainte une caravane chargee de presents.

Le cortege, parti du palais de Dolma-Bagtche va s'embarquer a l'echelle de Top-Hane, pour se rendre a Scutari d'Asie.

En tete, une bande d'Arabes dansent au son du tam-tam, en agitant en l'air de longues perches enroulees de banderoles d'or.

Des chameaux s'avancent gravement, coiffes de plumes d'autruche, surmontes d'edifices de brocart d'or enrichis de pierres; ces edifices contiennent les presents les plus precieux.

Des mulets empanaches portent le reste du tribut du Khalife, dans des caissons de velours rouge brode d'or.

Les ulemas, les grands dignitaires, suivent a cheval, et les troupes forment la haie sur tout le parcours.

Il y a quarante jours de marche entre Stamboul et la ville sainte.

XXII

Eyoub est un pays bien funebre par ces nuits de novembre; j'avais le coeur serre et rempli de sentiments etranges, les premieres nuits que je passai dans cet isolement.

Ma porte fermee, quand l'obscurite eut envahi pour la premiere fois ma maison, une tristesse profonde s'etendit sur moi comme un suaire.

J'imaginai de sortir, j'allumai ma lanterne. (On conduit en prison, a Stamboul, les promeneurs sans fanal.)

Mais, passe sept heures du soir, tout est ferme et silencieux dans Eyoub; les Turcs se couchent avec le soleil et tirent les verrous sur leurs portes.

De loin en loin, si une lampe dessine sur le pave le grillage d'une fenetre, ne regardez pas par cette ouverture; cette lampe est une lampe funeraire qui n'eclaire que de grands catafalques surmontes de turbans. On vous egorgerait la, devant cette fenetre grillee, qu'aucun secours humain n'en saurait sortir. Ces lampes qui tremblent jusqu'au matin sont moins rassurantes que l'obscurite.

A tous les coins de rue, on rencontre a Stamboul de ces habitations de cadavres.

Et la, tout pres de nous, ou finissent les rues, commencent les grands cimetieres, hantes par ces bandes de malfaiteurs qui, apres vous avoir devalise, vous enterrent sur place, sans que la police turque vienne jamais s'en meler.

Un veilleur de nuit m'engagea a rentrer dans ma case, apres s'etre informe du motif de ma promenade, laquelle lui avait semble tout a fait inexplicable et meme un peu suspecte.

Heureusement il y a de fort braves gens parmi les veilleurs de nuit, et celui-la en particulier, qui devait voir par la suite des al-lees et venues mysterieuses, fut toujours d'une irreprochable discretion.

XXIII - XXIV

"On peut trouver un compagnon, mais non pas un ami fidele."

"Si vous traversiez le monde entier, vous ne trouveriez peut-etre pas un ami ..."

(_Extrait d'une vieille poesie orientale_.)

LOTI A SA SOEUR, A BRIGHTBURY

Eyoub ..., 1876.

... T'ouvrir mon coeur devient de plus en plus difficile, parce que chaque jour ton point de vue et le mien s'eloignent davantage. L'idee chretienne etait restee longtemps flottante dans mon imagination alors meme que je ne croyais plus; elle avait un charme vague et consolant. Aujourd'hui, ce prestige est absolument tombe; je ne connais rien de si vain, de si mensonger, de si inadmissible.

J'ai eu de terribles moments dans ma vie, j'ai cruellement souffert, tu le sais.

J'avais desire me marier, je te l'avais dit; je t'avais confie le soin de chercher une jeune fille qui fut digne de notre toit de famille et de notre vieille mere. Je te prie de n'y plus songer: je rendrais malheureuse la femme que j'epouserais, je prefere continuer une vie de plaisirs ...

Je t'ecris dans ma triste case d'Eyoub; a part un petit garçon nomme Yousouf, que meme j'habitue a obeir par signes pour m'epargner l'ennui de parler, je passe chez moi de longues heures sans adresser la parole a ame qui vive.

Je t'ai dit que je ne croyais a l'affection de personne; cela est vrai. J'ai quelques amis qui m'en temoignent beaucoup, mais je n'y crois pas. Samuel, qui vient de me quitter, est peut-etre encore de tous celui qui tient le plus a moi. Je ne me fais pas d'illusion cependant: c'est de sa part un grand enthousiasme d'enfant. Un beau jour, tout s'en ira en fumees, et je me retrouverai seul.

Ton affection a toi, ma soeur, j'y crois dans une certaine mesure; affaire d'habitude au moins, et puis il faut bien croire a quelque chose. Si c'est vrai que tu m'aimes, dis-le-moi, fais-le-moi voir ... J'ai besoin de me rattacher a quelqu'un; si c'est vrai, fais que je puisse y croire. Je sens la terre qui manque sous mes pas, le vide se fait autour de moi, et j'eprouve une angoisse profonde ...

Tant que je conserverai ma chere vieille mere, je resterai en apparence ce que je suis aujourd'hui. Quand elle n'y sera plus, j'irai te dire adieu, et puis je disparaîtrai sans laisser trace de moi-meme ...

XXV

LOTI A PLUMKETT

Eyoub, 15 novembre 1876.

Derriere toute cette fantasmagorie orientale qui entoure mon existence, derriere Arif-Effendi, il y a un pauvre garçon triste qui se sent souvent un froid mortel au coeur. Il est peu de gens avec lesquels ce garçon, tres renferme par nature, cause quelquefois d'une maniere un peu intime,--mais vous etes de ces gens-la.-- J'ai beau faire, Plumkett, je ne suis pas heureux; aucun expedient ne me reussit pour m'etourdir. J'ai le coeur plein de lassitude et d'amertume.

Dans mon isolement, je me suis beaucoup attache a ce va-nu-pieds ramasse sur les quais de Salonique, qui s'appelle Samuel. Son coeur est sensible et droit; c'est, comme dirait feu Raoul de Nangis, un diamant brut enchasse dans du fer. De plus, sa societe est naive et originale, et je m'ennuie moins quand je l'ai pres de moi.

Je vous ecris a cette heure navrante des crepuscules d'hiver; on n'entend dans le voisinage que la voix du muezzin qui chante tristement, en l'honneur d'Allah, sa complainte seculaire. Les images du passe se presentent a mon esprit avec une nettete poignante; les objets qui m'entourent ont des aspects sinistres et desolés; et je me demande ce que je suis bien venu faire, dans cette retraite perdue d'Eyoub.

Si encore elle etait la,--elle, Aziyade!...

Je l'attends toujours,--mais, hélas! comme attendait soeur Anne ...

Je ferme mes rideaux, j'allume ma lampe et mon feu: le décor change et mes idées aussi. Je continue ma lettre devant une flamme joyeuse, enveloppe dans un manteau de fourrure, les pieds sur un épais tapis de Turquie. Un instant je me prends pour un derviche, et cela m'amuse.

Je ne sais trop que vous raconter de ma vie, Plumkett, pour vous distraire; il y a abondance de sujets; seulement, c'est l'embarras du choix. Et puis ce qui est passé est passé, n'est-ce pas? et ne vous intéresse plus.

Plusieurs maîtresses, desquelles je n'ai aimé aucune, beaucoup de péripéties, beaucoup d'excursions, à pied et à cheval, par monts et par vaux; partout des visages inconnus, indifférents ou antipathiques; beaucoup de dettes, des juifs à mes trousses; des habits brodés d'or jusqu'à la plante des pieds; la mort dans l'âme et le cœur vide.

Ce soir, 15 novembre, à dix heures, voici quelle est la situation:

C'est l'hiver; une pluie froide et un grand vent battent les vitres de ma triste case; on n'entend plus d'autre bruit que celui qu'ils font, et la vieille lampe turque pendue au-dessus de ma tête est la seule qui brûle à cette heure dans Eyoub. C'est un sombre pays qu'Eyoub, le cœur de l'Islam; c'est ici qu'est la mosquée sainte où sont sacrés les sultans; de vieux derviches farouches et les gardiens des saints tombeaux sont les seuls habitants de ce quartier, le plus musulman et le plus fanatique de tous ...

Je vous disais donc que votre ami Loti est seul dans sa case, bien enveloppe dans un manteau de peau de renard, et en train de se prendre pour un derviche.

Il a tire les verrous de ses portes, et goute le bien-etre egoiste du chez soi, bien-etre d'autant plus grand que l'on serait plus mal au-dehors, par cette tempete, dans ce pays peu sur et inhospitalier.

La chambre de Loti, comme toutes les choses extraordinairement vieilles, porte aux reves bizarres et aux meditations profondes; son plafond de chene sculpte a du jadis abriter de singuliers hotes, et recouvrir plus d'un drame.

L'aspect d'ensemble est reste dans la couleur primitive. Le plancher disparaît sous des nattes et d'epais tapis, tout le luxe du logis; et, suivant l'usage turc, on se dehausse en entrant pour ne point les salir. Un divan tres bas et des coussins qui trainent a terre composent a peu pres tout l'ameublement de cette chambre, empreinte de la nonchalance sensuelle des peuples d'Orient. Des armes et des objets decoratifs fort anciens sont pendus aux murailles; des versets du Koran sont peints partout, meles a des fleurs et a des animaux fantastiques.

A cote, c'est le _haremlike_, comme nous disons en turc, l'appartement des femmes. Il est vide; lui aussi, il attend Aziyade, qui devrait etre deja pres de moi, si elle avait tenu sa promesse.

Une autre petite chambre, aupres de la mienne, est vide egalement: c'est celle de Samuel, qui est alle me chercher a Salonique des nouvelles de la jeune femme aux yeux verts. Et, pas plus qu'elle, il ne parait revenir.

Si pourtant elle ne venait pas, mon Dieu, un de ces jours une autre prendrait sa place. Mais l'effet produit serait fort different. Je l'aimais presque, et c'est pour elle que je me suis fait Turc.

XXVI

A LOTI, DE SA SOEUR

Brightbury ..., 1876.

Frere cheri,

Depuis hier, je traine le desespoir dans lequel m'a mise ta lettre ... Tu veux disparaître!... Un jour, peut-etre prochain, ou notre bien-aimee mere nous quittera, tu veux disparaître, m'abandonner pour toujours. Table rase de tous nos souvenirs, engloutissement de notre passe,--la vieille case de Brightbury vendue, les objets chers disperses,--et toi qui ne seras pas mort ...! qui seras la quelque part a vegeter sous la griffe de Satan, quelque part ou je ne saurai pas, mais ou je sentirai que tu vieillis et que tu souffres!... Que Dieu plutot te fasse mourir! Alors, je te pleurerai; alors, je saurai qu'il faut ainsi que le vide se fasse, j'accepterai, je souffrirai, je courberai la tete.

Ce que tu dis me revolte et me fait saigner la chair. Tu le ferais donc, puisque tu le dis; tu le ferais d'un visage froid, d'un coeur sec, puisque tu te persuades suivre un fil fatal et maudit, puisque je ne suis plus rien dans ton existence ... Ta vie est ma vie, il y a un recoin de moi-meme ou personne n'est ... c'est ta place a toi, et quand tu me quitteras, elle sera vide et me brulera.

J'ai perdu mon frere, je suis prevenue--affaire de temps, de quelques mois peut-etre,--il est perdu pour le temps, et l'eternite, deja mort de mille morts. Et tout s'effondre, et tout se brise. Le voila, l'enfant cheri qui plonge dans un abime sans fond,--l'abime des abimes! Il souffre, l'air lui manque, la lumiere, le soleil; mais il est sans force; ses yeux restent attaches au fond, a ses pieds; il ne releve plus sa tete, il ne peut plus, le prince des tenebres le lui defend ... Quelquefois pourtant il veut resister. Il entend une voix lointaine, celle qui a berce son enfance; mais le prince lui dit: " Mensonge, vanite, folie! " et le pauvre enfant, lie, garrotte, au fond de son abime, sanglant, eperdu, ayant appris de son maitre a appeler le bien mal, et le mal bien, que fait-il?... il sourit.

Rien ne me surprend de ta pauvre ame travaillee et chargee, meme pas le sourire moqueur de Satan ... il le fallait bien!

Tu l'as meme perdue, pauvre frere, cette soif d'honnetete dont tu me parlais. Tu ne la veux plus cette petite compagne douce et modeste, fraiche, tendre et jolie, aimable, la mere de petits enfants que tu aurais aimes. Je la voyais, la, dans le vieux salon, assise sous les vieux portraits ...

Un vent plein de corruption a passe la-dessus. Ce frere dont le coeur ne peut pourtant pas vivre sans affections, qui en a faim et soif, il n'en veut plus, d'affections pures; il vieillira, mais personne ne sera la pour le cherir et egayer son front. Ses maitresses se riront de lui, on ne peut leur en demander davantage; et alors, abandonne, desespere ... alors, il mourra!

Plus tu es malheureux, trouble, ballotte, confiant, plus je t'aime. Ah! mon bien-aime frere, mon cheri, si tu voulais revenir

a la vie! si Dieu voulait! si tu voyais la desolation de mon coeur, si tu sentais la chaleur de mes prieres!...

Mais la peur, l'ennui de la conversion, les terreurs blafardes de la vie chretienne ... La conversion, quel mot ignoble!... Des sermons ennuyeux, des gens absurdes, un methodisme maussade, une austerite sans couleur, sans rayons, de grands mots, le _pa-tois de Chanaan_!... Est-ce tout cela qui peut te seduire? Tout cela, vois-tu, n'est pas Jesus, et le Jesus que tu crois n'est pas le maitre radieux que je connais et que j'adore. De celui-la, tu n'auras ni peur, ni ennui, ni eloignement. Tu souffres etrangement, tu brules de douleur ... il pleurera avec toi.

Je prie a toute heure, bien-aime; jamais ta pensee ne m'avait tant rempli le coeur ... Ne serait-ce que dans dix ans, dans vingt ans, je sais que tu croiras un jour. Peut-etre ne le saurai-je jamais,-- peut-etre mourrai-je bientot,--mais j'espererai et je prierai toujours!

Je pense que j'ecris beaucoup trop. Tant de pages! c'est dur a lire! Mon bien-aime a commence a hausser les epaules. Viendra-t-il un jour ou il ne me lira plus?...

XXVII

--Vieux Kairoullah, dis-je, amene-moi des femmes!

Le vieux Kairoullah etait assis devant moi par terre. Il etait ramasse sur lui-meme, comme un insecte malfaisant et immonde; son crane chauve et pointu luisait a la lueur de ma lampe.

Il etait huit heures, une nuit d'hiver, et le quartier d'Eyoub etait aussi noir et silencieux qu'un tombeau.

Le vieux Kairoullah avait un fils de douze ans nomme Joseph, beau comme un ange, et qu'il elevait avec adoration. Ce detail a part, il etait le plus accompli des miserables. Il exercait tous les metiers tenebreux du vieux juif declasse de Stamboul, un surtout pour lequel il traitait avec le Yuzbachî Suleiman, et plusieurs de mes amis musulmans.

Il etait cependant admis et tolere partout, par cette raison que, depuis de longues annees on s'etait habitue a le voir. Quand on le rencontrait dans la rue, on disait: " Bonjour, Kairoullah! " et on touchait meme le bout de ses grands doigts velus.

Le vieux Kairoullah reflechit longuement a ma demande et repondit:

--Monsieur Marketo, dans ce moment-ci les femmes coutent tres cher. Mais, ajouta-t-il, il est des distractions moins couteuses, que je puis ce soir meme vous offrir, monsieur Marketo ... Un peu de musique, par exemple, vous sera agreable sans doute ...

Sur cette phrase enigmatique, il alluma sa lanterne, mit sa pelisse, ses socques, et disparut.

Une demi-heure apres, la portiere de ma chambre se soulevait pour donner passage a six jeunes garçons israelites, vetus de robes fourrees, rouges, bleues, vertes et orange. Kairoullah les accompagnaît avec un autre vieillard plus hideux que lui-meme, et tout ce monde s'assit a terre avec force reverences, tandis que je restais aussi impassible et immobile qu'une idole egyptienne.

Ces enfants portaient de petites harpes dorees sur lesquelles ils se mirent a promener leurs doigts charges de bagues de clinquant. Il en resulta une musique originale que j'ecoutai quelques minutes en silence.

--Comment vous plaisent, monsieur Marketo, me dit le vieux Kairoullah en se penchant a mon oreille.

J'avais deja compris la situation et je ne manifestai aucune surprise; j'eus seulement la curiosite de pousser plus loin cette etude d'abjection humaine.

--Vieux Kairoullah, dis-je, ton fils est plus beau qu'eux ...

Le vieux Kairoullah reflechit un instant et repondit:

--Monsieur Marketo, nous pourrons recauser demain ...

... Quand j'eus chasse tout ce monde comme une troupe de betes galeuses, je vis de nouveau paraitre la tete allongee du vieux Kairoullah, soulevant sans bruit la draperie de ma porte.

--Monsieur Marketo, dit-il, ayez pitie de moi! Je demeure tres loin et on croit que j'ai de l'or. Mieux vaudrait me tuer de votre main que me mettre a la porte a pareille heure. Laissez-moi dormir dans un coin de votre maison, et, avant le jour, je vous jure de partir.

Je manquai de courage pour mettre dehors ce vieillard, qui y fut mort de froid et de peur, en admettant qu'on ne l'eut point assassine. Je me contentai de lui assigner un coin de ma maison, ou il resta accroupi toute une nuit glaciale, pelotonne comme un vieux cloporte dans sa pelisse rapee. Je l'entendais trembler; une toux profonde sortait de sa poitrine comme un rale; et j'en eus

tant de pitie, que je me levai encore pour lui jeter un tapis qui lui servit de couverture.

Des que le ciel parut blanchir, je lui donnai l'ordre de disparaître, avec le conseil de ne point repasser le seuil de ma porte, et de ne se retrouver meme jamais nulle part sur mon chemin.

* * * * *

3

EYOUB A DEUX

I

Eyoub, le 4 decembre 1876.

On m'avait dit: " Elle est arrivee! "--et depuis deux jours, je vivais dans la fievre de l'attente.

--Ce soir, avait dit Kadidja (la vieille negresse qui, a Salonique, accompagnait la nuit Aziyade dans sa barque et risquait sa vie pour sa maitresse), ce soir, un caique l'amenera a l'echelle d'Eyoub, devant ta maison.

Et j'attendais la depuis trois heures.

La journee avait ete belle et lumineuse; le va-et-vient de la Corne d'or avait une activite inusitee; a la tombee du jour, des milliers de caiques abordaient a l'echelle d'Eyoub, ramenant dans leur quartier tranquille les Turcs que leurs affaires avaient appeles dans les centres populeux de Constantinople, a Galata ou au grand bazar.

On commençait à me connaître à Eyoub, et à dire:

--Bonsoir, Arif; qu'attendez-vous donc ainsi?

On savait bien que je ne pouvais pas m'appeler Arif, et que j'étais un chrétien venu d'Occident; mais ma fantaisie orientale ne portait plus ombrage à personne, et on me donnait quand même ce nom que j'avais choisi.

II

Portia! flambeau du ciel! Portia! ta main, c'est moi!

(ALFRED DE MUSSET, *_Portia_*.)

Le soleil était couché depuis deux heures quand un dernier caïque s'avança seul, parti d'Azar-Kapou; Samuel était aux avirons; une femme voilée était assise à l'arrière sur des coussins. Je vis que c'était elle.

Quand ils arrivèrent, la place de la mosquée était devenue déserte, et la nuit froide.

Je pris sa main sans mot dire, et l'entraînai en courant vers ma maison, oubliant le pauvre Samuel, qui resta dehors ...

Et, quand le rêve impossible fut accompli, quand elle fut là, dans cette chambre préparée pour elle, seule avec moi, derrière deux portes garnies de fer, je ne sus que me laisser tomber près d'elle, embrassant ses genoux. Je sentis que je l'avais follement désirée: j'étais comme anéanti.

Alors j'entendis sa voix. Pour la première fois, elle parlait et je comprenais,--ravissement encore inconnu!--Et je ne trouvais plus un seul mot de cette langue turque que j'avais apprise pour elle; je lui répondais dans la vieille langue anglaise des choses incohérentes que je n'entendais même plus!

--_Severim seni, Lotim_! (Je t'aime, Loti, disait-elle, je t'aime!)

On me les avait dits avant Aziyade, ces mots éternels; mais cette douce musique de l'amour frappait pour la première fois mes oreilles en langue turque. Délicieuse musique que j'avais oubliée, est-ce bien possible que je l'entende encore partir avec tant d'ivresse du fond d'un cœur pur de jeune femme; tellement, qu'il me semble ne l'avoir entendue jamais; tellement qu'elle vibre comme un chant du ciel dans mon âme blasée ...

Alors, je la soulevai dans mes bras, je plaçai sa tête sous un rayon de lumière pour la regarder, et je lui dis comme Romeo:

--Répète encore! redis-le!

Et je commençais à lui dire beaucoup de choses qu'elle devait comprendre; la parole me revenait avec les mots turcs, et je lui posais une foule de questions en lui disant:

--Réponds-moi!

Elle, elle me regardait avec extase, mais je voyais que sa tête n'y était plus, et que je parlais dans le vide.

--Aziyade, dis-je, tu ne m'entends pas?

--Non, répondit-elle.

Et elle me dit d'une voix grave ces mots doux et sauvages:

--Je voudrais manger les paroles de ta bouche! _Senin laf yemek isterim_! (Loti! je voudrais manger le son de ta voix!)

III

Eyoub, decembre 1876.

Aziyade parle peu; elle sourit souvent, mais ne rit jamais; son pas ne fait aucun bruit; ses mouvements sont souples, ondoyants, tranquilles, et ne s'entendent pas. C'est bien la cette petite personne mystérieuse, qui le plus souvent s'évanouit quand paraît le jour, et que la nuit ramène ensuite, à l'heure des djinns et des fantomes.

Elle tient un peu de la vision, et il semble qu'elle illumine les lieux par lesquels elle passe. On cherche des rayons autour de sa tête enfantine et sérieuse, et on en trouve en effet, quand la lumière tombe sur certains petits cheveux impalpables, rebelles à toutes les coiffures, qui entourent délicieusement ses joues et son front.

Elle considère comme très inconvenants ces petits cheveux, et passe chaque matin une heure en efforts tout à fait sans succès pour les aplatir. Ce travail et celui qui consiste à teindre ses ongles en rouge orange sont ses deux principales occupations.

Elle est paresseuse, comme toutes les femmes élevées en Turquie; cependant elle sait broder, faire de l'eau de rose et écrire son nom. Elle l'écrit partout sur les murs, avec autant de sérieux

que s'il s'agissait d'une operation d'importance, et epointe tous mes crayons a ce travail.

Aziyade me communique ses pensees plus avec ses yeux qu'avec sa bouche; son expression est etonnamment changeante et mobile. Elle est si forte en pantomime du regard, qu'elle pourrait parler beaucoup plus rarement encore ou meme s'en dispenser tout a fait.

Il lui arrive souvent de repondre a certaines situations en chantant des passages de quelques chansons turques, et ce mode de citations, qui serait insipide chez une femme europeenne, a chez elle un singulier charme oriental.

Sa voix est grave, bien que tres jeune et fraiche; elle la prend du reste toujours dans ses notes basses, et les aspirations de la langue turque la font un peu rauque quelquefois.

Aziyade est agee de dix-huit ou dix-neuf ans. Elle est capable de prendre elle-meme et brusquement des resolutions extremes, et de les suivre apres, coute que coute, jusqu'a la mort.

IV

Autrefois a Salonique, quand il fallait risquer la vie de Samuel et la mienne pour passer aupres d'elle seulement une heure, j'avais fait ce reve insense: habiter avec elle, quelque part en Orient, dans un recoin ignore, ou le pauvre Samuel aussi viendrait avec nous. J'ai realise a peu pres ce reve, contraire a toutes les idees musulmanes, impossible a tous egards.

Constantinople etait le seul endroit ou pareille chose put etre tentee; c'est le vrai desert d'hommes dont Paris etait autrefois le type, un assemblage de plusieurs grandes villes ou chacun vit a sa guise et sans controle,--ou l'on peut mener de front plusieurs personnalites differentes,--Loti, Arif et Marketo.

... Laissons souffler le vent d'hiver; laissons les rafales de decembre ebranler les ferrures de notre porte et les grilles de nos fenetres. Proteges par de lourds verrous de fer, par tout un arsenal d'armes chargees,--par l'inviolabilite du domicile turc,--assis devant le brasero de cuivre ... petite Aziyade, qu'on est bien chez nous!

V

LOTI A SA SOEUR, A BRIGHBURY

Chere petite soeur,

J'ai ete dur et ingrat de ne pas t'ecrire plus tot. Je t'ai fait beaucoup de mal, tu le dis, et je le crois. Malheureusement, tout ce que j'ai ecrit, je le pensais, et je le pense encore; je ne puis rien maintenant contre ce mal que je t'ai fait; j'ai eu tort seulement de te laisser voir au fond de mon coeur, mais tu l'avais voulu.

Je crois que tu m'aimes; tes lettres me le prouveraient a defaut d'autres preuves. Moi aussi, je t'aime, tu le sais.

Il faudrait m'interesser a quelque chose, dis-tu? a quelque chose de bon et d'honnete, et le prendre a coeur. Mais j'ai ma pauvre chere vieille mere; elle est aujourd'hui un but dans ma

vie, le but que je me suis donne a moi-meme. Pour elle, je me compose une certaine gaiete, un certain courage: pour elle, je maintiens le cote positif et raisonnable de mon existence, je reste Loti, officier de marine.

Je suis de ton avis, je ne connais pas de chose plus repoussante qu'un vieux debauche qui s'en va de fatigue et d'usure, et qu'on abandonne. Mais je ne serai point cet objet-la: quand je ne serai plus bien portant, ni jeune, ni aime, c'est alors que je disparaîtrai.

Seulement, tu ne m'as pas compris: quand j'aurai disparu, je serai mort.

Pour vous, pour toi, a mon retour, je ferai un supreme effort. Quand je serai au milieu de vous, mes idees changeront; si vous me choisissez une jeune fille que vous aimiez, je tacherai de l'aimer, et de me fixer, pour l'amour de vous, dans cette affection-la.

Puisque je t'ai parle d'Aziyade, je puis bien te dire qu'elle est arrivee.--Elle m'aime de toute son ame, et ne pense pas que je puisse me decider a la quitter jamais.--Samuel est revenu aussi; tous deux m'entourent de tant d'amour, que j'oublie le passe et les ingrats,--un peu aussi les absents ...

VI

Peu a peu, de modeste qu'elle etait, la maison d'Arif-Effendi est devenue luxueuse: des tapis de Perse, des portieres de Smyrne, des faiences, des armes. Tous ces objets sont venus un par un,

non sans peine, et ce mode de recrutement leur donne plus de charme.

La roulette a fourni des tentures de satin bleu brode de roses rouges, defroques du serail; et les murailles, qui jadis etaient nues, sont aujourd'hui tapissees de soie. Ce luxe, cache dans une mesure isolee, semble une vision fantastique.

Aziyade aussi apporte chaque soir quelque objet nouveau; la maison d'Abeddin-Effendi est un capharnauem rempli de vieilles choses precieuses, et les femmes ont le droit, dit-elle, de faire des emprunts aux reserves de leurs maitres.

Elle reprendra tout cela quand le reve sera fini, et ce qui est a moi sera vendu.

VII

Qui me rendra ma vie d'Orient, ma vie libre et en plein air, mes longues promenades sans but, et le tapage de Stamboul?

Partir le matin de l'Atmeidan, pour aboutir la nuit a Eyoub; faire, un chapelet a la main, la tournee des mosques; s'arreter a tous les cafedjis, aux turbes, aux mausolees, aux bains et sur les places; boire le cafe de Turquie dans les microscopiques tasses bleues a pied de cuivre; s'asseoir au soleil, et s'etourdir doucement a la fumee d'un narguilhe; causer avec les derviches ou les passants; etre soi-meme une partie de ce tableau plein de mouvement et de lumiere; etre libre, insouciant et inconnu; et penser qu'au logis la bien-aimee vous attendra le soir.

Quel charmant petit compagnon de route que mon ami Achmet, gai ou reveur, homme du peuple et poetique a l'exces, riant a tout bout de champ et devoue jusqu'a la mort!

Le tableau s'assombrit a mesure qu'on s'enfonce dans le vieux Stamboul, qu'on s'approche du saint quartier d'Eyoub et des grands cimetieres. Encore des echappees sur la nappe bleue de Marmara, les iles ou les montagnes d'Asie, mais les passants rares et les cases tristes;--un sceau de vetuste et de mystere,--et les objets exterieurs racontant les histoires farouches de la vieille Turquie.

Il est nuit close, le plus souvent, quand nous arrivons a Eyoub, apres avoir dine n'importe ou, dans quelque'une de ces petites echoppes turques ou Achmet verifie lui-meme la proprete des ingredients et en surveille la preparation.

Nous allumons nos lanternes pour rejoindre le logis,--ce petit logis si perdu et si paisible, dont l'eloignement meme est un des charmes.

VIII

Mon ami Achmet a vingt ans, suivant le compte de son vieux pere Ibrahim; vingt-deux ans, suivant le compte de sa vieille mere Fatma; les Turcs ne savent jamais leur age. Physiquement, c'est un drole de garcon, de petite taille, bati en hercule; pour qui ne le saurait pas, sa figure maigre et bronzee ferait supposer une constitution delicate;--tout petit nez aquilin, toute petite bouche;

petits yeux tour a tour pleins d'une douceur triste, ou petillants de gaiete et d'esprit. Dans l'ensemble, un attrait original.

Singulier garçon, gai comme un oiseau;--les idees les plus comiques, exprimees d'une maniere tout a fait neuve; sentiments exageres d'honnetete et d'honneur. Ne sait pas lire et passe sa vie a cheval. Le coeur ouvert comme la main: la moitie de son revenu est distribue aux vieilles mendiante des rues. Deux chevaux qu'il loue au public composent tout son avoir.

Achmet a mis deux jours a decouvrir qui j'etais et m'a promis le secret de ce qu'il est seul a savoir, a condition d'etre a l'avenir recu dans l'intimite. Peu a peu il s'est impose comme ami, et a pris sa place au foyer. Chevalier servant d'Aziyade qu'il adore, il est jaloux pour elle, plus qu'elle, et m'epie a son service, avec l'adresse d'un vieux policier.

--Prends-moi donc pour domestique, dit-il un beau jour, au lieu de ce petit Yousouf, qui est voleur et malpropre; tu me donneras ce que tu lui donnes, si tu tiens a me donner quelque chose; je serai un peu domestique pour rire, mais je demeurerai dans ta case et cela m'amusera.

Yousouf recut le lendemain son conge et Achmet prit possession de la place.

IX - X

Un mois apres, d'un air embarrasse, j'offris deux medjidies de salaire a Achmet, qui est la patience meme; il entra dans une colere

bleue et enfonça deux vitres qu'il fit le lendemain remplacer a ses frais. La question de ses gages se trouva reglée de cette maniere.

Je le vois un soir, debout dans ma chambre et frappant du pied.

--_Sen tchok cheytan, Loti!... Anlamadum seni_! (Toi beaucoup le diable, Loti! Tu es tres malin, Loti! Je ne comprends pas qui tu es!)

Son bras agitait avec colere sa large manche blanche; sa petite tete faisait danser furieusement le gland de soie de son fez.

Il avait comploté ceci avec Aziyade pour me faire rester: m'offrir la moitié de son avoir, un de ses chevaux, et je refusais en riant. Pour cela, j'étais _tchok cheytan_, et incomprehensible.

A dater de cette soiree, je l'ai aime sincerement.

Chere petite Aziyade! elle avait depense sa logique et ses larmes pour me retenir a Stamboul; l'instant prevu de mon depart passait comme un nuage noir sur son bonheur.

Et, quand elle eut tout epuise:

--_Benim djan senin, Loti_. (Mon ame est a toi, Loti.) Tu es mon Dieu, mon frere, mon ami, mon amant; quand tu seras parti, ce sera fini d'Aziyade; ses yeux seront fermes, Aziyade sera morte.--Maintenant, fais ce que tu voudras, _toi, tu sais_!

Toi, tu sais, phrase intraduisible, qui veut dire a peu pres ceci: "Moi, je ne suis qu'une pauvre petite qui ne peut pas te comprendre; je m'incline devant ta decision, et je l'adore."

Quand tu seras parti, je m'en irai au loin sur la montagne, et je chanterai pour toi ma chanson:

Cheytanlar , djinler, Kaplanlar, duchmanlar, Arslandar, etc...

(Les diables, les djinns, les tigres, les lions, les ennemis, passent loin de mon ami ...) Et je m'en irai mourir de faim sur la montagne, en chantant ma chanson pour toi.

Suivait la chanson, chantée chaque soir d'une voix douce, chanson longue, monotone, composée sur un rythme étrange, avec les intervalles impossibles, et les finales tristes de l'Orient.

Quand j'aurai quitté Stamboul, quand je serai loin d'elle pour toujours, longtemps encore j'entendrai la nuit la chanson d'Aziyade.

XI

A LOTI, DE SA SOEUR

Brightbury, decembre 1876.

Chere frere,

Je l'ai lue, et relue, ta lettre! C'est tout ce que je puis demander pour le moment, et je puis dire comme la Sunamite voyant son fils mort: "Tout va bien!"

Ton pauvre coeur est plein de contradictions, ainsi que tous les coeurs troubles qui flottent sans boussole. Tu jettes des cris de desesper, tu dis que tout t'echappe, tu en appelles passionne-

ment a ma tendresse, et, quand je t'en assure moi-meme, avec passion, je trouve que tu oublies les absents, et que tu es si heureux dans ce coin de l'Orient que tu voudrais toujours voir durer cet Eden. Mais voila, moi, c'est permanent, immuable; tu le retrouveras, quand ces douces folies seront oubliees pour faire place a d'autres, et peut-etre en feras-tu plus tard plus de cas que tu ne penses.

Cher frere, tu es a moi, tu es a Dieu, tu es a nous. Je le sens, un jour, bientot peut-etre, tu reprendras courage, confiance et espoir. Tu verras combien cette _erreur_ est douce et delicieuse, precieuse et bienfaisante. Oh! mensonge mille fois beni, que celui qui me fait vivre et me fera mourir, sans regrets, et sans frayeur! qui mene le monde depuis des siecles, qui a fait les martyrs, qui fait les grands peuples, qui change le deuil en allegresse, qui crie partout: " Amour, liberte et charite!"

.....

XII

Aujourd'hui, 10 decembre, visite au padishah.

Tout est blanc comme neige dans les cours du palais de Dolma-Bagtche, meme le sol: quai de marbre, dalles de marbre, marches de marbre; les gardes du sultan en costume ecarlate, les musiciens vetus de bleu de ciel et chamarres d'or, les laquais vert-pomme doubles de jaune-capucine tranchent en nuances crues sur cette invraisemblable blancheur.

Les acroteres et les corniches du palais servent de perchoir a des familles de goelands, de plongeurs et de cigognes.

Interieurement, c'est une grande splendeur.

Les hallegardiens forment la haie dans les escaliers, immobiles sous leurs grands plumets, comme des momies dorees. Des officiers des gardes, costumes un peu comme feu Aladdin, les commandent par signes.

Le sultan est grave, pale, fatigue, affaibli.

Reception courte, profonds saluts; on se retire a reculons, courbes jusqu'a terre.

Le cafe est servi dans un grand salon donnant sur le Bosphore.

Des serviteurs a genoux vous allument des chibouks de deux metres de long a bout d'ambre, enrichis de pierreries, et dont les fourneaux reposent sur des plateaux d'argent.

Les _zarfs_ (pieds des tasses a cafe) sont d'argent cisele, entourees de gros diamants tailles en rose, et d'une quantite de pierres precieuses.

XIII

En vain chercherait-on dans tout l'islam un epoux plus infortune que le vieil Abeddin-Effendi. Toujours absent, ce vieillard, toujours en Asie; et quatre femmes dont la plus agee a trente ans, quatre femmes qui, par extraordinaire, s'entendent comme des

larrons habiles, et se gardent mutuellement le secret de leurs equipees.

Aziyade elle-meme n'est pas trop detestee, bien qu'elle soit de beaucoup la plus jeune et la plus jolie, et ses ainees ne la vendent pas.

Elle est leur egale d'ailleurs, une ceremonie dont la portee m'echappe, lui ayant donne, comme aux autres, le titre de _dame_ et d'_epouse_.

XIV

Je disais a Aziyade:

--Que fais-tu chez ton maitre? A quoi passez-vous vos longues journees dans le harem?

--Moi? repondit-elle, je m'ennuie; je pense a toi, Loti; je regarde ton portrait; je touche tes cheveux, ou je m'amuse avec divers petits objets a toi, que j'emporte d'ici pour me faire societe la-bas.

Posseder les cheveux et le portrait de quelqu'un etait pour Aziyade une chose tout a fait singuliere, a laquelle elle n'eut jamais songe sans moi; c'etait une chose contraire a ses idees musulmanes, une innovation de giaour, a laquelle elle trouvait un charme mele d'une certaine frayeur.

Il avait fallu qu'elle m'aimat bien pour me permettre de prendre de ses cheveux a elle; la pensee qu'elle pouvait subitement mourir, avant qu'ils fussent repoussees, et paraître dans un

autre monde avec une grosse meche coupee tout ras par un infidele, cette pensee la faisait fremir.

--Mais, lui dis-je encore, avant mon arrivee en Turquie, que faisais-tu, Aziyade?

--Dans ce temps-la, Loti, j'etais presque une petite fille. Quand pour la premiere fois je t'ai vu, il n'y avait pas dix lunes que j'etais dans le harem d'Abeddin, et je ne m'ennuyais pas encore. Je me tenais dans mon appartement, assise sur mon divan, a fumer des cigarettes, ou du hachisch, a jouer aux cartes avec ma servante Emineh, ou a ecouter des histoires tres droles du pays des hommes noirs, que Kadidja sait raconter parfaitement.

"Fenzile-hanum m'apprenait a broder, et puis nous avions les visites a rendre et a recevoir avec les dames des autres harems.

"Nous avions aussi notre service a faire aupres de notre maitre, et enfin la voiture pour nous promener. Le carrosse de notre mari nous appartient en propre un jour a chacune: mais nous aimons mieux nous arranger pour sortir ensemble et faire de compagnie nos promenades.

"Nous nous entendons relativement fort bien.

"Fenzile-hanum, qui m'aime beaucoup, est la dame la plus agee et la plus considerable du harem. Besme est colere, et entre quelquefois dans de grands emportements, mais elle est facile a calmer et cela ne dure pas. Aiche est la plus mauvaise de nous quatre; mais elle a besoin de tout le monde et fait la patte de velours parce qu'elle est aussi la plus coupable. Elle a eu l'audace, une fois, d'amener son amant dans son appartement!...

Cela avait ete bien souvent mon reve aussi, de penetrer une fois dans l'appartement d'Aziyade, pour avoir seulement une idee du lieu ou ma bien-aimee passait son existence. Nous avions beaucoup discute ce projet, au sujet duquel Fenzile-hanum avait meme ete consultee; mais nous ne l'avions pas mis a execution, et plus je suis au courant des coutumes de Turquie, plus je reconnais que l'entreprise eut ete folle.

--Notre harem, concluait Aziyade, est repute partout comme un modele, pour notre patience mutuelle et le bon accord qui regne entre nous.

--Triste modele en tout cas!

Y en a-t-il a Stamboul beaucoup comme celui-la?

Le mal y est entre d'abord par l'intermediaire de la jolie Aiche-hanum. La contagion a fait en deux ans des progres si rapides, que la maison de ce vieillard n'est plus qu'un foyer d'intrigues ou tous les serviteurs sont subornes. Cette grande cage si bien grillee et d'un si severe aspect, est devenue une sorte de boite a trucs, avec portes secretes et escaliers derobes; les oiseaux prisonniers en peuvent impunement sortir, et prennent leur volee dans toutes les directions du ciel.

XV

Stamboul, 25 decembre 1876.

Une belle nuit de Noel, bien claire, bien etoilee, bien froide.

A onze heures, je débarque du Deerhound au pied de la vieille mosquée de Foundoucli, dont le croissant brille au clair de lune.

Achmet est là qui m'attend, et nous commençons aux lanternes l'ascension de Pera, par les rues biscornues des quartiers turcs.

Grande émotion parmi les chiens. On croirait circuler dans un conte fantastique illustre par Gustave Dore.

J'étais conviée là-haut dans la ville européenne, à une fête de Christmas, pareille à celles qui se célèbrent à la même date dans tous les coins de la patrie.

Helas! les nuits de Noël de mon enfance ... quel doux souvenir j'en garde encore!...

XVI

LOTI A PLUMKETT

Eyoub, 27 septembre 1876.

Cher Plumkett,

Voilà cette pauvre Turquie qui proclame sa constitution! Ou allons-nous? je vous le demande; et dans quel siècle avons-nous reçu le jour? Un sultan constitutionnel, cela déroutait toutes les idées qu'on m'avait inculquées sur l'espèce.

À Eyoub, on est consterné de cet événement; tous les bons musulmans pensent qu'Allah les abandonne, et que le padishah perd l'esprit. Moi qui considère comme facéties toutes les choses

sérieuses, la politique surtout, je me dis seulement qu'au point de vue de son originalité, la Turquie perdra beaucoup à l'application de ce nouveau système.

J'étais assis aujourd'hui avec quelques derviches dans le kiosque funéraire de Soliman le Magnifique. Nous faisions un peu de politique, tout en commentant le Koran, et nous disions que, ni ce grand souverain qui fit étrangler en sa présence son fils Mustapha, ni son épouse Roxelane qui inventa les nez en trompette, n'eussent admis la Constitution; la Turquie sera perdue par le régime parlementaire, cela est hors de doute.

XVII

Stamboul, 27 septembre.

7 Zi-il-iddje 1293 de l'hégire.

J'étais entre, pour laisser passer une averse, dans un café turc près de la mosquée de Bayazid.

Rien que de vieux turbans dans ce café, et de vieilles barbes blanches. Des vieillards (des *_hadj-baba_*) étaient assis, occupés à lire les feuilles publiques, ou à regarder à travers les vitres enfumées les passants qui couraient sous la pluie. Des dames turques, surprises par l'oncée, fuyaient de toute la vitesse que leur permettaient leurs babouches et leurs socques à patins. C'était dans la rue une grande confusion et dans le public, une grande bousculade; l'eau tombait à torrents.

J'examinai les vieillards qui m'entouraient: leurs costumes indiquaient la recherche minutieuse des modes du bon vieux temps; tout ce qu'ils portaient etait _eski_, jusqu'a leurs grandes lunettes d'argent, jusqu'aux lignes de leurs vieux profils. _Eski_, mot prononce avec veneration, qui veut dire _antique_, et qui s'applique en Turquie aussi bien a de vieilles coutumes qu'a de vieilles formes de vetement ou a de vieilles etoffes. Les Turcs ont l'amour du passe, l'amour de l'immobilite et de la stagnation.

On entendit tout a coup le bruit du canon, une salve d'artillerie partie du Seraskierat; les vieillards echangerent des signes d'intelligence et des sourires ironiques.

--Salut a la constitution de Midhat-pacha, dit l'un d'eux en s'inclinant d'un air de moquerie.

--Des deutes! une charte! marmottait un autre vieux turban vert; les khalifes du temps jadis n'avaient point besoin des representations du peuple.

--_Voi, voi, voi, Allah_!... et nos femmes ne couraient point en voile de gaze; et les croyants disaient plus regulierement leurs prieres; et les Moscow avaient moins d'insolence!

Cette salve d'artillerie annoncait aux musulmans que le padi-shah leur octroyait une constitution, plus large et plus liberale que toutes les constitutions europeennes; et ces vieux Turcs accueillaienent tres froidement ce cadeau de leur souverain.

Cet evenement, qu'Ignatief avait retarde de tout son pouvoir, etait attendu depuis longtemps; on put, a dater de ce jour, considerer la guerre comme tacitement declaree entre la Porte et le czar, et le sultan poussa ses armements avec ardeur.

Il etait sept heures et demie a la turque (environ midi). La promulgation avait lieu a Top-Kapou (la Sublime Porte), et j'y courus sous ce deluge.

Les vizirs, les pachas, les generaux, tous les fonctionnaires, toutes les autorites, en grand costume tous, et chamarres de dorures, etaient parques sur la grande place de Top-Kapou, ou etaient reunies les musiques de la cour.

Le ciel etait noir et tourmente; pluie et grele tombaient abondamment et inondaient tout ce monde. Sous ces cataractes, on donnait au peuple lecture de la charte, et les vieilles murailles crenelees du serail, qui fermaient le tableau, semblaient s'etonner beaucoup d'entendre proferer en plein Stamboul ces paroles subversives.

Des cris, des vivats et des fanfares terminerent cette singuliere ceremonie, et tous les assistants, trempes jusqu'aux os, se disperserent tumultueusement.

A la meme heure, a l'autre bout de Constantinople, au palais de l'Amiraute, s'etaient reunis les membres de la conference internationale.

C'etait un effet combine a dessein: les salves devaient se faire entendre au milieu du discours de Safvet-pacha aux plenipotentiaires, et l'aider dans sa peroraison.

XVIII

-- L'Orient ! l'Orient ! qu'y voyez-vous, poètes ? Tournez vers l'Orient vos esprits et vos yeux ! " Helas ! ont répondu leurs voix longtemps muettes, Nous voyons bien là-bas un jour mystérieux !

.....

C'est peut-être le soir qu'on prend pour une aurore "

.....

(VICTOR HUGO, _Chants du crépuscule_.)

Je n'oublierai jamais l'aspect qu'avait pris, cette nuit-là, la grande place du Seraskierat, esplanade immense sur la hauteur centrale de Stamboul, d'où, par-dessus les jardins du serail, le regard s'étend dans le lointain jusqu'aux montagnes d'Asie. Les portiques arabes, la haute tour aux formes bizarres étaient illuminées comme aux soirs de grandes fêtes. Le déluge de la journée avait fait de ce lieu un vrai lac où se reflétaient toutes ces lignes de feux; autour du vaste horizon surgissaient dans le ciel les dômes des mosquées et les minarets aigus, longues tiges surmontées d'aériennes couronnes de lumières.

Un silence de mortregnait sur cette place; c'était un vrai désert.

Le ciel clair, balayé par un vent qu'on ne sentait pas, était traversé par deux bandes de nuages noirs, au-dessus desquels la lune était venue plaquer son croissant bleuâtre. C'était un de ces aspects à part que semble prendre la nature dans ces moments où va se consommer quelque grand événement de l'histoire des peuples.

Un grand bruit se fit entendre, bruit de pas et de voix humaines; une bande de softas entraît par les portiques du centre, portant des lanternes et des bannières; ils criaient: " Vive le sultan! vive Midhat-pacha! vive la constitution! vive la guerre! " Ces hommes étaient comme enivres de se croire libres; et, seuls, quelques vieux Turcs qui se souvenaient du passé haussaient les épaules en regardant courir ces foules exaltées.

--Allons saluer Midhat-pacha, s'écrièrent les softas.

Et ils prirent à gauche, par de petites rues solitaires, pour se rendre à l'habitation modeste de ce grand vizir, alors si puissant, qui devait, quelques semaines après, partir pour l'exil.

Au nombre d'environ deux mille, les softas s'en allèrent ensemble prier dans la grande mosquée (la Suleimanieh) et de là passerent la Corne d'or, pour aller, à Dolma-Bagtche, acclamer Abd-ul-Hamid.

Devant les grilles du palais, des députations de tous les corps, et une grande masse confuse d'hommes s'étaient réunis spontanément dans le but de faire au souverain constitutionnel une ovation enthousiaste.

Ces bandes revinrent à Stamboul par la grande rue de Pera, acclamant sur leur passage lord Salisbury (qui devait bientôt devenir si impopulaire), l'ambassade britannique et celle de France.

--Nos ancêtres, disaient les hodjas haranguant la foule, nos ancêtres, qui n'étaient que quelques centaines d'hommes, ont conquis ce pays, il y a quatre siècles! Nous qui sommes plusieurs centaines de mille, le laisserons-nous envahir par l'étranger?

Mourons tous, musulmans et chretiens, mourons pour la patrie ottomane, plutot que d'accepter des conditions deshonorantes ...

XIX

La mosquee du sultan Mehmed-fatih (Mehmed le conquerant) nous voit souvent assis, Achmet et moi, devant ses grands portiques de pierres grises, etendus tous deux au soleil et sans souci de la vie, poursuivant quelque reve indecis, intraduisible en aucune langue humaine.

La place de Mehmed-fatih occupe, tout en haut du vieux Stamboul, de grands espaces ou circulent des promeneurs en cafetans de cachemire, coiffes de larges turbans blancs. La mosquee qui s'eleve au centre est une des plus vastes de Constantinople et aussi une des plus venerees.

L'immense place est entouree de murailles mysterieuses, que surmontent des files de domes de pierres, semblables a des alignements de ruches d'abeilles; ce sont des demeures de softas, ou les infideles ne sont point admis.

Ce quartier est le centre d'un mouvement tout oriental; les chameaux le traversent de leur pas tranquille en faisant tinter leurs clochettes monotones; les derviches viennent s'y asseoir pour deviser des choses saintes, et rien n'y est encore arrive d'Occident.

XX - XXI

Pres de cette place est une rue sombre et sans passants, ou pousse l'herbe verte et la mousse. La est la demeure d'Aziyade; la est le secret du charme de ce lieu. Les longues journées ou je suis privé de sa présence, je les passe là, moins loin d'elle, ignore de tous et à l'abri de tous les soupçons.

Aziyade est plus souvent silencieuse, et ses yeux sont plus tristes.

--Qu'as-tu, Loti, dit-elle, et pourquoi es-tu toujours sombre? C'est à moi de l'être, puisque, quand tu seras parti, je vais mourir.

Et elle fixa ses yeux sur les miens avec tant de pénétration et de persistance, que je détournai la tête sous ce regard.

--Moi, dis-je, ma chérie! Je ne me plains de rien quand tu es là, et je suis plus heureux qu'un roi.

--En effet, qui est plus aimé que toi, Loti? et qui pourrais-tu bien envier? Envierais-tu même le sultan?

Cela est vrai, le sultan, l'homme qui, pour les Ottomans, doit jouir de la plus grande somme du bonheur sur la terre, n'est pas l'homme que je puis envier; il est fatigué et vieilli et, de plus il est _constitutionnel_.

--Je pense, Aziyade, dis-je, que le padishah donnerait tout ce qu'il possède,--même son émeraude qui est aussi large qu'une main, même sa charte et son parlement,--pour avoir ma liberté et ma jeunesse.

J'avais envie de dire: " Pour t'avoir, toi!... " mais le padishah ferait sans doute bien peu de cas d'une jeune femme, si charmante qu'elle fut, et j'eus peur surtout de prononcer une rengaine d'opera-comique. Mon costume y pretait d'ailleurs: une glace m'envoyait une image déplaisante de moi-meme, et je me faisais l'effet d'un jeune tenor, pret a entonner un morceau d'Auber.

C'est ainsi que, par moments, je ne reussis plus a me prendre au serieux dans mon role turc; Loti passe le bout de l'oreille sous le turban d'Arif, et je retombe sottement sur moi-meme, impression maussade et insupportable.

XXII

J'ai ete difficile et fier pour tout ce qui porte levite ou chapeau noir; personne n'etait pour moi assez brillant ni assez grand seigneur; j'ai beaucoup meprise mes egaux et choisi mes amis parmi les plus raffines. Ici, je suis devenu homme du peuple, et citoyen d'Eyoub; je m'accommode de la vie modeste des bateliers et des pecheurs, meme de leur societe et de leurs plaisirs.

Au cafe turc, chez le cafedji Suleiman, on elargit le cercle autour du feu, quand j'arrive le soir, avec Samuel et Achmet. Je donne la main a tous les assistants, et je m'assieds pour ecouter le conteur des veillees d'hiver (les longues histoires qui durent huit jours, et ou figurent les djinns et les genies). Les heures passent la sans fatigue et sans remords; je me trouve a l'aise au milieu d'eux, et nullement depayse.

Arif et Loti etant deux personnages tres differents, il suffirait, le jour du depart du Deerhound, qu'Arif restat dans sa maison; personne sans doute ne viendrait l'y chercher; seulement, Loti aurait disparu, et disparu pour toujours.

Cette idee, qui est d'Aziyade, se presente a mon esprit par instants sous des aspects etrangement admissibles.

Rester pres d'elle, non plus a Stamboul, mais dans quelque village turc au bord de la mer; vivre, au soleil et au grand air, de la vie saine des hommes du peuple; vivre au jour le jour, sans creanciers et sans souci de l'avenir! Je suis plus fait pour cette vie que pour la mienne; j'ai horreur de tout travail qui n'est pas du corps et des muscles; horreur de toute science; haine de tous les devoirs conventionnels, de toutes les obligations sociales de nos pays d'Occident.

Etre batelier en veste doree, quelque part au sud de la Turquie, la ou le ciel est toujours pur et le soleil toujours chaud ...

Ce serait possible, apres tout, et je serais la moins malheureux qu'ailleurs.

--Je te jure, Aziyade, dis-je, que je laisserais tout sans regret, ma position, mon nom et mon pays. Mes amis ... je n'en ai pas et je m'en moque! Mais, vois-tu, j'ai une vieille mere.

Aziyade ne dit plus rien pour me retenir, bien qu'elle ait compris peut-etre que cela ne serait pas tout a fait impossible; mais elle sent par intuition ce que cela doit etre qu'une vieille mere, elle, la pauvre petite qui n'en a jamais eu; et les idees qu'elle a sur la generosite et le sacrifice ont plus de prix chez elle que chez

d'autres, parce qu'elles lui sont venues toutes seules, et que personne ne s'est inquiète de les lui donner.

XXIII

DE PLUMKETT A LOTI

Liverpool, 1876.

Mon cher Loti,

Figaro était un homme de génie: il riait si souvent, qu'il n'avait jamais le temps de pleurer.--Sa devise est la meilleure de toutes, et je le sais si bien, que je m'efforce de la mettre en pratique et y arrive tant bien que mal.

Malheureusement, il m'est fort difficile de rester trop longtemps le même individu. Trop souvent, la gaieté de Figaro m'abandonne, et c'est alors Jérémie, prophète de malheur, ou David, auguste désespéré sur lequel la main céleste s'est appesantie, qui s'empare de moi et me possède. Je ne parle pas, je crie, je rugis! Je n'écris pas, je ne pourrais que briser ma plume et renverser mon encrier. Je me promène à grands pas en montrant le poing à un être imaginaire, à un bouc émissaire idéal, auquel je rapporte toutes mes douleurs; je commets toutes les extravagances possibles: je me livre à huis clos aux actes les plus insensés, après quoi, soulage ou plutôt fatigue, je me calme et deviens raisonnable.

Vous allez me répéter encore que je suis un drôle de type; un fou, que sais-je? à quoi je répondrai: " Oui mais bien moins que

vous ne croyez. Bien moins que vous, par exemple."

Avant de porter un jugement sur moi, encore faudrait-il me connaître, me comprendre un peu et savoir quelles circonstances ont pu faire d'un individu, ne raisonnable, le drole de type que je suis. Nous sommes, voyez-vous, le produit de deux facteurs qui sont nos dispositions hereditaires, ou l'enjeu que nous apportons en paraissant sur la scene de la vie, et les circonstances qui nous modifient et nous faonnent, comme une matiere plastique qui prend et garde les empreintes de tout ce qui l'a touchee.--Les circonstances, pour moi, n'ont ete que douloureuses; j'ai ete, pour me servir de l'expression consacree, forme a l'ecole du malheur:--tout ce que je sais, je l'ai appris a mes depens; aussi je le sais bien; c'est pourquoi je l'exprime parfois d'une maniere un peu tranchante. Si j'ai l'air parfois de dogmatiser, c'est que j'ai la pretention, moi qui ai souffert beaucoup, d'en savoir plus que ceux qui ont moins souffert que moi, et de parler mieux qu'ils ne le pourraient faire en connaissance de cause.

Pour moi, il n'y a pas d'espoir en ce monde et je n'ai pas cette consolation de ceux qu'une foi ardente rend forts au milieu des luttes de la vie, et confiants dans la justice supreme du createur.

Et, pourtant, je vis sans blasphemer.

Ai-je pu, au milieu de froissements continuels, conserver les illusions, l'enthousiasme et la fraicheur morale de la jeunesse? Non, vous le savez bien; j'ai renonce aux plaisirs de mon age, qui ne sont deja plus de mon gout, j'ai perdu l'aspect et les allures d'un jeune homme, et je vis desormais sans but comme sans espoir ... Est-ce a dire pourtant que j'en sois reduit au meme point que vous, degoute de tout, niant tout ce qui est bon, niant la ver-

tu, niant l'amitie, niant tout ce qui peut nous rendre superieurs a la brute? Entendons-nous, mon ami; sur ces points, je pense tout autrement que vous. J'avoue que, malgre mon experience des choses de ce monde (puissiez-vous n'en jamais acquerir une pareille, il en coute trop cher!), je crois encore a tout cela, et a bien d'autres choses encore.

A Londres, Georges m'a fait lire la lettre qu'il venait de recevoir de vous.

Vous la commencez gentiment par le recit, circonstancie et agremente de descriptions, d'une amourette a la turque. Nous vous suivons, Georges et moi, a travers les meandres fantasmagoriques d'une grande fourmiere orientale. Nous restons la bouche beante en face des tableaux que vous nous tracez; je songe a vos trois poignards, comme je songeais au bouclier d'Achille, si _minutieusement chante_ par Homere! Et puis enfin, peut-etre parce que vous avez reçu un grain de poussiere dans l'oeil, peut-etre parce que votre lampe s'est mise a fumer comme vous acheviez votre lettre, peut-etre pour moins que cela, vous terminez en nous lançant la serie des lieux communs edites au siecle dernier! je crois vraiment que les lieux communs des freres ignorantins valent encore mieux que ceux du materialisme, dont le resultat sera l'aneantissement de tout ce qui existe. On les acceptait au XVIIIe siecle, ces idees materialistes: Dieu etait un prejugé; la morale etait devenue l'interet bien entendu, la societe un vaste champ d'exploitation pour l'homme habile. Tout cela seduisait beaucoup de gens par sa nouveaute et par la sanction qu'en recevaient les actes les plus immoraux. Heureuse epoque ou aucun frein ne vous retenait; ou l'on pouvait tout faire; l'on pouvait rire de tout, meme des choses les moins droles, jusqu'au

moment ou tant de tetes tomberent sous le couteau de la Revolution, que ceux qui conserverent la leur commencerent a reflechir. Ensuite vint une epoque de transition, ou l'on vit apparaitre une generation atteinte de phtisie morale, affligee de sensiblerie constitutionnelle, regrettant le passe qu'elle ne connaissait pas, maudissant le present qu'elle ne comprenait pas, doutant de l'avenir qu'elle ne devinait pas. Une generation de romantiques, une generation de petits jeunes gens passant leur vie a rire, a pleurer, a prier, a blasphemer, modulant sur tous les tons leur insipide complainte pour en venir un beau jour a se faire sauter la cervelle.

Aujourd'hui, mon ami, on est beaucoup plus raisonnable, beaucoup plus pratique: on se hate, avant d'etre devenu un homme, de devenir une _espece d'homme_ ou un animal particulier, comme vous voudrez. On se fait sur toute chose des opinions ou des prejuges en rapport avec son etat; on tombe dans un certain milieu de la societe, on en prend les idees. Vous acquerez ainsi une certaine tournure d'esprit, ou, si vous aimez mieux, un genre de betise qui cadre bien avec le milieu dans lequel vous vivez; on vous comprend, vous comprenez les autres, vous entrez ainsi en communion intime avec eux et devenez reellement un membre de leur corps. On se fait banquier, ingenieur, bureaucrate, epicier, militaire ... Que sais-je? mais au moins on est quelque chose; on fait quelque chose; on a la tete quelque part et non ailleurs; on ne se perd pas dans des reves sans fin. On ne doute de rien; on a sa ligne de conduite toute tracee par les devoirs que l'on est tenu de remplir. Les doutes que l'on pourrait avoir en philosophie, en religion, en politique, les civilites pueriles et honnetes sont la pour les combler; ainsi ne vous embarrassez donc pas pour si peu. La civilisation vous absorbe; les

mille et un rouages de la grande machine sociale vous engrenent; vous vous tremoussez dans l'espace; vous vous abetissez dans le temps, grace a la vieillesse: vous faites des enfants qui seront aussi betes que vous. Puis enfin, vous mourez, muni des sacrements de l'Eglise; votre cercueil est inonde d'eau benite, on chante du latin en faux bourdon autour d'un catafalque a la lueur des cierges; ceux qui etaient habitues a vous voir vous regrettent si vous avez ete bon durant votre vie, quelques-uns meme vous pleurent sincerement. Puis enfin, on herite de vous.

Ainsi va le monde!

Tout cela n'empeche pas, mon ami, qu'il n'y ait sur cette terre de fort braves gens, des gens foncierement honnetes, organiquement bons, faisant le bien pour la satisfaction intime qu'ils en retirent: ne volant pas et n'assassinant pas, lors meme qu'ils seraient surs de l'impunite, parce qu'ils ont une conscience qui est un controle perpetuel des actes auxquels leurs passions pourraient les pousser; des gens capables d'aimer, de se devouer corps et ame, des pretres croyant en Dieu et pratiquant la charite chretienne, des medecins bravant les epidemies pour sauver quelques pauvres malades, des soeurs de charite allant au milieu des armees soigner de pauvres blesses, des banquiers a qui vous pourrez confier votre fortune, des amis qui vous donneront la moitie de la leur; des gens, moi par exemple sans aller chercher plus loin, qui seraient peut-etre capables, en depit de tous vos blasphemes, de vous offrir une affection et un devouement illimites.

Cessez donc ces boutades d'enfant malade. Elles viennent de ce que vous revez au lieu de reflechir; de ce que vous suivez la passion au lieu de la raison.

Vous vous calomniez, lorsque vous parlez ainsi. Si je vous disais que tout est vrai dans votre fin de lettre et que je vous crois tel que vous vous y depeignez, vous m'eciriez aussitot pour protester, pour me dire que vous ne pensez pas un mot de toute cette atroce profession de foi; que ce n'est que la bravade d'un coeur plus tendre que les autres; que ce n'est que l'effort douloureux que fait pour se raidir la sensitive contractee par la douleur.

Non, non, mon ami, je ne vous crois pas, et vous ne vous croyez pas vous-meme. Vous etes bon, vous etes aimant, vous etes sensible et delicat; seulement vous souffrez. Aussi je vous pardonne et vous aime et demeure une protestation vivante contre vos negations de tout ce qui est amitie, desinterressement, devouement.

C'est votre vanite qui nie tout cela et non pas vous; votre fierte blessee vous fait cacher vos tresors et etaler a plaisir " l'etre factice cree par votre orgueil et votre ennui ".

PLUMKETT.

XXIV

LOTI A WILLIAM BROWN

Eyoub, decembre 1876.

Mon cher ami,

Je viens vous rappeler que je suis au monde. J'habite, sous le nom de Arif-Effendi, rue Kourou-Tchechmeh, a Eyoub, et vous me feriez grand plaisir en voulant bien me donner signe de vie.

Vous débarquez a Constantinople, cote de Stamboul; vous enfilez quatre kilometres de bazars et de mosquees, vous arrivez au saint faubourg d'Eyoub, ou les enfants prennent pour cible a cailloux votre coiffure insolite; vous demandez la rue Kourou-Tchehmeh, que l'on vous indique immediatement; au bout de cette rue, vous trouvez une fontaine de marbre sous des amandiers, et ma case est a cote.

J'habite la en compagnie d'Aziyade, cette jeune femme de Salonique de laquelle je vous avais autrefois parle, et que je ne suis pas bien loin d'aimer. J'y vis presque heureux, dans l'oubli du passe et des ingrats.

Je ne vous raconterai point quelles circonstances m'ont amene dans ce recoin de l'Orient; ni comment j'en suis venu a adopter pour un temps le langage et les coutumes de la Turquie--meme ses beaux habits de soie et d'or.

Voici seulement, ce soir 30 decembre, quelle est la situation: Beau temps froid, clair de lune.--A la cantonade, les derviches psalmodient d'une voix monotone; c'est le bruit familier qui tinte chaque jour a mes oreilles. Mon chat Kedi-bey et mon domestique Yousouf se sont retires, l'un portant l'autre, dans leur appartement commun.

Aziyade, assise comme une fille de l'Orient sur une pile de tapis et de coussins, est occupee a teindre ses ongles en rouge orange, operation de la plus haute importance. Moi, je me souviens de vous, de notre vie de Londres, de toutes nos sottises,--et je vous ecris en vous priant de vouloir bien me reprendre.

Je ne suis pas encore musulman pour tout de bon, comme, au debut de ma lettre, vous pourriez le supposer; je mene seulement

de front deux personnalites differentes, et suis toujours officiellement, mais le moins souvent possible, M. Loti, lieutenant de marine.

Comme vous seriez en peine pour mettre mon adresse en turc, ecrivez-moi sous mon nom veritable, par le Deerhound ou l'ambassade britannique.

XXV

Stamboul, 1er janvier 1877.

L'annee 77 debute par une journee radieuse, un temps printanier.

Ayant expedie dans la journee certaines visites, qu'un reste de condescendance pour les coutumes d'Occident m'obligeait a faire dans la colonie de Pera, je rentre le soir a cheval a Eyoub, par le Champ-des-Morts et Kassim-Pacha.

Je croise le coupe du terrible Ignatief, qui revient ventre a terre de la Conference, sous nombreuse escorte de Croates a ses gages; un instant apres, lord Salisbury et l'ambassadeur d'Angleterre rentrent aussi, fort agites l'un et l'autre: on s'est dispute a la seance, et tout est au plus mal.

Les pauvres Turcs refusent avec l'energie du desespoir les conditions qu'on leur impose; pour leur peine, on veut les mettre hors la loi.

Tous les ambassadeurs partiraient ensemble, en criant: "Sauve qui peut!" a la colonie d'Europe. On verrait alors de ter-

ribles choses, une grande confusion et beaucoup de sang.

Puisse cette catastrophe passer loin de nous!...

Il faudrait--demain peut-etre--quitter Eyoub pour n'y plus revenir ...

XXVI

Nous descendions, par une soiree splendide, la rampe d'Oun-Capan.

Stamboul avait un aspect inaccoutume; les hodjas dans tous les minarets chantaient des prieres inconnues sur des airs etranges; ces voix aigues, parties de si haut, a une heure insolite de la nuit inquietaient l'imagination; et les musulmans, groupes sur leurs portes, semblaient regarder tous quelque point effrayant du ciel.

Achmet suivit leurs regards, et me saisit la main avec terreur: la lune que tout a l'heure nous avions vue si brillante sur le dome de Sainte-Sophie, s'etait eteinte la-haut dans l'immensite; ce n'etait plus qu'une tache rouge, terne et sanglante.

Il n'est rien de si saisissant que les _signes du ciel_, et ma premiere impression, plus rapide que l'eclair, fut aussi une impression de frayeur. Je n'avais point prevu cet evenement, ayant depuis longtemps neglige de consulter le calendrier.

Achmet m'explique combien c'est la un cas grave et sinistre: d'apres la croyance turque, la lune est en ce moment aux prises

avec un dragon qui la devore. On peut la delivrer cependant, en intercedant aupres d'Allah, et en tirant a balle sur le monstre.

On recite en effet, dans toutes les mosques, des prieres de circonstance, et la fusillade commence a Stamboul. De toutes les fenetres, de tous les toits, on tire des coups de fusil a la lune, dans le but d'obtenir une heureuse solution de l'effrayant phenomene.

Nous prenons un caique au Phanar pour rejoindre notre logis; on nous arrete en route. A mi-chemin de la Corne d'or, le canot des Zapties nous barre le passage: une nuit d'eclipse, se promener en caique est interdit.

Nous ne pouvons cependant pas coucher dans la rue. Nous parlementons, nous discutons, le prenant de tres haut avec MM. les Zapties, et, une fois encore, en payant d'audace nous nous tirons d'affaire.

Nous arrivons a la case, ou Aziyade nous attend dans la consternation et la terreur.

Les chiens hurlent a la lune d'une facon lamentable, qui complique encore la situation.

D'un air mystique, Achmet et Aziyade m'apprennent que ces chiens hurlent ainsi pour demander a Allah un certain pain mysterieux qui leur est dispense dans certaines circonstances solennelles,--et que les hommes ne peuvent voir.

L'eclipse continue sa marche, malgre la fusillade; le disque entier est meme d'une nuance rouge extraordinairement prononcee,--coloration due a un etat particulier de l'atmosphere.

J'essaye l'explication du phenomene au moyen d'une bougie, d'une orange et d'un miroir, vieux procede d'ecole.

J'eupise ma logique, et mes eleves ne comprennent pas; devant cette hypothese tout a fait inadmissible que la terre est ronde, Aziyade s'assied avec dignite, et refuse absolument de me prendre au serieux. Je me fais l'effet d'un pedagogue, image horrible! et je suis pris de fou rire; je mange l'orange et j'abandonne ma demonstration ...

A quoi bon du reste cette sotte science, et pourquoi leur oterais-je la superstition qui les rend plus charmants?

Et nous voila, nous aussi, tirant tous les trois des coups de fusil par la fenetre, a la lune qui continue de faire la-haut un effet sanglant, au milieu des etoiles brillantes, dans le plus radieux de tous les ciels!

XXVII - XXVIII

Vers onze heures, Achmet nous eveille pour nous annoncer que le traitement a reussi; la lune est _eyu yapilmich_ (guerie).

En effet, la lune, tout a fait retablie, brillait comme une splendide lampe bleue dans le beau ciel d'Orient.

"Ma mere Behidje " est une tres extraordinaire vieille femme, octogenaire et infirme,--fille et veuve de pacha,--plus musulmane que le Koran, et plus raide que la loi du Cheri.

Feu Chefket-Daoub-pacha, epoux de Behidje-hanum, fut un des favoris du sultan Mahmoud, et trempa dans le massacre des

janissaires. Behidje-hanum, admise a cette epoque dans son conseil, l'y avait pousse de tout son pouvoir.

Dans une rue verticale du quartier turc de Djianghir, sur les hauteurs du Taxim, habite la vieille Behidje-hanum. Son appartement, qui deja surplombe des precipices, porte deux shaknisirs en saillie, soigneusement grilles de lattes de frene.

De la, on domine d'aplomb les quartiers de Foundoucli, les palais de Dolma-Bagtche et de Tcheraghan, la pointe du Serail, le Bosphore, le Deerhound, pareil a une coquille de noix posee sur une nappe bleue,--et puis Scutari et toute la cote d'Asie.

Behidje-hanum passe ses journees a cet observatoire, etendue sur un fauteuil, et Aziyade est souvent a ses pieds,--Aziyade attentive au moindre signe de sa vieille amie, et devorant ses paroles comme les arrêts divins d'un oracle.

C'est une anomalie que l'intimite de la jeune femme obscure et de la vieille cadine, rigide et fiere, de noble souche et de grande maison.

Behidje-hanum ne m'est connue que par oui-dire: les infideles ne sont point admis dans sa demeure.

Elle est belle encore, affirme Aziyade, malgre ses quatre-vingts ans, "belle comme les beaux soirs d'hiver"

Et, chaque fois qu'Aziyade m'exprime quelque idee neuve, quelque notion nette et profonde sur des choses qu'elle semblerait devoir ignorer absolument, et que je lui demande: " Qui t'a appris cela, ma cherie? "--Aziyade repond: " C'est ma mere Behidje."

"Ma mere " et " mon pere " sont des titres de respect qu'on emploie en Turquie lorsqu'on parle de personnes agees, meme lorsque ces personnes vous sont indifferentes ou inconnues.

Behidje-hanum n'est point une mere pour Aziyade. Tout au moins est-ce une mere imprudente, qui ne craint pas d'exalter terriblement la jeune imagination de son enfant.

Elle l'exalte au point de vue religieux d'abord, tant et si bien, que la pauvre petite abandonnee verse souvent des larmes tres ameres sur son amour pour un infidele.

Elle l'exalte au point de vue romanesque aussi, par le recit de longues histoires, contees avec esprit et avec feu, qui me sont redites la nuit, par les levres fraiches de ma bien-aimee.

Longues histoires fantastiques, aventures du grand Tchengiz ou des anciens heros du desert, legendes persanes ou tartares, ou l'on voit de jeunes princesses, persecutees par les genies, accomplir des prodiges de fidelite et de courage.

Et, quand Aziyade arrive le soir, l'imagination plus surexcitee que de coutume, je puis en toute surete lui dire:

--Tu as passe ta journee, ma chere petite amie, aux pieds de ta mere Behidje!

XXIX

Janvier 1877.

Huit jours a Buyukdere, dans le haut Bosphore, a l'entree de la mer Noire. Le _Deerhound_ est mouille pres des grands cuirasses turcs, qui sont postes la comme des chiens de garde, a l'intention de la Russie. Cette situation du Deerhound, qui m'eloigne de Stamboul, coincide avec un sejour du vieil Abeddin dans sa demeure; tout est pour le mieux, et cette separation nous tient lieu de prudence.

Il fait froid, il pleut, les journees se passent a courir dans la foret de Belgrade, et ces courses sous bois me ramenant aux temps heureux de mon enfance.

Des chenes antiques, des houx, de la mousse et des fougères, presque la vegetation du Yorkshire. A part qu'il y pousse aussi des ours, on se croirait dans les bons vieux bois de la patrie.

XXX

Samuel a peur des kedis (des chats). Le jour, les kedis lui inspirent des idees droles; il ne peut les regarder sans rire. La nuit, il devient tres respectueux, et s'en tient a distance.

Je m'habillais pour un bal d'ambassade. Samuel, qui m'avait laisse pour aller dormir, revint tout a coup frapper a ma porte.

--_Bir madame kedi_, disait-il d'un air effare, _bir madame kedi_ (une madame chat; lisez: chatte) _qui portate ses piccolos dormir com Samuel_ (qui a apporte ses petits pour dormir avec Samuel)!

Et il continuait a la cantonade, avec un serieux imperturbable:

--Chez nous, dans ma famille, ceux-la qui derangent les chats, dans le mois meme ils doivent mourir! Monsieur Loti, comment faire?

Quand ma toilette fut achevee, je me decidai a preter main-forte a mon ami, et j'entrai dans sa chambre.

Une dame _kedi_ etait en effet postee sur l'oreiller de Samuel, tout au milieu. C'etait une personne de beaucoup d'embonpoint, revetue d'une belle pelure jaune. Avec un air de dignite et de triomphe, assise sur son _innommable_, elle contemplait tour a tour Samuel immobile, et ses petits qui s'ebattaient sur la couverture.

Samuel, assis dans un coin, tombant de sommeil, assistait a cette scene de famille dans une attitude de consternation resignee; il attendait que je vinsse a son secours.

Cette madame Kedi m'etait inconnue. Elle ne fit aucune difficulte cependant pour se laisser prendre a mon cou et porter dehors avec ses enfants. Apres quoi, Samuel, ayant soigneusement epoussete sa couverture, fit mine de s'aller coucher.

Je ne devais point rentrer cette nuit-la. J'arrivai a l'improviste a deux heures du matin.

Samuel avait ouvert toute grande la fenetre de sa chambre, et dispose des cordes sur lesquelles il avait etendu ses couvertures, afin de les purger par le grand air de tout effluve de chat. Lui-meme s'etait installe dans mon lit, ou il dormait du sommeil des tetes jeunes et des consciences pures. Pour lui, c'etait bien la son cas.

Le lendemain, nous apprimes que cette madame Kedi etait la bete adoree, mais coureuse, d'un vieux juif du voisinage, repasseur de tarbouchs.

XXXI

C'etait Noel a la grecque; le vieux Phanar etait en fete.

Des bandes d'enfants promenaient des lanternes, des girandoles de papier, de toutes les formes et de toutes les couleurs; ils frappaient a toutes les portes, a tour de bras, et donnaient des serenades terribles, avec accompagnement de tambour.

Achmet, qui passait avec moi, temoignait un grand mepris pour ces rejouissances d'infideles.

Le vieux Phanar, meme au milieu de ce bruit, ne pouvait s'empecher d'avoir l'air sinistre.

On voyait cependant s'ouvrir toutes les petites portes byzantines, rongees de vetuste, et dans leurs embrasures massives apparaissaient des jeunes filles, vetues comme des Parisiennes, qui jetaient aux musiciens des piastres de cuivre.

Ce fut bien pis quand nous arrivames a Galata; jamais, dans aucun pays du monde, il ne fut donne d'ouir un vacarme plus discordant, ni de contempler un spectacle plus miserable.

C'etait un grouillement cosmopolite inimaginable, dans lequel dominait en grande majorite l'element grec. L'immonde population grecque affluait en masses compactes; il en sortait de toutes les ruelles de prostitution, de tous les estaminets, de toutes les ta-

vernes. Impossible de se figurer tout ce qu'il y avait la d'hommes et de femmes ivres, tout ce qu'on y entendait de braillements avines, de cris ecoeurants.

Et quelques bons musulmans s'y trouvaient aussi, venus pour rire tranquillement aux depens des infideles, pour voir comment ces chretiens du Levant sur le sort desquels on a attendri l'Europe, par de si pathetiques discours, celebraient la naissance de leur prophete.

Tous ces hommes qui avaient si grande peur d'etre obliges d'aller se battre comme des Turcs, depuis que la Constitution leur conferait le titre immerite de citoyens, s'en donnaient a coeur joie de chanter et de boire.

XXXII

Je me souviens de cette nuit ou le bay-kouch (le hibou), suivit notre caique sur la Corne d'or.

C'etait une froide nuit de janvier; une brume glaciale embrouillait les grandes ombres de Stamboul, et tombait en pluie fine sur nos tetes. Nous ramions, Achmet et moi, a tour de role, dans le caique qui nous menait a Eyoub.

A l'echelle du Phanar, nous abordames avec precaution dans la nuit noire, au milieu de pieux, d'epaves et de milliers de caiques echoues sur la vase.

On etait la au pied des vieilles murailles du quartier byzantin de Constantinople, lieu qui n'est frequente a pareille heure par

aucun être humain. Deux femmes pourtant s'y tenaient blotties, deux ombres à tête blanche, cachées dans certain recoin obscur qui nous était familier, sous le balcon d'une maison en ruine ... C'étaient Aziyade, et la vieille, la fidèle Kadidja.

Quand Aziyade fut assise dans notre barque, nous repartîmes.

La distance était grande encore, de l'échelle du Phanar à celle d'Eyoub. De loin en loin, une rare lumière, partie d'une maison grecque, laissait tomber dans l'eau trouble une traînée jaune; autrement, c'était partout la nuit profonde.

Passant devant une antique maison bardée de fer, nous entendîmes le bruit d'un orchestre et d'un bal. C'était une de ces grandes habitations, noires au-dehors, somptueuses au-dedans, où les anciens Grecs, les Phanariotes, cachent leur opulence, leurs diamants, et leurs toilettes parisiennes.

... Puis le bruit de la fête se perdit dans la brume, et nous retombâmes dans le silence et l'obscurité.

Un oiseau volait lourdement autour de notre caique, passant et repassant sur nous.

--_Bou fena_ (mauvaise affaire)! dit Achmet en hochant la tête.

--_Bay-Kouch mi_? lui demanda Aziyade, tout encapuchonnée et emmaillotée. (Est-ce point le hibou?)

Quand il s'agissait de leurs superstitions ou de leurs croyances, ils avaient coutume de s'entretenir tous les deux, et de ne me compter pour rien.

--_Bou tchok fena Loti_, dit-elle ensuite en me prenant la main; _amma sen ... bilmezsен_! (C'est tres mauvais, cela Loti, mais toi ..., tu ne sais pas!...)

C'etait singulier au moins, de voir circuler cette bete une nuit d'hiver, et elle nous suivit sans treve, pendant plus d'une heure que nous mimes a remonter de l'echelle du Phanar a celle d'Eyoub.

Il y avait un courant terrible, cette nuit-la, sur la Corne d'or; la pluie tombait toujours, fine et glaciale; notre lanterne s'etait eteinte, et cela nous exposait a etre arretes par des bachibouzouks de patrouille, ce qui eut ete notre perte a tous les trois.

Par le travers de Balata, nous rencontrames des caiques remplis de iaoudis (de juifs). Les _iaoudis_ qui occupent en ce point les deux rives, Balate et Pri-Pacha, voisinent le soir, ou reviennent de la grande synagogue, et ce lieu est le seul ou l'on trouve, la nuit, du mouvement sur la Corne d'or.

Ils chantaient, en passant, une chanson plaintive dans leur langue de iaoudis. Le bay-kouch continuait de voltiger sur nos tetes, et Aziyade pleurait, de froid et de frayeur.

Quelle joie ce fut, quand nous amarrames sans bruit, dans l'obscurite profonde, notre caique a l'echelle d'Eyoub! Sauter sur la vase, de planche en planche (nous connaissions ces planches par coeur, en aveugles), traverser la petite place deserte, faire tourner doucement les serrures et les verrous, et refermer le tout derriere nous trois; passer la visite des appartements vagues du rez-de-chaussee, le dessous de l'escalier, la cuisine, l'interieur du four; laisser nos chaussures pleines de boue et nos vetements mouilles; monter pieds nus sur les nattes blanches, donner le

bonsoir a Achmet, qui se retirait dans son appartement; entrer dans notre chambre et la fermer encore a clef; laisser tomber derriere nous la portiere arabe blanche et rouge; nous asseoir sur les tapis epais, devant le brasero de cuivre qui couvait depuis le matin, et repandait une douce chaleur, embaumee de pastilles du serail et d'eau de roses; ... c'etait pour au moins vingt-quatre heures, la securite, et l'immense bonheur d'etre ensemble!

Mais le bay-kouch nous avait suivis, et se mit a chanter dans un platane sous nos fenetres.

Et Aziyade, brisee de fatigue, s'endormit au son de sa voix lugubre, en pleurant a chaudes larmes.

XXXIII

Leur " madame " etait une vieille coquine qui avait couru toute l'Europe et fait tous les metiers; leur " madame " (la madame de Samuel et d'Achmet; ils l'appelaient ainsi: _bizum madame_, notre madame); leur madame parlait toutes les langues et tenait un cafe borgne dans le quartier de Galata.

Le cafe de leur " madame " ouvrait sur la grande rue bruyante; il etait tres profond et tres vaste; il avait une porte de derriere sur une impasse mal famee des quais de Galata, laquelle impasse servait de debouche a plusieurs mauvais lieux. Ce cafe etait surtout le rendez-vous de certains matelots de commerce italiens et maltais, suspects de vol et de contrebande; il s'y traitait plusieurs sortes de marches, et il etait prudent, le soir, d'y entrer avec un revolver.

Leur " madame " nous aimait beaucoup, Samuel, Achmet et moi; c'etait ordinairement elle qui preparait a manger a mes deux amis, leurs _affaires_ les retenant souvent dans ces quartiers; leur " madame" etait remplie pour nous d'attentions maternelles.

Il y avait, au premier, chez leur " madame " un petit cabinet et un coffre qui me servaient aux changements de decors. J'entrais en vetements europeens par la grande porte, et je sortais en Turc par l'impasse.

Leur " madame " etait italienne.

XXXIV

Eyoub, 20 janvier.

Hier finit en queue de rat la grande facetie internationale des conferenciers. La chose ayant rate, les Excellences s'en vont, les ambassadeurs aussi plient bagage, et voila les Turcs hors la loi.

Bon voyage a tout ce monde! heureusement nous, nous restons. A Eyoub, on est fort calme et assez resolu. Dans les cafes turcs, le soir, meme dans les plus modestes, se reunissent indifferemment les riches et les pauvres, les pachas et les hommes du peuple ... (O Egalite! inconnue a notre nation democratique, a nos republiques occidentales!) Un erudit est la qui dechiffre aux assistants les grimoires des feuilles du jour; chacun ecoute, avec silence et conviction. Rien de ces discussions bruyantes, a l'ale et a l'absinthe, qui sont d'usage dans nos estaminets de barrieres; on fait a Eyoub de la politique avec sincerite et recueillement.

On ne doit pas desespérer d'un peuple qui a conserve tant de croyances et de serieuse honnetete.

XXXV

Aujourd'hui, 22 janvier, les ministres et les hauts dignitaires de l'empire, reunis en seance solennelle a la Sublime Porte, ont decide a l'unaninite de repousser les propositions de l'Europe sous lesquelles ils voyaient passer la griffe de la sainte Russie. Et des adresses de felicitations arrivent de tous les coins de l'empire aux hommes qui ont pris cette resolution desesperee.

L'enthousiasme national etait grand dans cette assemblee ou l'on vit pour la premiere fois cette chose insolite: des chretiens siegeant a cote de musulmans; des prelat's armeniens, a cote des derviches et du cheik-ul-islam; ou l'on entendit pour la premiere fois sortir de bouches mahometanes cette parole inouie: " Nos freres chretiens."

Un grand esprit de fraternite et d'union rapprochait alors les differentes communions religieuses de l'empire ottoman, en face d'un peril commun, et le prelat armenien-catholique prononca dans cette assemblee cet etrange discours guerrier:

"Effendis!

"Les cendres de nos peres a tous reposent depuis cinq siecles dans cette terre de la patrie. Le premier de tous nos devoirs est de defendre ce sol qui nous est echu en heritage. La mort a lieu, en vertu d'une loi de nature. L'histoire nous montre de grands Etats qui ont tour a tour paru et disparu dans la scene du monde.

Si donc les decrets de la Providence ont fixe le terme de l'existence de notre patrie, nous n'avons qu'a nous incliner devant son arrêt; mais autre chose est de s'eteindre honteusement ou de faire une fin glorieuse. Si nous devons perir d'une balle meurtriere ne renoncons donc pas a l'honneur de la recevoir en pleine poitrine et non dans le dos; au moins alors le nom de notre pays figurera glorieusement dans l'histoire. Naguere encore, nous n'etions qu'un corps inerte; la charte qui nous a ete octroyee est venue vivifier et consolider ce corps.--Aujourd'hui, pour la premiere fois, nous sommes invites a ce conseil; graces en soient rendues a Sa Majeste le Sultan et aux ministres de la Sublime Porte! desormais, que la question de religion ne sorte pas du domaine de la conscience! que le musulman aille a sa mosquee et le chretien a son eglise; mais, en face de l'interet de tous, en face de l'ennemi public, soyons et demeurons tous unis!"

XXXVI

Aziyade, qui etait fidele a la petite babouche de maroquin jaune des bonnes musulmanes, sans talon ni dessus de pied, en consommait bien trois paires par semaine; il y en avait toujours de rechange, trainant dans tous les recoins de la maison, et elle ecrivait son nom dans l'interieur, sous pretexte que Achmet ou moi pourrions les lui prendre.

Celles qui avaient servi etaient condamnees a un supplice affreux: lancees dans le vide, la nuit, du haut de la terrasse, et precipitees dans la Corne d'or. Cela s'appelait le _kourban des papoutchs_, le sacrifice des babouches.

C'etait un plaisir de monter, par les nuits bien claires et bien froides, dans le vieil escalier de bois qui craquait sous nos pas et nous menait sur les toits, et, la au beau clair de lune, _mahitab-da_, apres nous etre assures que tout sommeillait alentour, de consommer le kourban, et faire pirouetter dans l'air, une par une, les babouches condamnees.

Tombera-t-elle dans l'eau, la papoutch, ou sur la vase, ou bien encore sur la tete d'un chat en maraude?

Le bruit de sa chute dans le silence profond indiquait lequel de nous deux avait devine juste, et gagne le pari.

Il faisait bon etre la-haut, si seuls chez nous, si loin des humains, si tranquilles, souvent pietinant sur une blanche couche de neige, et dominant le vieux Stamboul endormi. Nous etions prives, nous, de jouir ensemble de la lumiere du jour dont jouissent tant d'autres qui s'en vont ensemble, bras dessus bras dessous au grand soleil, sans apprecier leur bonheur. La-haut etait notre lieu de promenade; la, nous allions respirer l'air pur et vif des belles nuits d'hiver, en societe de la lune, compagne discrete qui tantot s'abaissait lentement a l'ouest sur les pays des infideles, tantot se levait toute rouge a l'orient, dessinant la silhouette lointaine de Scutari ou de Pera.

XXXVII

Est-ce la fin, Seigneur, ou le commencement?

(VICTOR HUGO, _Chants du crepuscule_.)

L'animation est grande sur le Bosphore. Les transports arrivent et partent, charges de soldats qui s'en vont en guerre. Il en vient de partout, des soldats et des redifs, du fond de l'Asie, des frontieres de Perse, meme de l'Arabie et de l'Egypte. On les equipe a la hate pour les expedier sur le Danube, ou dans les camps de la Georgie. De bruyantes fanfares, des cris terribles en l'honneur d'Allah, saluent chaque jour leur depart. La Turquie ne s'etait jamais vu tant d'hommes sous les armes, tant d'hommes si decides et si braves. Allah sait ce que deviendront ces multitudes!

XXXVIII

Eyoub, 29 janvier 1877.

Je n'aurais pas pardonne aux Excellences leurs pasquinades diplomatiques, si elles avaient derange ma vie.

Je suis heureux de me retrouver dans cette petite case perdue, qu'un instant j'avais eu peur de quitter.

Il est minuit, la lune promene sur mon papier sa lumiere bleue, et les coqs ont commence leur chanson nocturne. On est bien loin de ses semblables a Eyoub, bien isole la nuit, mais aussi bien paisible. J'ai peine a croire, souvent, que Arif-Effendi, c'est moi; mais je suis si las de moi-meme, depuis vingt-sept ans que je me connais, que j'aime assez pouvoir me prendre un peu pour un autre.

Aziyade est en Asie; elle est en visite, avec son harem, dans un harem d'Ismidt, et me reviendra dans cinq jours.

Samuel est la pres de moi, qui dort par terre, d'un sommeil aussi tranquille que celui des petits enfants. Il a vu dans la journee repecher un noye, lequel etait, il parait, si vilain et lui a fait tant de peur, que, par prudence, il a apporte dans ma chambre sa couverture et son matelas.

Demain matin, des l'aubette, les redifs qui s'en vont en guerre feront tapage, et il y aura foule dans la mosquee. Volontiers je partirais avec eux, me faire tuer aussi quelque part au service du Sultan. C'est une chose belle et entrainante que la lutte d'un peuple qui ne veut pas mourir, et je sens pour la Turquie un peu de cet elan que je sentirais pour mon pays, s'il etait menace comme elle, et en danger de mort.

XXXIX

Nous etions assis, Achmet et moi, sur la place de la mosquee du Sultan Selim. Nous suivions des yeux les vieilles arabesques de pierre qui grimpaient en se tordant le long des minarets gris, et la fumee de nos chibouks qui montait en spirale dans l'air pur.

La place du Sultan Selim est entouree d'une antique muraille, dans laquelle s'ouvrent de loin en loin des portes ogivales. Les promeneurs y sont rares, et quelques tombes s'y abritent sous des cypres; on est la en bon quartier turc, et on peut aisement s'y tromper de deux siecles.

--Moi, disait Achmet d'un air frondeur, je sais bien ce que je ferai, Loti, quand tu seras parti: je menerai joyeuse vie et je me griserais tous les jours; un joueur d'orgue me suivra, et me fera de

la musique du matin jusqu'au soir. Je mangerai mon argent, mais cela m'est egal (_zarar yok_). Je suis comme Aziyade, quand tu seras parti, ce sera fini aussi de ton Achmet.

Et il fallut lui faire jurer d'etre sage; ce qui ne fut point une facile affaire.

--Veux-tu, dit-il, me faire aussi un serment, Loti? Quand tu seras marie et que tu seras riche, tu viendras me chercher, et je serai la-bas ton domestique. Tu ne me payeras pas plus qu'a Stamboul, mais je serai pres de toi, et c'est tout ce que je demande.

Je promis a Achmet de lui donner place sous mon toit, et de lui confier mes petits enfants.

Cette perspective d'elever mes bebes et de les coiffer en fez suffit a le remettre en joie, et nous nous perdimes toute la soiree en projets d'education, bases sur des methodes extremement originales.

XL

PLUMKETT A LOTI

Mon cher ami,

Je ne vous ecrivais pas, tout simplement parce que je n'avais rien a vous dire. En pareil cas, j'ai l'habitude de me taire.

Qu'aurais-je pu vous raconter en effet? Que j'etais tres preoccupe de choses nullement agreables; que j'etais empoigne par dame Realite, etreinte dont il est fort dur de se debarrasser; que

je languissais assez tristement au milieu de messieurs maritimes et coloniaux; que les liens sympathiques, les affinites mystérieuses qui, en certains moments, m'unissent si étroitement avec tout ce qui est aimable et beau, étaient rompus.

Je suis sur que vous comprenez très bien ceci, car c'est là l'état dans lequel je vous ai vu plus d'une fois plonger.

Votre nature ressemble beaucoup à la mienne, ce qui m'explique fort bien la très grande sympathie que j'ai ressentie pour vous presque de prime abord.--Axiome: Ce que l'on aime le mieux chez les autres, c'est soi-même. Lorsque je rencontre un autre moi-même, il y a chez moi accroissement de forces; il semblerait que les forces pareilles de l'un et l'autre s'ajoutent et que la sympathie ne soit que le désir, la tendance vers cet accroissement de forces qui, pour moi, est synonyme de bonheur. Si vous le voulez bien, j'intitulerai ceci: le grand paradoxe sympathique.

Je vous parle un langage peu littéraire. Je m'en aperçois bien: j'emploie un vocabulaire emprunté à la dynamique et fort différent de celui de nos bons auteurs; mais il rend bien ma pensée.

Ces sympathies, nous les éprouvons d'une foule de manières différentes. Vous qui êtes musicien, vous les avez ressenties à l'égard de quoi, s'il vous plaît? Qu'est-ce qu'un son? Tout simplement une sensation qui naît en nous à l'occasion d'un mouvement vibratoire transmis par l'air à notre tympan et de là à notre nerf acoustique. Que se passe-t-il dans notre cerveau? Voyez donc ce phénomène bizarre: vous êtes impressionné par une suite de sons, vous entendez une phrase mélodique qui vous plaît. Pourquoi vous plaît-elle? Parce que les intervalles musicaux

dont la suite la compose, autrement dit les rapports des nombres de vibrations du corps sonore, sont exprimes par certains chiffres plutot que par certains autres; changez ces chiffres, votre sympathie n'est plus excitee; vous dites, vous, que cela n'est plus musical, que c'est une suite de sons incoherents. Plusieurs sons simultanes se font entendre, vous recevez une impression qui sera heureuse ou douloureuse: affaire de rapports chiffres, qui sont les rapports sympathiques d'un phenomene exterieur avec vous-meme, etre sensitif.

Il y a de veritables affinites, entre vous et certaines suites de sons, entre vous et certaines couleurs eclatantes, entre vous et certains miroitements lumineux, entre vous et certaines lignes, certaines formes. Bien que les rapports de convenance entre toutes ces differentes choses et vous-meme soient trop compliques pour etre exprimes, comme dans le cas de la musique, vous sentez cependant qu'ils existent.

Pourquoi aime-t-on une femme? Bien souvent cela tient uniquement a ce que la courbe de son nez, l'arc de ses sourcils, l'ovale de son visage, que sais-je? ont ce je ne sais quoi auquel correspond en vous un autre je ne sais quoi qui fait le diable a quatre dans votre imagination. Ne vous recriez pas! la moitie du temps, votre amour ne tient a rien de plus.

Vous me direz qu'il y a chez cette femme un charme moral, une delicatesse de sentiment, une elevation de caractere qui sont la vraie cause de votre amour ... Helas! gardez-vous bien de confondre ce qui est en elle et ce qui est en vous. Toutes nos illusions viennent de la: attribuer ce qui est en nous et nulle part ailleurs a ce qui nous plait. Faire une chasse a la femme que l'on aime et prendre son ami pour un homme de genie.

J'ai été amoureux de la Venus de Milo et d'une nymphe du Corrége. Ce n'étaient certes pas les charmes de leur conversation et la soif d'échange intellectuel qui m'attiraient vers elles; non, c'était l'affinité physique, le seul amour connu des anciens, l'amour qui faisait des artistes. Aujourd'hui, tout est devenu tellement compliqué, que l'on ne sait plus où donner de la tête; les neuf dixièmes des gens ne comprennent plus rien à quoi que ce soit.

Tout cela pose, passons à votre définition à vous, Loti. Il y a affinité entre tous les ordres de choses et vous. Vous êtes une nature très avide de jouissances artistiques et intellectuelles, et vous ne pouvez être heureux qu'au milieu de tout ce qui peut satisfaire vos besoins sympathiques, qui sont immenses. Hors de ces émotions, il n'y a pas de bonheur pour vous. Hors du milieu qui peut vous les procurer, ces émotions, vous serez toujours un pauvre exilé.

Celui qui est apte à ressentir ces émotions d'un ordre supérieur, pour lesquelles la grande masse des individus n'a pas de sens, sera fort peu impressionné par tout ce qui sera en dessous de ses desirs. Qu'est-ce donc que l'attrait d'un bon dîner, d'une partie de chasse, d'une jolie fille pour celui qui a versé des larmes de ravissement en lisant les poètes, qui s'est délicieusement abandonné au courant d'une suave mélodie, qui s'est plongé dans cette rêverie qui n'est pas la pensée, qui est plus que la sensation, et qu'aucun mot n'exprime?

Qu'est-ce donc que le plaisir de voir passer des figures vulgaires sur lesquelles sont peintes toutes les nuances de la sottise, des corps mal proportionnés, emprisonnés dans des culottes ou

des habits noirs, tout cela grouillant sur des pavés boueux, autour de murailles sales, de boîtes à fenêtre et de boutiques?

Votre imagination se resserre et la pensée se fige dans votre cerveau ...

Quelle impression causera sur vous la conversation de ceux qui vous entourent, s'il n'y a pas harmonie entre vos pensées et celles qu'ils expriment?

Si votre pensée s'élance dans l'espace et dans le temps; si elle embrasse l'infinie simultanéité des faits qui se passent sur toute la surface de la terre, qui n'est qu'une planète tournant autour du soleil, --qui n'est lui-même qu'un centre particulier au milieu de l'espace; si vous songez que cet infini simultané n'est qu'un instant de l'éternité, qui est un autre infini, que tout cela vous apparaît différemment, suivant le point de vue où vous vous placez, et qu'il y en a une infinité de points de vue; si vous songez que la raison de tout cela, l'essence de toutes ces choses vous est inconnue, et si vous agitez dans votre esprit ces éternels problèmes, qu'est-ce que tout cela? que suis-je moi-même au milieu de cet infini?

Vous aurez bien des chances pour ne pas être en communion intellectuelle avec ceux qui vous entourent.

Leur conversation ne vous touchera guère plus que celle d'une araignée qui vous raconterait qu'un plumeau devastateur lui a détruit une partie de sa toile; ou que celle d'un crapaud qui vous annoncerait qu'il vient d'hériter d'un gros tas de platras dans lequel il pourra gîter tout à l'aise. (Un monsieur me disait aujourd'hui qu'il avait fait de mauvaises récoltes, et qu'il avait hérité d'une maison de campagne.)

Vous avez ete amoureux, vous l'etes peut-etre encore; vous avez senti qu'il existait un genre de vie tout special, un etat particulier de votre etre a la faveur duquel tout prenait pour vous des aspects entierement nouveaux.

Une sorte de revelation semble alors se faire; on dirait qu'on vient de naitre une seconde fois, car des lors on vit davantage, on fonctionne tout entier; tout ce qu'il y a en nous d'idees, de sentiments, se reveille et s'avive comme la flamme du punch que l'on agite. (Litterature de l'avenir!)

Bref, on s'epanouit, on est heureux, et tout ce qui est anterieur a ce bonheur disparaît dans une sorte de nuit. Il semble qu'on etait dans les limbes; on vivait, relativement a la vie actuelle, comme l'enfant en bas age par rapport au jeune homme. Les sentiments par lesquels on passe lorsque l'on est amoureux, on ne peut les decrirer qu'au moment meme ou on les eprouve, et certes, je ne ressens rien de pareil en ce moment-ci. Et pourtant, tenez, sapristi! je m'emballe en remuant toutes ces idees-la, je m'exalte, je perds la tete, je ne sais plus ou j'en suis!... Quelle bonne chose d'aimer et d'etre aime! savoir qu'une nature d'elite a compris la votre; que quelqu'un rapporte toutes ses pensees, tous ses actes a vous; que vous etes un centre, un but, en vue duquel une organisation aussi delicatement compliquee que la votre, vit, pense et agit! Voila qui nous rend forts; voila qui peut faire des hommes de genie.

Et puis cette image gracieuse de la femme que nous aimons, qui est peut-etre moins une realite que le plus pur produit de notre imagination, et ce melange d'impressions, physiques et morales, sensuelles et spirituelles, ces impressions absolument indescriptibles que l'on ne peut que rappeler a l'esprit de celui

qui les a déjà éprouvées,--impressions que vous causera, par suite d'une mystérieuse association d'idées, le moindre objet ayant appartenu à votre bien-aimée, son nom quand vous l'entendez prononcer, quand vous le voyez simplement écrit sur du papier, et mille autres sublimes niaiseries, qui sont peut-être tout ce qu'il y a de meilleur au monde.

Et l'amitié, qui est un sentiment plus sévère, plus solidement assis, puisqu'il repose sur tout ce qu'il y a de plus élevé en nous, la partie purement intellectuelle de nous-même. Quel bonheur de pouvoir dire tout ce que l'on sent à quelqu'un qui vous comprend _jusqu'au bout_ et non pas seulement _jusqu'à un certain point_, à quelqu'un qui achève votre pensée avec le même mot qui était sur vos lèvres, dont la réplique fait jaillir de chez vous un torrent de conceptions, un flot d'idées. Un demi-mot de votre ami vous en dit plus que bien des phrases, car vous êtes habituée à penser avec lui. Vous comprenez tous les sentiments qui l'animent et il le sait. Vous êtes deux intelligences qui s'ajoutent et se complètent.

Il est certain que celui qui a connu tout ce dont je viens de parler, et à qui tout cela manque, est fort à plaindre.

Pas d'affections, personne qui pense à moi ... À quoi bon avoir des idées pour n'avoir personne à qui les dire? à quoi bon avoir du talent s'il n'y a pas en ce monde une personne à l'estime de laquelle je tiens plus qu'à tout le reste? à quoi bon avoir de l'esprit avec des gens qui ne me comprendront pas?

On laisse tout aller; on a éprouvé des déceptions, on en éprouve tous les jours de nouvelles; on a vu que rien en ce monde n'était durable, qu'on ne pouvait compter absolument sur rien:

on nie tout. On a les nerfs detendus, on ne pense plus que faiblement, le moi s'amoindrit a tel point que, lorsqu'on est seul, on est quelquefois a se demander si l'on veille ou si l'on dort. L'imagination s'arrete; donc, plus de chateaux en Espagne. Autant vaut dire plus d'esperance. On tombe dans la bravade, on parle cavalierement de bien des choses dont on rit beaucoup quand on n'en pleure pas.

On n'aime rien, et pourtant on etait fait pour tout aimer: on ne croit a rien et on pourrait peut-etre encore bien croire a tout; on etait bon a tout et on n'est bon a rien.

Avoir en soi une exuberance de facultes et sentir que l'on avorte, une excroissance de sensibilite, un excedent de sentiments, et ne savoir qu'en faire, c'est atroce! la vie, dans de telles conditions, est une souffrance de tous les jours: souffrance dont certains plaisirs peuvent vous distraire un instant (votre ecuyere de cirque, l'odalisque Aziyade et autres cocottes turques); mais c'est toujours pour retomber de nouveau, et plus contusionne que jamais.

Voila votre profession de foi expliquee, developpee, et considerablement augmentee par le drole de type qui vous ecrit.

La conclusion de ce long galimatias peu intelligible, la voici: je vous porte un tres vif interet, moins peut-etre a cause de ce que vous etes, que pour ce que je sens que vous pourriez devenir.

Pourquoi avez-vous pris comme derivatif a votre douleur la culture des muscles, qui tuera en vous ce qui seul peut vous sauver? Vous etes clown, acrobate et bon tireur; il eut mieux valu etre un grand artiste, mon cher Loti.

Je voudrais d'ailleurs vous penetrer de cette idee en laquelle j'ai foi : il n'y a pas de douleur morale qui n'ait son remede. C'est a notre raison de le trouver et de l'appliquer suivant la nature du mal et le temperament du sujet.

Le desespoir est un etat completement anormal; c'est une maladie aussi guerissable que beaucoup d'autres; son remede naturel est le temps. Si malheureux que vous soyez, faites en sorte d'avoir toujours un petit coin de vous-meme que vous ne laissiez pas envahir par le mal: ce petit coin sera votre boite a medecaments.--_Amen_!

PLUMKETT.

Parlez-moi de Stamboul, du Bosphore, des pachas a trois queues, etc. Je baise les mains de vos odalisques et suis votre affectionne.

PLUMKETT.

XLI

LOTI A PLUMKETT

Vous avais-je dit, mon cher ami, que j'etais malheureux? Je ne le crois pas, et assurement, si je vous ai dit cela, j'ai du me tromper. Je rentrais ce soir chez moi en me disant, au contraire, que j'etais un des heureux de ce monde, et que ce monde aussi etait bien beau. Je rentrais a cheval par une belle apres-midi de janvier; le soleil couchant dorait les cypres noirs, les vieilles mu-

railles crenelees de Stamboul, et le toit de ma case ignoree, ou Aziyade m'attendait.

Un brasier rechauffait ma chambre, tres parfumees d'essence de roses. Je tirai le verrou de ma porte et m'assis les jambes croisees, position dont vous ignorez le charme. Mon domestique Achmet prepara deux narguilhes, l'un pour moi, l'autre pour lui-meme, et posa a mes pieds un plateau de cuivre ou brulait une pastille du serail.

Aziyade entonna d'une voix grave la chanson des djinns, en frappant sur un tambour charge de paillettes de metal; la fumee se mit a decrir dans l'air ses spirales bleuâtres, et peu a peu je perdis conscience de la vie, de la triste vie humaine, en contemplant ces trois visages amis et aimables a regarder: ma maitresse, mon domestique et mon chat.

Point d'intrus d'ailleurs, point de visiteurs inattendus ou deplaisants. Si quelques Turcs me visitent discrettement quand je les y invite, mes amis ignorent absolument le chemin de ma demeure, et des treillages de frene gardent si fidelement mes fenetres qu'a aucun moment du jour un regard curieux n'y saurait penetrer.

Les Orientaux, mon cher ami, savent seuls _etre chez eux_; dans vos logis d'Europe, ouverts a tous venants, vous etes chez vous comme on est ici dans la rue, en butte a l'espionnage des amis facheux et des indiscrets; vous ne connaissez point cette inviolabilite de l'interieur, ni le charme de ce mystere.

Je suis heureux, Plumkett; je retire toutes les lamentations que j'ai ete assez ridicule pour vous envoyer ... Et pourtant je souffre encore de tout ce qui a ete brise dans mon coeur: je sens

que l'heure presente n'est qu'un repit de ma destinee, que quelque chose de funebre plane toujours sur l'avenir, que le bonheur d'aujourd'hui amenera fatalement un terrible lendemain. Ici meme, et quand elle est pres de moi, j'ai de ces instants de navrante tristesse, comparables a ces angoisses inexplicques qui souvent, dans mon enfance, s'emparaient de moi a l'approche de la nuit.

Je suis heureux, Plumkett, et meme je me sens rajeunir; je ne suis plus ce garcon de vingt-sept ans, qui avait tant roule, tant vecu, et fait toutes les sottises possibles, dans tous les pays imaginables.

On deciderait difficilement quel est le plus enfant d'Achmet ou d'Aziyade, ou meme de Samuel. J'etais vieux et sceptique; aupres d'eux, j'avais l'air de ces personnages de Buldwer qui vivaient dix vies humaines sans que les annees pussent marquer sur leur visage, et logeaient une vieille ame fatiguee dans un jeune corps de vingt ans.

Mais leur jeunesse rafraichit mon coeur, et vous avez raison, je pourrais peut-etre bien encore croire a tout, moi qui pensais ne plus croire a rien ...

XLII

Une certaine apres-midi de janvier, le ciel sur Constantinople etait uniformement sombre; un vent froid chassait une fine pluie d'hiver, et le jour etait pale comme un jour britannique.

Je suivais a cheval une longue et large route, bordée d'interminables murailles de trente pieds de haut, droites, polies, inaccessibles comme des murailles de prison.

En un point de cette route, un pont voute en marbre gris passait en l'air; il était supporté par des colonnes de marbre curieusement sculptées, et servait de communication entre la partie droite et la partie gauche de ces constructions tristes.

Ces murailles étaient celles du serail de Tcheraghan. D'un côté étaient les jardins, de l'autre le palais et les kiosques, et ce pont de marbre permettait aux belles sultanes de passer des uns aux autres sans être aperçues du dehors.

Trois portes s'ouvraient seulement à de longs intervalles dans ces remparts du palais, trois portes de marbre gris que fermaient des battants de fer, dorés et ciselés.

C'étaient d'ailleurs de hautes et majestueuses portes, donnant à deviner quelles pouvaient être les richesses cachées derrière la monotonie de ces murs.

Des soldats et des eunuques noirs gardaient ces entrées défendues. Les styles de ces portiques semblait indiquer lui-même que le seuil en était dangereux à franchir; les colonnes et les frises de marbre, fouillées à jour dans le goût arabe, étaient couvertes de dessins étranges et d'enroulements mystérieux.

Une mosquée de marbre blanc, avec un dôme et des croissants d'or était adossée à des roches sombres où poussaient des broussailles sauvages. On eût dit qu'une baguette de perle l'avait d'un seul coup fait surgir avec sa neigeuse blancheur, en respectant à dessein l'aspect agreste et rude de la nature qui l'entourait.

Passait une riche voiture, contenant trois femmes turques inconnues, dont l'une, sous son voile transparent, semblait d'une rare beaute.

Deux eunuques, chevauchant a leur suite, indiquaient que ces femmes etaient de grandes dames.

Ces trois Turques se tenaient fort mal, a la facon de toutes les _hanums_ de grande maison qui ne craignent guere d'adresser aux Europeens dans les rues les regards les plus encourageants ou les plus moqueurs.

Celle surtout qui etait jolie m'avait souri avec tant de complaisance, que je tournai bride pour la suivre.

Alors commença une longue promenade de deux heures, pendant laquelle la belle dame m'envoya par la portiere ouverte la collection de ses plus delieux sourires. La voiture filait grand train, et je l'escortai sur tout son parcours, passant devant ou derriere, ralentissant ma course, ou galopant pour la depasser. Les eunuques (qui sont surtout terribles dans les operas-comiques) consideraient ce manège avec bonhomie, et continuaient de trotter a leur poste, dans l'impassibilite la plus complete.

Nous passames Dolma-Bagtche, Sali-Bazar, Top-Hane, le bruyant quartier de Galata,--et puis le pont de Stamboul, le triste Phanar et le noir Balate. A Eyoub enfin, dans une vieille rue turque, devant un Conak antique, a la mine opulente et sombre, les trois femmes s'arreterent et descendirent.

La belle Seniha (je sus le lendemain son nom), avant de rentrer dans sa demeure, se retourna pour m'envoyer un dernier

sourire; elle avait ete charmee de mon audace, et Achmet augura fort mal de cette aventure ...

XLIII

Les femmes turques, les grandes dames surtout, font tres bon marche de la fidelite qu'elles doivent a leurs epoux. Les farouches surveillances de certains hommes, et la terreur du chatiment sont indispensables pour les retenir. Toujours oisives, devorees d'ennui, physiquement obsedees de la solitude des harems, elles sont capables de se livrer au premier venu,--au domestique qui leur tombe sous la patte, ou au batelier qui les promene, s'il est beau et s'il leur plait. Toutes sont fort curieuses des jeunes gens europeens, et ceux-ci en profiteraient quelquefois s'ils les avaient, s'ils l'osaient, ou si plutot ils etaient places dans des conditions favorables pour le tenter. Ma position a Stamboul, ma connaissance de la langue et des usages turcs,--ma porte isolee tournant sans bruit sur ses vieilles ferrures,--etaient choses fort propices a ces sortes d'entreprises; et ma maison eut pu devenir sans doute, si je l'avais desire, le rendez-vous des belles desoeuvrees des harems.

XLIV

Quelques jours plus tard, un gros nuage d'orage s'abattait sur ma case paisible, un nuage bien terrible passait entre moi et celle que je n'avais cependant pas cesse de cherir. Aziyade se revoltait

contre un projet cynique que je lui exposais; elle me resistait avec une force de volonte qui voulait maitriser la mienne, sans qu'une larme vint dans ses yeux, ni un tremblement dans sa voix.

Je lui avais declare que le lendemain je ne voulais plus d'elle; qu'une autre allait pour quelques jours prendre sa place; qu'elle-meme reviendrait ensuite, et m'aimerait encore apres cette humiliation sans en garder meme le souvenir.

Elle connaissait cette Seniha, celebre dans les harems par ses scandales et son impunte; elle haissait cette creature que Behidje-hanum chargeait d'anathemes; l'idee d'etre chassee pour cette femme la comblait d'amertume et de honte.

--C'est absolument decide, Loti, disait-elle, quand cette Seniha sera venue, ce sera fini et je ne t'aimerai meme plus. Mon ame est a toi et je t'appartiens; tu es libre de faire ta volonte. Mais, Loti, ce sera fini; j'en mourrai de chagrin peut-etre, mais je ne te reverrai jamais.

XLV

Et, au bout d'une heure, a force d'amour, elle avait consenti a ce compromis insense: elle partait et jurait de revenir--apres quand l'autre s'en serait allee et qu'il me plairait de la faire demander.

Aziyade partit, les joues empourprees et les yeux secs, et Achmet, qui marchait derriere elle, se retourna pour me dire qu'il ne reviendrait plus. La draperie arabe qui fermait ma chambre retomba sur eux, et j'entendis jusqu'a l'escalier trainer leurs babouches sur les tapis. La, leurs pas s'arreterent. Aziyade s'etait af-

faissee sur les marches pour fondre en larmes, et le bruit de ses sanglots arrivait jusqu'a moi dans le silence de cette nuit.

Cependant, je ne sortis pas de ma chambre et je la laissai partir.

Je venais de le lui dire, et c'etait vrai: je l'adorais, elle, et je n'aimais point cette Seniha; mes sens seulement avaient la fievre et m'emportaient vers cet inconnu plein d'enivrements. Je songeais avec angoisse qu'en effet, si elle ne voulait plus me revoir, une fois retranssee derriere les murs du harem, elle etait a tout jamais perdue, et qu'aucune puissance humaine ne saurait plus me la rendre. J'entendis avec un indicible serrement de coeur la porte de la maison se refermer sur eux. Mais la pensee de cette creature qui allait venir brulait mon sang: je restai la, et je ne les rappelai pas.

XLVI

Le lendemain soir, ma case etait paree et parfume, pour recevoir la grande dame qui avait desire faire, en tout bien tout honneur, une visite a mon logis solitaire. La belle Seniha arriva tres mystereusement sur le coup de huit heures, heure indue pour Stamboul.

Elle enleva son voile et le _feredje_ de laine grise qui, par prudence, la couvrait comme une femme du peuple, et laissa tomber la traine d'une toilette francaise dont la vue ne me charma pas. Cette toilette, d'un gout douteux, plus couteuse que moderne, allait mal a Seniha, qui s'en apercut. Ayant manque son effet, elle

s'assit cependant avec aisance et parla avec volubilité. Sa voix était sans charme et ses yeux se promenaient avec curiosité sur ma chambre, dont elle louait très fort le bon air et l'originalité. Elle insistait surtout sur l'étrangeté de ma vie, et me posait sans réserve une foule de questions auxquelles j'évitais de répondre.

Et je regardais Seniha-hanum ...

C'était une bien splendide créature, aux chairs fraîches et veloutées, aux lèvres entr'ouvertes, rouges et humides. Elle portait la tête en arrière, haute et fière, avec la conscience de sa beauté souveraine.

L'ardente volupté se peignait dans le sourire de cette bouche, dans le mouvement lent de ces yeux noirs, à moitié cachés sous la frange de leurs cils. J'en avais rarement vu de plus belle, là, près de moi, attendant mon bon plaisir, dans la tiède solitude d'une chambre parfumée; et cependant il se livrait en moi-même une lutte inattendue; mes sens se débattaient contre ce quelque chose de moins défini qu'on est convenu d'appeler l'âme, et l'âme se débattait contre les sens. A ce moment, j'adorais la chère petite que j'avais chassée; mon cœur débordait pour elle de tendresse et de remords. La belle créature assise près de moi m'inspirait plus de dégoût que d'amour; je l'avais désirée, elle était venue; il ne tenait plus qu'à moi de l'avoir; je n'en demandais pas davantage et sa présence m'était odieuse.

La conversation languissait, et Seniha avait des intonations ironiques. Je me raidissais contre moi-même, ayant pris une résolution si forte, que cette femme n'avait plus le pouvoir de la vaincre.

--Madame, dis-je,--toujours en turc,--quand viendra le moment ou vous me causerez le chagrin de me quitter (et je souhaite que ce moment tarde beaucoup encore), me permettrez-vous de vous reconduire?

--Merci, dit-elle, j'ai quelqu'un.

C'etait une femme a precautions: un aimable eunuque, habitue sans doute aux escapades de sa maitresse, se tenait, a toute eventualite, pres de la porte de ma maison.

La grande dame, en passant le seuil de ma demeure, eut un mauvais rire qui me fit monter la colere au visage, et je ne fus pas loin de saisir son bras rond pour la retenir.

Je me calmai cependant, en songeant que je ne m'etais nullement derange, et que, des deux roles que nous avions joue, le plus drole assurément n'etait pas le mien.

XLVII

Achmet, qui ne devait plus revenir, se presenta le lendemain des huit heures.

Il s'etait compose une mine tres bourrue, et me salua d'un air froid.

L'histoire de Seniha-hanum l'eut bientot mis en grande gaiete; il en conclut, comme a l'ordinaire, que j'etais _tchok cheytan_ (tres malin) et s'assit dans un coin pour en rire plus a l'aise.

Quand plus tard, dans nos courses a cheval, nous rencontrions la voiture de Seniha-hanum, il prenait des airs si narquois, que je fus oblige de lui faire a ce sujet des representations et un sermon.

XLVIII

J'expediai Achmet a Oun-Capan chez Kadidja. Il avait mission d'instruire cette macaque de confiance de la reception faite a Seniha; de la prier de dire a Aziyade que j'implorais mon pardon, et que je desirais le soir meme sa chere presence.

J'expediai en meme temps dans la campagne trois enfants charges de me rapporter des branches de verdure, et des gerbes, de pleins paniers de narcisses et de jonquilles. Je voulais que la vieille maison prit ce jour-la pour son retour un aspect inaccoutume de joie et de fete.

Quand Aziyade entra le soir, du seuil de la porte a l'entree de notre chambre, elle trouva un tapis de fleurs; les jonquilles detachees de leurs tiges couvraient le sol d'une epaisse couche odorante; on etait enivre de ce parfum suave, et les marches sur lesquelles elle avait pleure ne se voyaient plus.

Aucune reflexion ni aucun reproche ne sortit de sa bouche rose, elle sourit seulement en regardant ces fleurs; elle etait bien assez intelligente pour saisir d'un seul coup tout ce qu'elles lui disaient de ma part dans leur silencieux langage, et ses yeux cernes par les larmes rayonnaient d'une joie profonde. Elle marchait sur ces fleurs, calme et fiere comme une petite reine reprenant pos-

session de son royaume perdu, ou comme Apsara circulant dans le paradis fleuri des divinités indoues.

Les vraies apsaras et les vrais houris ne sont certes pas plus jolies ni plus fraîches, ni plus gracieuses ni plus charmantes ...

L'épisode de Seniha-hanum était clos; il avait eu pour résultat de nous faire plus vivement nous aimer.

XLIX

C'était l'heure de la prière du soir, un soir d'hiver. Le muezzin chantait son éternelle chanson, et nous étions enrhumés tous deux dans notre mystérieux logis d'Eyoub.

Je la vois encore, la chère petite Aziyade, assise à terre sur un tapis rose et bleu que les juifs nous ont pris,--droite et sérieuse, les jambes croisées dans son pantalon de soie d'Asie. Elle avait cette expression presque prophétique qui contrastait si fort avec l'extrême jeunesse de son visage et la naïveté de ses idées; expression qu'elle prenait lorsqu'elle voulait faire entrer dans sa tête quelque raisonnement à elle, appuyée le plus souvent sur quelque parabole orientale, dont l'effet devait être concluant et irrésistible.

--_Bak, Lotim_, disait-elle en fixant sur moi ses yeux profonds, _Katebtane parmak bourada var_?

Et elle montrait sa main, les doigts étendus.

(Regarde, Loti, et dis-moi combien de doigts il y a là?)

Et je repondis en riant:

--Cinq, Aziyade.

--Oui, Loti, cinq seulement. Et cependant ils ne sont pas tous semblables. _Bou, boundan bir partcha kutchuk_. (Celui-ci--le pouce --est un peu plus court que le suivant; le second, un peu plus court que le troisieme, etc.; enfin, celui-ci, le dernier, est le plus petit de tous.)

Il etait en effet tres petit, le plus petit doigt d'Aziyade. Son ongle, tres rose a la base, dans la partie qui venait de pousser, etait a sa partie superieure teint tout comme les autres d'une couche de henne, d'un beau rouge orange.

--Eh bien, dit-elle, de meme, et a plus forte raison, Loti, les creatures d'Allah, qui sont beaucoup plus nombreuses, ne sont pas toutes semblables; toutes les femmes ne sont pas les memes, ni tous les hommes non plus ...

C'etait une parabole ayant pour but de me prouver que, si d'autres femmes aimees autrefois avaient pu m'oublier; que, si des amis m'avaient trompe et abandonne, c'etait une erreur de juger par eux toutes les femmes et tous les hommes; qu'elle, Aziyade, n'etait pas comme les autres, et ne pourrait jamais m'oublier; que Achmet lui-meme m'aimerait certainement toujours.

--Donc, Loti, donc, reste avec nous ...

Et puis elle songeait a l'avenir, a cet avenir inconnu et sombre qui fascinait sa pensee.

La vieillesse,--chose tres lointaine, qu'elle ne se representait pas bien ... Mais pourquoi ne pas vieillir, ensemble et s'aimer encore; --s'aimer eternellement dans la vie, et apres la vie.

--_Sen kodja_, disait-elle (tu seras vieux); _ben kodja_ (je serai vieille) ...

Cette derniere phrase etait a peine articulee, et, suivant son habitude, plutot mimee que parlee. Pour dire: " Je serai vieille ", elle cassait sa voix jeune, et, pendant quelques secondes, elle se ramassait sur elle-meme comme une petite vieille, courbant son corps si plein de jeunesse ardente et fraiche.

--_Zarar yok_ (cela ne fait rien), etait la conclusion. Cela ne fait rien, Loti, nous nous aimerons toujours.

L

Eyoub, fevrier 1877.

Singulier debut, quand on y pense, que le debut de notre histoire!

Toutes les imprudences, toutes les maladresses, entassees jour par jour pendant un mois, dans le but d'arriver a un resultat par lui-meme impossible.

S'habiller en turc a Salonique, dans un costume qui, pour un oeil quelque peu attentif, pechait meme par l'exactitude des details; circuler ainsi par la ville, quand une simple question adressee par un passant eut pu trahir et perdre l'audacieux giaour; faire la cour a une femme musulmane sous son balcon, entre-

prise sans precedent dans les annales de la Turquie, et tout cela, mon Dieu, plutot pour tromper l'ennui de vivre, plutot pour rester excentrique aux yeux de camarades desoeuvres, plutot par defi jete a l'existence, plutot par bravade que par amour.

Et le succes venant couronner ce comble d'imprudence, l'aventure reussissant par l'emploi des moyens les plus propres a la faire tourner en tragedie.

Ce qui tendrait a prouver qu'il n'y a que les choses les plus noirement folles qui viennent a bonne fin, qu'il y a une chance pour les fous, un Dieu pour les temeraires.

... Elle, la curiosite et l'inquietude avaient ete les premiers sentiments eveilles dans son coeur. La curiosite avait fixe aux treillages du balcon ses grands yeux, qui exprimaient au debut plus d'etonnement que d'amour.

Elle avait tremble pour lui d'abord, pour cet etranger qui changeait de costume comme feu Protee changeait de forme, et venait en Albanais tout dore se planter sous sa fenetre.

Et puis elle avait songe qu'il fallait qu'il l'aimat bien, elle, l'esclave achete, l'obscur Aziyade, puisque, pour la contempler, il risquait si temerairement sa tete. Elle ne se doutait pas, la pauvre petite, que ce garcon si jeune de visage avait deja abuse de toutes les choses de la vie, et ne lui apportait qu'un coeur blase, en quete de quelque nouveaute originale; elle s'etait dit qu'il devait faire bon etre aimee ainsi,--et tout doucement elle avait glisse sur la pente qui devait l'amener dans les bras du giaour.

On ne lui avait appris aucun principe de morale qui put la mettre en garde contre elle-meme,--et peu a peu elle s'etait lais-

see aller au charme de ce premier poeme d'amour chante pour elle, au charme terrible de ce danger. Elle avait donne sa main d'abord, a travers les grilles du yali du chemin de Monastir; et puis son bras, et puis ses levres, jusqu'au soir ou elle avait ouvert tout a fait sa fenetre, et puis etait descendue dans son jardin comme Marguerite,--comme Marguerite dont elle avait la jeunesse et la fraiche candeur.

Comme l'ame de Marguerite, son ame etait pure et vierge, bien que son corps d'enfant, achete par un vieillard, ne le fut deja plus.

LI

Et maintenant que nous agissons d'une maniere sure et reflechie, avec une connaissance complete de tous les usages turcs, de tous les detours de Stamboul, avec tous les perfectionnements de l'art de dissimuler, nous tremblons encore dans nos rendez-vous, et les souvenirs de ces premiers mois de Salonique nous semblent des souvenirs de reves.

Souvent, assis devant le feu tous deux, comme deux enfants devenus raisonnables causent gravement de leurs sottises passees, nous causons de ces temps troubles de Salonique, de ces chaudes nuits d'orage pendant lesquelles nous errions dans la campagne comme des malfaiteurs,--ou sur la mer comme des insenses,--sans pouvoir encore echanger une pensee, ni meme seulement une parole.

Le plus singulier de l'histoire est encore ceci, c'est que je l'aime. --La " petite fleur bleue de l'amour naif " s'est de nouveau epanouie dans mon coeur, au contact de cette passion jeune et ardente. Du plus profond de mon ame, je l'aime et je l'adore ...

LII

Un beau dimanche de janvier, rentrant a la case par un gai soleil d'hiver, je vis dans mon quartier cinq cents personnes et des pompes.

--Qu'est-ce qui brule? demandai-je avec impatience.

J'avais toujours eu un pressentiment que ma maison brulerait.

--Cours vite, Arif! me repondit un vieux Turc, cours vite, Arif! c'est ta maison!

Ce genre d'emotion m'etait encore inconnu.

Je m'approchai pourtant d'un air indifferent de ce petit logis que nous avions arrange l'un pour l'autre, elle pour moi, moi pour elle, avec tant d'amour.

La foule s'ouvrait sur mon passage, hostile et menacante; de vieilles femmes en fureur excitaient les hommes et m'injuriaient; on avait senti des odeurs de soufre et vu des flammes vertes; on m'accusait de sorcellerie et de malefices. Les vieilles mefiances n'etaient qu'endormies, et je recueillis les fruits d'etre un personnage inquietant et invraisemblable, ne pouvant se reclamer de personne et sans appui.

J'approchais lentement de notre case. Les portes etaient enfoncees, les vitres brisees, la fumee sortait par le toit; tout etait au pillage, envahi par une de ces foules sinistres qui surgissent a Constantinople dans les heures de bagarre. J'entrai chez moi, il pleuvait de l'eau noire melee de suie, du platre calcine et des planches enflammees ...

Le feu cependant etait eteint. Un appartement brule, un plancher, deux portes et une cloison. Avec une grande dose de sang-froid j'avais domine la situation; les bachibouzouks avaient arrache aux pillards leur butin, fait evacuer la place et disperse la foule.

Deux zapties en armes faisaient faction a ma porte enfoncee. Je leur confiai la garde de mes biens et m'embarquai pour Galata. J'allais y chercher Achmet, garçon de bon conseil, dont la presence amie m'eut ete precieuse au milieu de ce desarroi.

Au bout d'une heure, j'arrivai dans ce centre du tapage et des estaminets; j'allai inutilement chez _leur madame_, et dans tous les bouges: Achmet ce soir-la fut introuvable.

Et force me fut de revenir dormir seul, dans ma chambre sans vitres ni portes, roule, par un froid mortel, dans des couvertures mouillees qui sentaient le roussi. Je dormis peu, et mes reflexions furent sombres; cette nuit fut une des nuits desagreables de ma vie.

LIII

Le lendemain matin, Achmet et moi, nous constatons les degats; ils etaient relativement minimes, et le mal pouvait aisement se reparer. La piece detruite etait vide et inhabitee; on eut imagine un incendie de commande comme distraction, qu'on l'eut fait faire comme celui-la; les plus legers objets se retrouvaient partout, deranges et salis, mais presents et intacts.

Achmet deployait une activite fievreuse; trois vieilles juives rangeaient et frottaient sous ses ordres, et il se passait des scenes d'un haut comique.

Le jour suivant, tout etait deblaye, lave, seche, net et propre. Un trou noir beant remplacait deux pieces; ce detail a part, la maison avait repris son assiette, et ma chambre, son aspect d'originale elegance.

Mes appartements etaient, ce soir-la meme, disposes pour une grande reception; de nombreux plateaux supportaient des narguilhes, du ratlokoum et du cafe; il y avait meme un orchestre, deux musiciens: un tambour et un hautbois.

Achmet avait voulu tous ces frais, et combine cette mise en scene: a sept heures, je recevais les autorites et les notables qui allaient decider de mon sort.

Je craignais d'etre oblige de me faire connaitre, et de reclamer le secours de l'ambassade britannique: j'etais fort perplexe en attendant ma compagnie.

Cette facon de terminer l'aventure aurait eu pour consequence forcee un ordre superieur coupant court a ma vie de Stamboul, et

je redoutais cette solution, plus encore que la justice ottomane.

Je les vois encore tous, tout ce monde, quinze ou vingt personnes, gravement assis sur mes tapis; mon propriétaire, les notables, les voisins, les juges, la police et les derviches; l'orchestre faisant vacarme; et Achmet versant a pleins bords du mastic et du cafe.

Il s'agissait de me justifier de l'accusation d'incendiaire ou d'enchanteur; d'aller en prison ou de payer grosse amende pour avoir failli bruler Eyoub; enfin, d'indemniser mon propriétaire et de reparer a mes frais.

Il ne faut guere compter que sur soi-meme en Turquie, mais en general on reussit tout ce que l'on ose entreprendre et l'aplomb est toujours un moyen de succes. Toute la soiree, je tranchai du grand seigneur, je payai d'impertinence et d'audace; Achmet versait toujours et embrouillait a dessein les interets et les questions, magnifique dans son role;--l'orchestre faisait rage, et, au bout de deux heures, la situation atteignait son paroxysme: mes hotes ne se comprenaient plus et se disputaient entre eux, j'etais hors de cause.

--Allons, Loti, dit Achmet, les voila tous a point et c'est mon oeuvre. Tu ne trouverais pas dans tout Stamboul un autre comme ton Achmet, et je te suis vraiment bien precieux.

La situation etait compliquee et comique,--et Achmet, d'une gaiete folle et contagieuse; je cedai au besoin imperieux de faire une acrobatie, et, sautant sur les mains sans preambule, j'executai deux tours de clown devant l'assistance ahurie.

Achmet, ravi d'une pareille idee, tira profit de cette diversion; avec force saluts, il remit a chacun ses socques, sa pelisse et sa lanterne, et la seance fut dissoute sans que rien fut conclu.

Fin et moralite.--Je n'allai point en prison et ne payai point d'amende. Mon proprietaire fit reparer sa maison en remerciant Allah de lui en avoir laisse la moitie, et je demeurai l'enfant gate du quartier.

Quand, deux jours apres, Aziyade revint au logis, elle le retrouva a son poste, en bon ordre et plein de fleurs.

Le feu prenant tout seul, au milieu d'une maison fermee, est un phenomene d'une explication difficile, et la cause premiere de l'incendie est toujours restee mysterieuse.

LIV

L'essence de cette region est l'oubli... Quiconque est plonge dans l'Ocean du coeur a trouve le repos dans cet aneantissement. Le coeur n'y trouve autre chose que le _ne pas etre_...

(FERIDEDDIN ATTAR, poete persan.)

Il y avait reception chez Izeddin-Ali-effendi, au fond de Stamboul: la fumee des parfums, la fumee du tembaki, le tambour de basque aux paillettes de cuivre, et des voix d'hommes chantant comme en reve les bizarres melodies de l'Orient.

Ces soirees qui m'avaient paru d'abord d'une etrangete barbare, peu a peu m'etaient devenues familiares, et chez moi, plus

tard, avaient lieu des receptions semblables ou l'on s'enivrait au bruit du tambour, avec des parfums et de la fume.

On arrive le soir aux receptions de Izeddin-Ali-effendi, pour ne repartir qu'au grand jour. Les distances sont grandes a Stamboul par une nuit de neige, et Izeddin entend tres largement l'hospitalite.

La maison d'Izeddin-Ali, vieille et caduque au-dehors, renferme dans ses murailles noires les mysterieuses magnificences du luxe oriental. Izeddin-Ali professe d'ailleurs le culte exclusif de tout ce qui est eski, de tout ce qui rappelle les temps regrettes du passe, de tout ce qui est marque au sceau d'autrefois,

On frappe a la porte, lourde et ferree; deux petites esclaves circassiennes viennent sans bruit vous ouvrir.

On eteint sa lanterne, on se dechausse, operations tres bourgeoises voulues par les usages de la Turquie. Le chez soi, en Orient, n'est jamais souille de la boue du dehors; on la laisse a la porte, et les tapis precieux que le petit-fils a recus de l'aieul, ne sont foules que par des babouches ou des pieds nus.

Ces deux esclaves ont huit ans; elles sont a vendre et elles le savent. Leurs faces epanouies sont regulieres et charmantes; des fleurs sont plantees dans leurs cheveux de bebe, releves tres haut sur le sommet de la tete. Avec respect elles vous prennent la main et la touchent doucement de leur front.

Aziyade, qui avait ete, elle aussi, une petite esclave circassienne, avait conserve cette maniere de m'exprimer la soumission et l'amour ...

On monte de vieux escaliers sombres, couverts de somptueux tapis de Perse; le haremlike s'entr'ouvre doucement et des yeux de femmes vous observent, par l'entrebaillement d'une porte incrustee de nacre.

Dans une grande piece ou les tapis sont si epais qu'on croirait marcher sur le dos d'un mouton de Kachemyre, cinq ou six jeunes hommes sont assis, les jambes croisees, dans des attitudes de nonchalance heureuse, et de tranquille reverie. Un grand vase, de cuivre cisele, rempli de braise, fait a cet appartement une atmosphere tiede, un tant soit peu lourde qui porte au sommeil. Des bougies sont suspendues par grappes au plafond de chene sculpte; elles sont enfermees dans des tulipes d'opale, qui ne laissent filtrer qu'une lumiere rose, discrete et voilee.

Les chaises, comme les femmes, sont inconnues dans ces soirees turques. Rien que des divans tres bas, couverts de riches soies d'Asie; des coussins de brocart, de satin et d'or, des plateaux d'argent, ou reposent de longs chibouks de jasmin; de petits meubles a huit pans, supportant des narguilhes que terminent de grosses boules d'ambre incrustees d'or.

Tout le monde n'est pas admis chez Izeddin-Ali, et ceux qui sont la sont choisis; non pas de ces fils de pacha, traines sur les boulevards de Paris, gommeux et abetis, mais tous enfants de la _vieille Turquie_ eleves dans les Yalis dores, a l'abri du vent egalitaire empeste de fume de houille qui souffle d'Occident. L'oeil ne rencontre dans ces groupes que de sympathiques figures, au regard plein de flamme et de jeunesse.

Ces hommes qui, dans le jour, circulaient en costume europeen, ont repris le soir, dans leur inviolable interieur, la chemise

de soie et le long cafetan en cachemire double de fourrure. Le paletot gris n'était qu'un deguisement passager et sans grace, qui seyait mal a leurs organisations asiatiques.

... La fumee odorante decrit dans la tiede atmosphere des courbes changeantes et compliquees; on cause a voix basse, de la guerre souvent, d'Ignatief et des inquietants " Moscov ", des destinees fatales que Allah prepare au khalife et a l'islam. Les toutes petites tasses de cafe d'Arabie ont ete plusieurs fois remplies et videes; les femmes du harem, qui revent de se montrer, entr'ouvrent la porte pour passer et reprendre elles-memes les plateaux d'argent. On aperçoit le bout de leurs doigts, un oeil quelquefois, ou un bras retire furtivement; c'est tout, et, a la cinquieme heure turque (dix heures), la porte du haremlike est close, les belles ne paraissent plus.

Le vin blanc d'Ismidt que le Koran n'a pas interdit est servi dans un verre unique, ou, suivant l'usage, chacun boit a son tour.

On en boit si peu, qu'une jeune fille en demanderait davantage, et que ce vin est tout a fait etranger a ce qui va suivre.

Peu a peu, cependant, la tete devient plus lourde, et les idees plus incertaines se confondent en un reve indecis.

Izeddin-Ali et Suleiman prennent en main des tambours de basque, et chantent d'une voix de somnambule de vieux airs venus d'Asie. On voit plus vaguement la fumee qui monte, les regards qui s'eteignent, les nacres qui brillent, la richesse du logis. Et tout doucement arrive l'ivresse, l'oubli desire de toutes les choses humaines!

Les domestiques apportent les yatags, ou chacun s'etend et s'endort ...

... Le matin est rendu; le jour se faufile a travers les treillages de frene, les stores peints et les rideaux de soie.

Les hotes d'Izeddin-Ali s'en vont faire leur toilette, chacun dans un cabinet de marbre blanc, a l'aide de serviettes si brodees et dorees qu'en Angleterre on oserait a peine s'en servir.

Ils fument une cigarette, reunis autour du brasero de cuivre, et se disent adieu.

Le reveil est maussade... On s' imagine avoir ete visite par quelque reve des _Mille et Une Nuits_, quand on se retrouve le matin, pataugeant dans la boue de Stamboul, dans l'activite des rues et des bazars.

LV

Tous ces bruits des nuits de Constantinople sont restes dans ma memoire, meles au son de sa voix a elle, qui souvent m'en donnait des explications etranges.

Le plus sinistre de tous etait le cri des _beckdjis_, le cri des veilleurs de nuit annoncant l'incendie, le terrible _yangun var_! si prolonge, si lugubre, repete dans tous les quartiers de Stamboul, au milieu du silence profond.

Et puis, le matin, c'etait le chant sonore, l'aubade des coqs, precedant de peu la priere des muezzins, chant triste parce qu'il

annonçait le jour, et que, demain, pour revenir, tout serait de nouveau en question, tout, même sa vie!

Une des premières nuits qu'elle passa dans cette case isolée d'Eyoub, un bruit rapproche, dans l'escalier même du vieux logis, nous fit tous deux frémir. Tous deux nous crûmes entendre à notre porte une troupe de djinns, ou des hommes à turban, rampant sur les marches vermoulues, avec des poignards et des yatagans degaines. Nous avions tout à craindre, quand nous étions réunis, et il nous était permis de trembler.

Mais le bruit s'était renouvelé, plus distinct et moins terrible, si caractéristique même qu'il ne laissait plus d'équivoque:

--_Setchan_! (Les souris!) dit-elle en riant, et tout à fait rassurée ...

Le fait est que la vieille mesure en était pleine, et qu'elles s'y livraient, la nuit, des batailles rangées fort meurtrières.

--_Tchok setchan var senin evde, Lotim_! disait-elle souvent. (Il y a beaucoup de souris dans ta maison, Loti!)

C'est pourquoi, un beau soir, elle me fit présent du jeune _Kedi-bey_.

Kedi-bey (le seigneur chat), qui devint plus tard un énorme et très imposant matou, avait alors à peine un mois; c'était une toute petite boule jaune, ornée de gros yeux verts, et très gourmande.

Elle me l'avait apporté en surprise, un soir, dans un de ces cabas de velours brodé d'or dont se servent les enfants turcs qui vont à l'école.

Ce cabas avait ete le sien, a l'epoque ou elle allait, jambes nues et sans voile, faire son instruction tres incomplete chez le vieux pedagogue a turban du village de Canlidja, sur la cote asiatique du Bosphore. Elle avait tres peu profite des lecons de ce maitre, et ecrivait fort mal; ce qui ne m'empechait point d'aimer ce pauvre cabas fane, qui avait ete le compagnon de sa petite enfance ...

Kedi-bey, le soir ou il me fut offert, etait emmaillote en outre dans une serviette de soie, ou la frayeur du voyage lui avait fait commettre toute sorte d'incongruites.

Aziyade, qui avait pris la peine de lui broder un collier a paillettes d'or fut tout a fait desolee de voir son eleve dans une situation si penible. Il avait si singuliere mine, elle-meme etait si desappointee, que nous fumes, Achmet et moi, pris d'un acces de fou rire en presence de ce deballage.

Cette presentation de Kedi-bey est restee un des souvenirs que de ma vie je ne pourrai oublier.

LVI

Allah illah Allah, ve Mohammed! recoul Allah (Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophete!).

Tous les jours, depuis des siecles, a la meme heure, sur les memes notes, du haut du minaret de la djiami, la meme phrase retentit au-dessus de ma maison antique. Le muezzin, de sa voix stridente, la psalmodie aux quatre points cardinaux, avec une monotonie automatique, une regularite fatale.

Ceux-la qui ne sont déjà plus qu'un peu de cendre l'entendaient à cette même place, tout comme nous qui sommes nés d'hier. Et sans trêve, depuis trois cents ans, à l'aube incertaine des jours d'hiver, aux beaux levers du soleil d'été, la phrase sacramentelle de l'islam éclate dans la sonorité matinale, mêlée au chant des coqs, aux premiers bruits de la vie qui s'éveille. Diane lugubre, triste réveil à nos nuits blanches, à nos nuits d'amour. Et alors, il faut partir, précipitamment nous dire adieu, sans savoir si nous nous reverrons jamais, sans savoir si demain quelque révélation subite, quelque vengeance d'un vieillard trompé par quatre femmes, ne viendra pas nous séparer pour toujours, si demain ne se jouera pas quelqu'un de ces sombres drames de harem, contre lesquels toute justice humaine est impuissante, tout secours matériel, impossible.

Elle s'en va, ma chère petite Aziyade, affublée comme une femme du bas peuple d'une grossière robe de laine grise fabriquée dans ma maison, courbant sa taille flexible,--appuyée sur un bâton quelquefois, et cachant son visage sous un épais yachmak.

Un caique l'emmène, là-bas, dans le quartier populeux des bazars, d'où elle rejoint au grand jour le harem de son maître, après avoir repris chez Kadidja ses vêtements de cadine. Elle rapporte de sa promenade, pour un peu sauvegarder les apparences, quelques objets pouvant ressembler à des achats de fleurs ou de rubans ...

LVII

...Achmet etait tres important et tres solennel: nous accomplissions tous deux une expedition pleine de mystere, et lui etait nanti des instructions d'Aziyade, tandis que moi, j'avais jure de me laisser mener et d'obeir.

A l'echelle d'Eyoub, Achmet debattit le prix d'un caique pour Azar-kapou. Le marche conclu, il me fit embarquer. Il me dit gravement:

--Assieds-toi, Loti.

Et nous partimes.

A Azar-kapou, je dus le suivre dans d'immondes ruelles de truands, boueuses, noires, sinistres, occupees par des marchands de goudron, de vieilles poulies et de peaux de lapin; de porte en porte, nous demandions un certain vieux Dimitraki, que nous finimes par trouver, au fond d'un bouge inenarrable.

C'etait un vieux Grec en haillons, a barbe blanche, a mine de bandit.

Achmet lui presenta un papier sur lequel etait calligraphie le nom d'Aziyade, et lui tint, dans la langue d'Homere, un long discours que je ne compris pas.

Le vieux tira d'un coffre sordide une maniere de trousse pleine de petits stylets, parmi lesquels il parut choisir les plus affiles, preparatifs peu rassurants!

Il dit a Achmet ces mots, que mes souvenirs classiques me permirent cependant de comprendre:

--Montrez-moi la place.

Et Achmet, ouvrant ma chemise, posa le doigt du cote gauche, sur l'emplacement du coeur ...

LVIII

L'operation s'acheva sans grande souffrance, et Achmet remit a l'artiste un papier-monnaie de dix piastres, provenant de la bourse d'Aziyade.

Le vieux Dimitraki exerçait l'invraisemblable metier de tatoueur pour marins grecs. Il avait une legerete de touche, et une surete de dessin tres remarquables.

Et j'emportais sur ma poitrine une petite plaque endolorie, rouge, labouree de milliers d'egratignures--qui, en se cicatrisant ensuite, presenterent en beau bleu le nom turc d'Aziyade.

Suivant la croyance musulmane, ce tatouage, comme toute autre marque ou defaut de mon corps terrestre, devait me suivre dans l'eternite.

LIX

LOTI A PLUMKETT

Fevrier 1877.

Oh! la belle nuit qu'il faisait ... Plumkett, comme Stamboul etait beau!

A huit heures, j'avais quitte le _Deerhound_.

Quand, apres avoir marche bien longtemps, j'arrivai a Galata, j'entrai chez leur " madame " prendre en passant mon ami Achmet, et tous deux nous nous acheminames vers Azar-kapou, par de solitaires quartiers musulmans.

La, Plumkett, deux chemins se presentent a nous chaque soir, entre lesquels nous devons choisir pour rejoindre Eyoub.

Traverser le grand pont de bateau qui mene a Stamboul, s'en aller a pied par le Phanar, Balate et les cimetieres, est une route directe et originale; mais c'est aussi, la nuit, une route dange-reuse que nous n'entreprenons guere qu'a trois, quand nous avons avec nous notre fidele Samuel.

Ce soir-la, nous avons pris un caique au pont de Kara-Keui, pour nous rendre par mer tranquillement a domicile.

Pas un souffle dans l'air, pas un mouvement sur l'eau, pas un bruit! Stamboul etait enveloppe d'un immense suaire de neige.

C'etait un aspect imposant et septentrional, qu'on n'attendait point de la ville du soleil et du ciel bleu.

Toutes ces collines, couvertes de milliers et de milliers de cases noires, defilaient en silence sous nos yeux, confondues ce soir dans une monotone et sinistre teinte blanche.

Au-dessus de ces fourmilieres humaines ensevelies sous la neige, se dressaient les masses grandioses des mosques grises, et les pointes aigues des minarets.

La lune, voilee dans les brouillards, promenait sur le tout sa lumiere indecise et bleue.

Quand nous arrivames a Eyoub, nous vimes qu'une lueur filtrait a travers les carreaux, les treillages et les epais rideaux de nos fenetres: elle etait la; la premiere, elle etait rendue au logis ...

Voyez-vous, Plumkett, dans vos maisons d'Europe, betement accessibles a vous-memes et aux autres, vous ne pouvez point soupconner ce _bonheur d'arriver_, qui vaut a lui seul toutes les fatigues et tous les dangers ...

LX

Un temps viendra ou, de tout ce reve d'amour, rien ne restera plus; un temps viendra, ou tout sera englouti avec nous-memes dans la nuit profonde; ou tout ce qui etait nous aura disparu, tout jusqu'a nos noms graves sur la pierre ...

Il est un pays que j'aime et que je voudrais voir: la Circassie, avec ses sombres montagnes et ses grandes forets. Cette contree exerce sur mon imagination un charme qui lui vient d'Aziyade: la, elle a pris son sang et sa vie.

Quand je vois passer les farouches Circassiens, a moitie sauvages, enveloppes de peaux de betes, quelque chose m'attire vers ces inconnus, parce que le sang de leurs veines est pareil a celui de ma cherie.

Elle, elle se souvient d'un grand lac, au bord duquel elle pense qu'elle etait nee, d'un village perdu dans les bois dont elle ne sait

plus le nom, d'une plage ou elle jouait en plein air, avec les autres petits enfants des montagnards ...

On voudrait reprendre sur le temps le passe de la bien-aimee, on voudrait avoir vu sa figure d'enfant, sa figure de tous les ages; on voudrait l'avoir cherie petite fille, l'avoir vue grandir dans ses bras a soi, sans que d'autres aient eu ses caresses, sans qu'aucun autre ne l'ait possedee, ni aimee, ni touchee, ni vue. On est jaloux de son passe, jaloux de tout ce qui, avant vous, a ete donne a d'autres; jaloux des moindres sentiments de son coeur, et des moindres paroles de sa bouche, que, avant vous, d'autres ont entendues. L'heure presente ne suffit pas; il faudrait aussi tout le passe, et encore tout l'avenir. On est la, les mains dans les mains; les poitrines se touchent, les levres se pressent; on voudrait pouvoir se toucher sur tous les points a la fois, et avec des sens plus subtils, on voudrait ne faire qu'un seul etre et se fondre l'un dans l'autre ...

--Aziyade, dis-je, raconte-moi un peu de petites histoires de ton enfance, et parle-moi du vieux maitre d'ecole de Canlidja.

Aziyade sourit, et cherche dans sa tete quelque histoire nouvelle, entremelee de reflexions fraiches et de parentheses bizarres. Les plus aimees de ces histoires, ou les _hodjas_ (les sorciers) jouent ordinairement les grands premiers roles, les plus aimees sont les plus anciennes, celles qui sont deja a moitie perdues dans sa memoire, et ne sont plus que des souvenirs furtifs de sa petite enfance.

--A toi, Loti, dit-elle ensuite. Continue; nous en etions restes a quand tu avais seize ans ...

Helas!... Tout ce que je lui dis dans la langue de Tchengiz, dans d'autres langues, je l'avais dit a d'autres! Tout ce qu'elle me dit, d'autres me l'avaient dit avant elle! Tous ces mots sans suite, délicieusement insenses, qui s'entendent a peine, avant Aziyade, d'autres me les avaient repetes!

Sous le charme d'autres jeunes femmes dont le souvenir est mort dans mon coeur, j'ai aime d'autres pays, d'autres sites, d'autres lieux, et tout est passe!

J'avais fait avec une autre ce reve d'amour infini: nous nous etions jure qu'apres nous etre adores sur la terre, nous etre fondus ensemble tant qu'il y aurait de la vie dans nos veines, nous irions encore dormir dans la meme fosse, et que la meme terre nous reprendrait, pour que nos cendres fussent melees eternellement. Et tout cela est passe, efface, balaye!...Je suis bien jeune encore, et je ne m'en souviens plus.

S'il y a une eternite, avec laquelle irai-je revivre ailleurs? Sera-ce avec elle, petite Aziyade, ou bien avec toi?

Qui pourrait bien demeler, dans ces extases inexpliquees, dans ces ivresses devorantes, qui pourrait bien demeler ce qui vient des sens, de ce qui vient du coeur? Est-ce l'effort supreme de l'ame vers le ciel, ou la puissance aveugle de la nature, qui veut se recreer et revivre? Perpetuelle question, que tous ceux qui ont vecu se sont posee, tellement que c'est divaguer que de se la poser encore.

Nous croyons presque a l'union immaterielle et sans fin, parce que nous nous aimons. Mais combien de milliers d'etres qui y ont cru, depuis des milliers d'annees que les generations passent, combien qui se sont aimes et qui, tout illumines d'espoir, se sont

endormis confiants, au mirage trompeur de la mort! Helas! dans vingt ans, dans dix ans peut-etre, ou serons-nous, pauvre Aziyade? Couches en terre, deux debris ignores, des centaines de lieues sans doute separeront nos tombes,--et qui se souviendra encore que nous nous sommes aimes?

Un temps viendra ou, de tout ce reve d'amour, rien ne restera plus. Un temps viendra ou nous serons perdus tous deux dans la nuit profonde, ou rien ne survivra de nous-memes, ou tout s'effacera, tout jusqu'a nos noms ecrits sur nos pierres.

Les petites filles circassiennes viendront toujours de leurs montagnes dans les harems de Constantinople. La chanson triste du muezzin retentira toujours dans le silence des matinees d'hiver,--seulement, elle ne nous reveillera plus!

.....

LXI

Le voyage a Angora, capitale des chats, etait depuis longtemps en question.

J'obtiens de mes chefs l'autorisation de partir (permission de dix jours), a la condition que je ne me mettrai la-bas dans aucune espee de mauvais cas pouvant necessiter l'intervention de mon ambassade.

La bande s'organise a Scutari par un temps sans nuage; les derviches Riza-effendi, Mahmoud-effendi, et plusieurs amis de Stamboul sont de l'expedition; il y a aussi des dames turques, des

domestiques et un grand nombre de bagages. La caravane pittoresque defile au soleil, dans la longue avenue de cypres qui traverse les grands cimetières de Scutari. Le site est la d'une majesté funèbre; on a, de ces hauteurs, une incomparable vue de Stamboul.

LXII

La neige retarde de plus en plus notre marche, à mesure que nous nous enfonçons plus avant dans les montagnes. Impossible d'atteindre avant deux semaines la capitale des chats.

Après trois jours de marche, je me décide à dire adieu à mes compagnons de route; je tourne au sud avec Achmet et deux chevaux choisis, pour visiter Nicomédie et Nicee, les vieilles villes de l'antiquité chrétienne.

J'emporte de cette première partie du voyage le souvenir d'une nature ombreuse et sauvage, de fraîches fontaines, de profondes vallées, tapissées de chênes verts, de fusains et de rhododendrons en fleurs, le tout par un beau temps d'hiver, et légèrement saupoudré de neige.

Nous couchons dans des _hane_, dans des bouges sans nom.

Celui de Mudurlu est de tous le plus remarquable. Nous arrivons de nuit à Mudurlu; nous montons au premier étage d'un vieux _hane_ enfumé où dorment déjà pelemêle des tziganes et des montreurs d'ours. Immense pièce noire, si basse, que l'on y marche en courbant la tête. Voici la table d'hôte: une vaste marmite où des objets inqualifiables nagent dans une épaisse sauce;

on la pose par terre, et chacun s'assied alentour. Une seule et meme serviette, longue a la verite de plusieurs metres, fait le tour du public et sert a tout le monde.

Achmet declare qu'il aime mieux perir de froid dehors que de dormir dans la malproprete de ce bouge. Au bout d'une heure cependant, transis et harasses de fatigue, nous etions couches et profondement endormis.

Nous nous levons avant le jour, pour aller, de la tete aux pieds, nous laver en plein vent, dans l'eau claire d'une fontaine.

LXIII

Le soir d'apres, nous arrivons a Ismidt (Nicomedie) a la nuit tombante. Nous etions sans passeport et on nous arrete. Certain pacha est assez complaisant pour nous en fabriquer deux de fantaisie, et, apres de longs pourparlers, nous reussissons a ne pas coucher au poste. Nos chevaux cependant sont saisis et dorment en fourriere.

Ismidt est une grande ville turque, assez civilisee, situee au bord d'un golfe admirable; les bazars y sont animes et pittoresques. Il est interdit aux habitants de se promener apres huit heures du soir, meme en compagnie d'une lanterne.

J'ai bon souvenir de la matinee que nous passames dans ce pays, une premiere matinee de printemps, avec un soleil deja chaud, dans un beau ciel bleu. Bien rassasies tous deux d'un bon déjeuner de paysans, bien frais et dispos, et nos papiers en regle, nous commencons l'ascension d'Orkhan-djiami. Nous grimpons

par de petites rues pleines d'herbes folles, aussi raides que des sentiers de chevre. Les papillons se promènent et les insectes bourdonnent; les oiseaux chantent le printemps, et la brise est tiède. Les vieilles cases de bois, caduques et biscornues, sont peintes de fleurs et d'arabesques; les cigognes nichent partout sur les toits, avec tant de sans-gêne que leurs constructions empêchent plusieurs particuliers d'ouvrir leurs fenêtres.

Du haut de la djiami d'Orkhan, la vue plane sur le golfe d'Ismidt aux eaux bleues, sur les fertiles plaines d'Asie, et sur l'Olympe de Brousse qui dresse la-haut tout au loin sa grande cime neigeuse.

LXIV

D'Ismidt a Taouchandjil, de Taouchandjil a Kara-Moussar, deuxième étape où la pluie nous prend.

De Kara-Moussar a Nicee (Isnik), course à cheval dans des montagnes sombres, par temps de neige; l'hiver est revenu. Course semée de péripéties, un certain Ismael, accompagné de trois zeibeks armés jusqu'aux dents, ayant eu l'intention de nous dévaliser. L'affaire s'arrange pour le mieux, grâce à une rencontre inattendue de bachibouzouks, et nous arrivons à Nicee, crottés seulement. Je présente avec assurance mon passeport de sujet ottoman, fabrique du pacha d'Ismidt; l'autorité, malgré mon langage encore hésitant, se laisse prendre à mon chapelet et à mon costume; me voilà pour tout de bon un indiscutable effendi.

A Nicee, de vieux sanctuaires chretiens des premiers siecles, une Aya-Sophia (Sainte-Sophie), soeur ainee de nos plus anciennes eglises d'Occident. Encore des montreurs d'ours pour compagnons de chambree.

Nous voulions rentrer par Brousse et Moudania; l'argent etant venu a manquer, nous retournons a Kara-Moussar, ou nos dernieres piastres passent a dejeuner. Nous tenons conseil, duquel conseil il resulte que je donne ma chemise a Achmet, qui va la vendre. Cet argent suffit a payer notre retour et nous nous embarquons le coeur leger, et la bourse aussi.

Nous voyons reparaitre Stamboul avec joie. Ces quelques journees y ont change l'aspect de la nature; de nouvelles plantes ont pousse sur le toit de ma case; toute une nichee de petits chiens, dernièrement nes sur le seuil de ma porte, commencent a japer et a remuer la queue; leur maman nous fait grand accueil.

LXV

Aziyade arriva le soir, me racontant combien elle avait ete inquiete, et combien de fois elle avait dit pour moi:

--_Allah! Selamet versen Loti_! (Allah! protege Loti!)

Elle m'apportait quelque chose de lourd, contenu dans une toute petite boite, qui sentait l'eau de roses comme tout ce qui venait d'elle. Sa figure rayonnait de joie en me remettant ce petit objet mysterieux, tres soigneusement cache dans sa robe.

--Tiens, Loti, dit-elle, _bon benden sana edie_. (Ceci est un cadeau que je te fais.)

C'etait une lourde bague en or martele, sur laquelle etait grave son nom.

Depuis longtemps, elle revait de me donner une bague, sur laquelle j'emporterais dans mon pays son nom grave. Mais la pauvre petite n'avait pas d'argent; elle vivait dans une large aisance, dans un luxe relatif; il lui etait possible d'apporter chez moi des pieces de soie brodee, des coussins et differents objets dont elle disposait sans controle; mais on ne lui donnait que de petites sommes; tout passait a payer la discretion d'Emineh, sa servante, et il lui etait difficile d'acheter une bague sur ses economies. Alors elle avait songe a ses bijoux a elle; mais elle avait eu peur de les envoyer vendre ou troquer au bazar des bijoutiers, et il avait fallu recourir aux expedients. C'etaient ses propres bijoux, ecrases au marteau, en cachette, par un forgeron de Scutari, qu'elle m'apportait aujourd'hui, transformes en une enorme bague, irreguliere et massive.

Et je lui fis sur sa demande le serment que cette bague ne me quitterait jamais, que je la porterais toute ma vie ...

LXVI

C'etait un matin radieux d'hiver,--de l'hiver si doux du Levant.

Aziyade, qui avait quitte Eyoub une heure avant nous et descendu la Corne d'or en robe grise, la remontait en robe rose pour aller rejoindre le harem de son maitre, a Mehmed-Fatih.--Elle

etait gaie et souriante sous son voile blanc; la vieille Kadidja etait aupres d'elle, et toutes deux etaient confortablement assises au fond de leur caique effile, dont l'avant etait orne de perles et de dorures.

Nous descendions, Achmet et moi, en sens inverse, etendus sur les coussins rouges d'un long caique a deux rameurs.

C'etait le moment de la splendeur matinale de Constantinople; les palais et les mosques, encore roses sous le soleil levant, se re-flechissaient dans les profondeurs tranquilles de la Corne d'or; des bandes de _karabataks_ (de plongeurs noirs) executaient des cabrioles fantastiques autour des barques des pecheurs, et disparaissaient la tete la premiere dans l'eau froide et bleue.

Le hasard, ou la fantaisie de nos _caiqdjis_, fit que nos barques dorees passerent l'une pres de l'autre, si pres meme que nos avirons furent engages. Nos bateliers prirent le temps de s'adresser a cette occasion les injures d'usage: " Chien! fils de chien! arriere-petit-fils de chien!" Et Kadidja crut pouvoir nous envoyer un sourire a la derobee, montrant ses longues dents blanches dans sa bouche noire.

Aziyade, au contraire, passa sans sourciller.

Elle semblait uniquement occupee d'espiegleries de karabataks:

--_Neh cheytan haivan_! disait-elle a Kadidja. (Quel oiseau malin!)

LXVII

"Qui sait, quand la belle saison finira, lequel de nous sera encore envie? " Soyez gais, soyez pleins de joie, car la saison du printemps passe vite, elle ne durera pas. " Ecoutez la chanson du rossignol: la saison vernale s'approche. " Le printemps a deploye un berceau de joie dans chaque bosquet. " Ou l'amandier repand ses fleurs argentees." Soyez gais, soyez pleins de joie, car la saison du printemps passe vite, elle ne durera pas " (Extrait d'une vieille poesie orientale)

... Encore un printemps, les amandiers fleurissent, et moi, je vois avec terreur, chaque saison qui m'entraine plus avant dans la nuit, chaque annee qui m'approche du gouffre ... Ou vais-je, mon Dieu?... Qu'y a-t-il apres? et qui sera pres de moi quand il faudra boire la sombre coupe !...

"C'est la saison de la joie et du plaisir: la saison vernale est arrivee. " Ne fais pas de priere avec moi, o pretre; cela a son propre temps."

.....

4

MANE, THECEL, PHARES

I

Stamboul, 19 mars 1877.

L'ordre de depart etait arrive comme un coup de foudre: le _Deerhound_ etait rappele a Southampton. J'avais remue ciel et terre pour eluder cet ordre et prolonger mon sejour a Stamboul; j'avais frappe a toutes les portes, meme a la porte de l'armee ottomane qui fut bien pres de s'ouvrir pour moi.

--Mon cher ami, avait dit le pacha, dans un anglais tres pur, et avec cet air de courtoisie parfaite des Turcs de bonne naissance, mon cher ami, avez-vous aussi l'intention d'embrasser l'islamisme?

--Non, Excellence, dis-je; il me serait indifferent de me faire naturaliser ottoman, de changer de nom et de patrie, mais, officiellement, je resterai chretien.

--Bien, dit-il, j'aime mieux cela; l'islamisme n'est pas indispensable, et nous n'aimons guere les renegats. Je crois pouvoir vous affirmer, continua le pacha, que vos services ne seront pas admis a titre temporaire, votre gouvernement d'ailleurs s'y opposerait; mais ils pourraient etre admis a titre definitif. Voyez si vous voulez nous rester. Il me semble difficile que vous ne partiez pas d'abord avec votre navire, car nous avons peu de temps pour ces demarches; cela vous permettrait d'ailleurs de reflechir longuement a une determination aussi grave, et vous nous revien-drez apres. Si cependant vous le desirez, je puis faire des ce soir presenter votre requete a Sa Majeste le Sultan, et j'ai tout lieu de croire que sa reponse vous sera favorable.

--Excellence, dis-je, j'aime mieux, si cela est possible, que la chose se decide immediatement; plus tard, vous m'oublieriez. Je vous demanderai seulement ensuite un conge pour aller voir ma mere.

Je priai cependant qu'on m'accordat une heure, et je sortis pour réfléchir.

Cette heure me parut courte; les minutes s'enfuyaient comme des secondes, et mes pensées se pressaient avec tumulte.

Je marchais au hasard dans les rues du vieux quartier musulman qui couvre les hauteurs du Taxim, entre Pera et Foundoucli. Il faisait un temps sombre, lourd et tiède: les vieilles cases de bois variaient de nuances, entre le gris foncé, le noir et le brun rouge; sur les pavés secs, des femmes turques circulaient en petites pantoufles jaunes, en se tenant enveloppées jusqu'aux yeux dans des pièces de soie écarlate ou orange brodées d'or. On avait des échappées de perspective de trois cents mètres de haut, sur le sérail blanc et ses jardins de cyprès noirs, sur Scutariet sur le Bosphore, à demi voilés par des vapeurs bleues.

Abandonner son pays, abandonner son nom, c'est plus sérieux qu'on ne pense quand cela devient une réalité pressante, et qu'il faut avant une heure avoir tranché la question pour jamais. Aimerais-je encore Stamboul, quand j'y serai rive pour la vie? L'Angleterre, le train monotone de l'existence britannique, les amis fâchés, les ingrats, je laisse tout cela sans regrets et sans remords. Je m'attache à ce pays dans un instant de crise suprême; au printemps, la guerre décidera de son sort et du mien. Je serai le yuzbachi Arif; aussi souvent que dans la marine de Sa Majesté, j'aurai des congés pour aller voir là-bas ceux que j'aime, pour aller m'asseoir encore au foyer, à Brightbury sous les vieux tilleuls.

Mon Dieu, oui!... pourquoi pas, yuzbachi, turc pour de bon, et rester auprès d'elle ...

Et je songeai a cet instant d'ivresse: rentrer a Eyoub, un beau jour, costume en yuzbachi, en lui annoncant que je ne m'en vais plus.

Au bout d'une heure, ma decision etait prise et irrevocable: partir et l'abandonner me dechirait le coeur. Je me fis de nouveau introduire chez le pacha, pour lui donner le _oui_ solennel qui devait me lier pour jamais a la Turquie, et le prier de faire, le soir meme, presenter ma requete au sultan.

II - III

Quand je fus devant le pacha, je me sentis trembler, et un nuage passa devant mes yeux:

--Je vous remercie, Excellence, dis-je; je n'accepte pas. Veuillez seulement vous souvenir de moi; quand je serai en Angleterre, peut-etre vous ecrirai-je ...

Alors, il fallut pour tout de bon songer a partir.

Courant de porte en porte, j'expediai le soir meme les courses de Pera, remettant, sans demander mon reste, des cartes P. P. C.

Achmet, en tenue de ceremonie, suivait a trois pas, portant mon manteau:

--Ah! dit-il, ah! Loti, tu nous quittes et tu fais tes visites d'adieu; j'ai devine cela, moi. Eh bien, s'il est vrai que tu nous aimes, nous, et que ceux-la t'ennuient; s'il est vrai que les conventions des autres ne sont pas faites pour toi, laisse-les; laisse ces habits noirs qui sont laids, et ce chapeau qui est drole.

Viens vite a Stamboul avec nous, et envoie promener tout ce monde.

Plusieurs de mes visites d'adieu furent manquées, par suite de ce discours d'Achmet.

IV

Stamboul, 20 mars 1877.

Une dernière promenade avec Samuel. Nos instants sont comptés. Le temps inexorable emporte ces dernières heures, après lesquelles nous nous séparerons pour jamais!--des heures d'hiver, grises et froides, avec des rafales de mars.

Il était convenu qu'il allait s'embarquer pour son pays avant mon départ pour l'Angleterre. Il m'avait demandé, comme dernière faveur, de le promener avec moi en voiture ouverte jusqu'au coup de sifflet du paquebot.

Cet Achmet qui avait pris sa place, et devait dans l'avenir me suivre en Angleterre, augmentait sa douleur; il était malade de chagrin. Il ne comprenait pas, le pauvre Samuel, qu'il y avait un abîme entre son affection à lui, si tourmentée, et l'affection limpide et fraternelle de Mihran-Achmet; que lui, Samuel, était une plante de serre chaude, impossible à transplanter là-bas, sous mon toit paisible.

L'arabhdji nous mène grand train, au grand trot de ses chevaux. Samuel est enveloppé comme un pacha dans mon manteau de fourrure, que je lui abandonne; sa belle tête est pâle et triste; il

regarde en silence defiler les quartiers de Stamboul, les places immenses et desertes ou poussent l'herbe et la mousse, les minarets gigantesques, les vieilles mosques decrepites, blanches sur le ciel gris, les vieux monuments avec leur cachet d'antiquite et de delabrement, qui s'en vont en ruine comme l'islamisme.

Stamboul est desole et mort sous ce dernier vent d'hiver; les muezzins chantent la priere de trois heures; c'est l'heure du depart.

Je l'aimais bien pourtant, mon pauvre Samuel; je lui dis, comme on dit aux enfants, que, pour lui aussi, je dois revenir, et que j'irai le voir a Salonique; mais il a compris, lui, qu'il ne me reverra jamais, et ses larmes me brisent un peu le coeur.

V

21 mars.

Pauvre chere petite Aziyade! le courage m'avait manque pour lui dire a elle: " Apres-demain, je vais partir."

Je rentrai le soir a la case. Le soleil couchant eclairait ma chambre de ses beaux rayons rouges; le printemps etait dans l'air. Les cafedjis s'etalaient dehors comme dans les jours d'ete; tous les hommes du voisinage, assis dans la rue, fumaient leur narguilhe sous les amandiers blancs de fleurs.

Achmet etait dans la confidence de mon depart. Nous faisons l'un et l'autre des efforts inouis de conversation; mais Aziyade avait a moitie compris, et promenait sur nous ses grands yeux in-

terrogeurs; la nuit vint, et nous trouva silencieux comme des morts.

A une heure a la turque (sept heures), Achmet apporta une certaine vieille caisse qui, renversee, nous servait de table, et posa dessus notre souper de pauvres. (Nos derniers arrangements avec le juif Isaac nous avaient laisses sans sou ni maille.)

C'etait gai d'ordinaire, notre diner a deux, et nous nous amusions nous-memes de notre misere: deux personnages souvent habilles de soie et d'or, assis sur des tapis de Turquie, et mangeant du pain sec sur le fond d'une vieille caisse.

Aziyade s'etait assise comme moi; mais sa part devant elle restait intacte; ses yeux etaient attaches sur moi avec une fixite etrange, et nous avions peur l'un et l'autre de rompre ce silence.

--J'ai compris, va, Loti, dit-elle ... C'est la derniere fois, n'est-ce pas?

Et ses larmes pressees commencerent a tomber sur son pain sec.

--Non, Aziyade, non, ma cherie! Demain encore, et je te le jure. Apres, je ne sais plus ...

Achmet vit que le souper etait inutile. Il emporta sans rien dire la vieille caisse, les assiettes de terre, et se retira, nous laissant dans l'obscurite ...

VI

Le lendemain, c'était le jour de tout arracher, de tout demolir, dans cette chere petite case, meublee peu a peu avec amour, ou chaque objet nous rappelait un souvenir.

Deux _hamals_ que j'avais enroles pour cette besogne etaient la, attendant mes ordres pour s'y mettre; j'imaginai de les envoyer diner pour gagner du temps et retarder cette destruction.

--Loti, dit Achmet, pourquoi ne dessines-tu pas ta chambre? Apres les annees, quand la vieillesse sera venue, tu la regarderas et tu te souviendras de nous.

Et j'employai cette derniere heure a dessiner ma chambre turque. Les annees auront du mal a effacer le charme de ces souvenirs.

Quand Aziyade vint, elle trouva des murailles nues, et tout en desarroi; c'était le commencement de la fin. Plus que des caisses, des paquets et du desordre; les aspects qu'elle avait aimes etaient detruits pour toujours. Les nattes blanches qui couvraient les planches, les tapis sur lesquels on se promenait nu-pieds, etaient partis chez les juifs, tout avait repris l'air triste et miserable.

Aziyade entra presque gaie, s'etant monte la tete avec je ne sais quoi; elle ne put cependant supporter l'aspect de cette chambre denudee, et fondit en larmes.

VII

Elle m'avait demande cette grace des condammnes a mort, de faire ce dernier jour tout ce qui lui plairait.

--Aujourd'hui, a tout ce que je demanderai, Loti, tu ne diras jamais non. Je veux faire plusieurs choses a ma tete. Tu ne diras rien, et tu approuveras tout.

A neuf heures du soir, rentrant en caique de Galata, j'entendis dans ma case un tapage inusite; il en sortait des chants et une musique originale.

Dans l'appartement recemment incendie, au milieu d'un tourbillon de poussiere, s'agitait la chaine d'une de ces danses turques qui ne finissent qu'apres complet epuisement des acteurs; des gens quelconques, matelots grecs ou musulmans, ramasses sur la Corne d'or, dansaient avec fureur; on leur servait du raki, du mastic et du cafe.

Les habitues de la case, Suleiman, le vieux Riza, les derviches Hassan et Mahmoud, contemplaient ce spectacle avec stupefaction.

La musique partait de ma chambre: j'y trouvai Aziyade tournant elle-meme la manivelle d'une de ces grandes machines assourdissantes, orgues de Barbarie du Levant qui jouent les danses turques sur des notes stridentes, avec accompagnement de sonnettes et de chapeaux chinois.

Aziyade etait devoilee, et les danseurs pouvaient, par la portiere entr'ouverte, apercevoir sa figure. C'etait contraire a tous les usages, et aussi a la prudence la plus elementaire. On n'avait ja-

mais vu dans le saint quartier d'Eyoub pareille scene ni pareil scandale, et, si Achmet n'eut affirme au public qu'elle etait Armenienne, elle eut ete perdue.

Achmet, assis dans un coin, laissait faire avec soumission; c'etait drole et c'etait navrant; j'avais envie de rire, et son regard a elle me serrait le coeur. Les pauvres petites filles qui poussent sans pere ni mere a l'ombre des harems, sont pardonnables de toutes leurs idees saugrenues, et on ne peut juger leurs actions avec les lois qui regissent les femmes chretiennes.

Elle tournait comme une folle la manivelle de cet orgue et tirait de ce grand meuble des sons extravagants.

On a defini la musique turque: _les acces d'une gaiete dechirante_, et je compris admirablement, ce soir-la, une si paradoxale definition.

Bientot, intimidee de son oeuvre, intimidee de son propre tapage, et toute honteuse de se trouver sans voile a la vue de ces hommes, elle alla s'asseoir sur un large divan, seul meuble qui restait dans la case, et, apres avoir ordonne au joueur d'orgue de continuer sa besogne, elle pria qu'on lui donnat comme aux autres une cigarette et du cafe.

VIII

On avait, suivant la couleur et la forme consacrees, apporte a Aziyade son cafe turc dans une tasse bleue posee sur un pied de cuivre, et grande a peu pres comme la moitie d'un oeuf.

Elle semblait plus calme et me regardait en souriant; ses yeux limpides et tristes me demandaient pardon de cette foule et de ce vacarme; comme un enfant qui a conscience d'avoir fait des sottises, et qui se sait cheri, elle demandait grace avec ses yeux, qui avaient plus de charme et de persuasion que toute parole humaine.

Elle avait fait pour cette soiree une toilette qui la rendait etrangement belle; la richesse orientale de son costume contrastait maintenant avec l'aspect de notre demeure, redevenue sombre et miserable. Elle portait une de ces vestes a longues basques dont les femmes turques d'aujourd'hui ont presque perdu le modele, une veste de soie violette semee de roses d'or. Un pantalon de soie jaune descendait jusqu'a ses chevilles, jusqu'a ses petits pieds chausses de pantoufles dorees. Sa chemise en gaze de Brousse lamee d'argent, laissait echapper ses bras ronds, d'une teinte mate et ambree, frottes d'essence de roses. Ses cheveux bruns etaient divises en huit nattes, si epaisses, que deux d'entre elles auraient suffi au bonheur d'une merveilleuse de Paris; ils s'etalaient a cote d'elle sur le divan, noues au bout par des rubans jaunes, et meles de fils d'or, a la maniere des femmes armeniennes. Une masse d'autres petits cheveux plus courts et plus rebelles formaient nimbe autour de ses joues rondes, d'une paleur chaude et doree. Des teintes d'un ambre plus fonce entouraient ses paupieres; et ses sourcils, tres rapproches d'ordinaire, se rejoignaient ce soir-la avec une expression de profonde douleur.

Elle avait baisse les yeux, et on devinait seulement, sous ses cils, ses larges prunelles glauques, penchees vers la terre; ses dents etaient serrees, et sa levre rouge s'entr'ouvrait par une

contraction nerveuse qui lui etait familiere. Ce mouvement qui eut rendu laide une autre femme, la rendait, elle, plus charmante; il indiquait chez elle la preoccupacion ou la douleur, et decouvrait deux rangees pareilles de toutes petites perles blanches. On eut vendu son ame pour embrasser ces perles blanches, et la contraction de cette levre rouge, et ces gencives qui semblaient faites de la pulpe d'une cerise mure.

Et j'admirais ma maitresse; je me penetrais a la derniere heure de ses traits bien-aimés pour les fixer dans mon souvenir. Le bruit dechirant de cette musique, la fumee aromatisee du narguilhe amenaient doucement l'ivresse, cette legere ivresse orientale qui est l'aneantissement du passe et l'oubli des heures sombres de la vie.

Et ce reve insense s'imposait a mon esprit: tout oublier, et rester pres d'elle, jusqu'a l'heure froide du desenchantement ou de la mort ...

IX

On entendit au milieu de ce tapage un leger craquement de porcelaine: Aziyade etait restee immobile, seulement elle venait de briser sa tasse dans sa main crispee, et les debris tombaient a terre.

Le mal n'etait pas grand; le cafe epais apres avoir desagrement sali ses doigts, se repandit sur le plancher, et l'incident passa sans qu'aucun de nous fit mine de l'avoir remarque.

Cependant la tache s'elargissait par terre, et un liquide sombre tombait toujours de sa main fermee, goutte a goutte d'abord, ensuite en mince filet noir. Une lanterne eclairait miserablement cette chambre. Je m'approchai pour regarder: il y avait pres d'elle une mare de sang. La porcelaine brisee avait entaille cruellement sa chair, et l'os seulement avait arrete cette coupure profonde.

Le sang de ma cherie coula une demi-heure, sans qu'on trouvât aucun moyen de l'etancher.

On en emportait des cuvettes toutes rougies; on tenait sa main dans l'eau froide en comprimant les levres de cette plaie: rien n'arretait ce sang, et Aziyade, blanche comme une jeune fille morte, s'etait affaissee en fermant les yeux.

Achmet avait pris sa course pour aller reveiller une vieille femme a tete de sorciere qui l'arreta enfin avec des plantes et de la cendre.

La vieille, apres avoir recommande de lui tenir toute la nuit le bras vertical, et reclame trente piastres de salaire, fit quelques signes sur la blessure et disparut.

Il fallut ensuite congedier tous ces hommes et coucher l'enfant malade. Elle etait pour l'instant aussi froide qu'une statue de marbre, et completement evanouie.

La nuit qui suivit fut sans sommeil pour nous deux.

Je la sentais souffrir; tout son corps se raidissait de douleur. Il fallait tenir verticalement ce bras blesse, c'etait la recommandation de l'affreuse vieille, et elle souffrait moins ainsi. Je tenais moi-meme ce bras nu qui avait la fievre; toutes les fibres vibraient et tremblaient, je les sentais aboutir a cette coupure pro-

fonde et beante; il me semblait souffrir moi-meme, comme si ma propre chair eut ete coupee jusqu'a l'os et non la sienne.

La lune éclairait des murailles nues, un plancher nu, une chambre vide; les meubles absents, les tables de planches grossieres depouillees de leurs couvertures de soie, eveillaient des idees de misere, de froid et de solitude; les chiens hurlaient au-dehors de cette maniere lugubre qui, en Turquie comme en France est repute presage de mort; le vent sifflait a notre porte, ou gemissait tout doucement comme un vieillard qui va mourir.

Son desespoir me faisait mal, il etait si profond et si resigne, qu'il eut attendri des pierres. J'etais tout pour elle, le seul qu'elle eut aime, et le seul qui l'eut jamais aimee, et j'allais la quitter pour ne plus revenir.

--Pardon, Loti, disait-elle, de t'avoir donne ce tracas de me couper les doigts; je t'empeche de dormir. Mais dors, Loti, cela ne fait rien que je souffre, puisque c'est fini de moi-meme.

--Ecoute, lui dis-je, Aziyade, ma bien-aimee, veux-tu que je revienne?...

X

Un moment apres, nous etions assis tous deux sur le bord de ce lit; je tenais toujours son bras blesse, et aussi sa tete affaiblie, et suivant la formule musulmane des serments solennels, je lui jurais de revenir.

--Si tu es marie, Loti, disait-elle, cela ne fait rien. Je ne serai plus ta maitresse, je serai ta soeur. Marie-toi, Loti; c'est secondaire, cela! J'aime mieux ton ame. Te revoir seulement, c'est tout ce que je demande a Allah. Apres cela, je serai presque heureuse encore, je vivrai pour t'attendre, tout ne sera pas fini pour Aziyade.

Ensuite, elle commença a s'endormir tout doucement; le jour se mit a poindre, et je la laissai, comme de coutume avant le soleil, dormant d'un bon sommeil tranquille.

XI

23 mars.

J'allai a bord et je revins a la hate. Course de trois heures. J'annonçai a Aziyade un sursis de depart de deux jours.

C'est peu, deux jours, quand ce sont les derniers de l'existence, et qu'il faut se hater de jouir l'un de l'autre comme si on allait mourir.

La nouvelle de mon depart avait déjà circulé et je recus plusieurs visites d'adieu de mes voisins de Stamboul. Aziyade s'enfermait dans la chambre de Samuel, et je l'entendais pleurer. Les visiteurs aussi l'entendaient bien un peu, mais sa presence frequente chez moi avait déjà transpiré dans le voisinage, et elle était tacitement admise. Achmet, d'ailleurs, avait affirmé la veille au soir au public qu'elle était Armenienne; et cette assurance, donnée par un musulman, était sa sauvegarde.

--Nous nous étions toujours attendus, disait le derviche Hassan-effendi, à vous voir disparaître ainsi, par une trappe ou un coup de baguette. Avant de partir, nous direz-vous, Arif ou Loti, qui vous êtes et ce que vous êtes venu faire parmi nous?

Hassan-effendi était de bonne foi; bien que lui et ses amis eussent désiré savoir qui j'étais, ils l'ignoraient absolument parce qu'ils ne m'avaient jamais épé. On n'a pas encore importé en Turquie le commissaire de police français, qui vous dépiste en trois heures; on est libre d'y vivre tranquille et inconnu.

Je declinaï à Hassan-effendi mes noms et qualités, et nous nous fîmes la promesse de nous écrire.

Aziyade avait pleuré plusieurs heures; mais ses larmes étaient moins amères. L'idée de me revoir commençait à prendre consistance dans son esprit et la rendait plus calme. Elle commençait à dire: " Quand tu seras de retour ..."

--Je ne sais pas, Loti, disait-elle, si tu reviendras,--Allah seul le sait! Tous les jours je répéterai: _Allah! selamet versen Loti_ ! (Allah! protège Loti!) et Allah ensuite fera selon sa volonté. Pourtant, reprenait-elle avec sérieux, comment pourrais-je t'attendre un an, Loti? Comment cela se pourrait-il, quand je ne sais plus rester un jour, non pas même une heure, sans te voir. Tu ne sais pas, toi, que les jours où tu es de garde, je vais me promener en haut du Taxim, ou m'installer en visite chez ma mère Behidje, parce que de là on aperçoit de loin le _Deerhound_. Tu vois bien, Loti, que c'est impossible, et que, si tu reviens, Aziyade sera morte ...

XII

Achmet aura mission de me transmettre les lettres d'Aziyade et de lui faire passer les miennes, voie de Kadidja, et il me faut une provision d'enveloppes a son adresse.

Or, Achmet ne sait point ecrire, ni lui ni personne de sa famille; Aziyade ecrit trop mal pour affronter la poste, et nous voila tous les trois assis sous la tente de l'ecrivain public, faisant vignette d'Orient.

C'est tres complique, l'adresse d'Achmet, et cela tient huit lignes:

"A Achmet, fils d'Ibrahim, qui demeure a Yedi-Koule, dans une traverse donnant sur Arabahdjilar-Malessi, pres de la mosquee. C'est la troisieme maison apres un tutundji, et a cote il y a une vieille Armenienne qui vend des remedes, et, en face, un derviche."

Aziyade fait confectionner huit enveloppes semblables, qu'elle paye de son argent, huit piastres blanches; apres quoi, il lui faut de ma part le serment de m'en servir.

Elle cache sous son yachmak ses yeux pleins de larmes: ce serment ne la rassure pas. D'abord, comment admettre qu'un papier parti tout seul de si loin puisse lui arriver jamais? Et puis elle sait bien, elle, qu'avant longtemps, " Aziyade sera oubliee pour toujours "!

XIII

Le soir, nous remontions en caique la Corne d'or; jamais nous n'avions tant couru Stamboul ensemble en plein jour. Elle paraissait ne plus se soucier d'aucune precaution, comme si tout etait fini pour elle, et que le monde lui fut indifferent.

Nous avions pris un caique a l'echelle d'Oun-Capan; le jour baissait, le soleil se couchait derriere un ciel de tempete.

On voit rarement en Europe ciel si tourmente et si noir; c'etait, au nord, un de ces terribles nuages arque, a l'aspect de cataclysme, qui annoncent en Afrique les grands orages.

--Regarde, dis-je a Aziyade, voila le ciel que je voyais chaque soir dans le pays des hommes noirs, ou j'ai habite un an avec le frere que j'ai perdu!

Du cote oppose, Stamboul, avec ses pointes aigues, se frangeait sur une grande déchirure jaune, d'une nuance eclatante et profonde,--eclairage fantastique et presque funebre.

Un vent terrible se leva tout a coup sur la Corne d'or; la nuit tombait et nous etions transis de froid.

Les grands yeux d'Aziyade etaient fixes sur les miens, regardant a une etrange profondeur; ses prunelles semblaient se dilater a la lueur crepusculaire, et lire au fond de mon ame. Je ne lui avais jamais vu ce regard et il me causait une impression inconnue; c'etait comme si les replis les plus secrets de moi-meme eussent ete tout a coup penetres par elle, et examines au scalpel. Son regard me posait a la derniere heure cette interrogation supreme: " Qui es-tu, toi que j'ai tant aime? Serai-je oubliee bientot

comme une maitresse de hasard, ou bien m'aimes-tu? As-tu dit vrai et dois-tu revenir?"

Les yeux fermes, je retrouve encore ce regard, cette tete blanche, seulement indiquee sous les plis de mousseline du yachmak, et, par-derriere, cette silhouette de Stamboul, profilee sur ce ciel d'orage ...

XIV

Nous débarquons encore une fois la-bas, sur cette petite place d'Eyoub que demain je ne verrai plus.

Nous avons voulu jeter ensemble un dernier coup d'oeil a notre demeure.

L'entree en etait encombree de caisses et de paquets, et il y faisait deja nuit. Achmet decouvrit dans un coin une vieille lanterne qu'il promena tristement dans notre chambre vide. J'avais hate de partir: je pris Aziyade par la main et l'entraimai dehors.

Le ciel etait toujours etrangement noir, menacant d'un deluge; les cases et les paves se detachaient en clair sur ce ciel, bien que noirs par eux-memes. La rue etait deserte et balayee par des rafales qui faisaient tout trembler; deux femmes turques etaient blotties dans une porte et nous examinaient curieusement. Je tournai la tete pour voir encore cette demeure ou je ne devais plus revenir, jeter un coup d'oeil dernier sur ce coin de la terre ou j'avais trouve un peu de bonheur ...

XV

Nous traversons la petite place de la mosquee pour nous embarquer de nouveau. Un caïque nous emporte a Azar-kapou, d'ou nous devons rejoindre Galata, et puis Top-hane, Foundoucli, et le _Deerhound_.

Aziyade a voulu venir me conduire; elle a jure d'etre sage; elle est a cette derniere heure d'un calme inattendu.

Nous traversons tout le tumulte de Galata; on ne nous avait jamais vus circuler ensemble dans ces quartiers europeens. Leur " madame " est sur sa porte a nous voir passer; la presence de cette jeune femme voilee lui donne le mot de l'enigme qu'elle avait depuis longtemps cherche.

Nous passons Top-hane, pour nous enfoncer dans les quartiers solitaires de Sali-Bazar, dans les larges avenues qui longent les grands harems.

Enfin, voici Foundoucli, ou nous devons nous dire adieu.

Une voiture est la qui stationne, commandee par Achmet, pour ramener Aziyade dans sa demeure.

Foundoucli est encore un coin de la vieille Turquie, qui semble detache du fond de Stamboul: petite place dallee, au bord de la mer, antique mosquee a croissant d'or, entouree de tombes de derviches, et de sombres retraites d'oulemas.

L'orage est passe et le temps est radieux; on n'entend que le bruit lointain des chiens errants qui jappent dans le silence du soir.

Huit heures sonnent a bord du _Deerhound_, l'heure a laquelle je dois rentrer. Un coup de sifflet m'annonce qu'un canot du bord va venir ici me prendre. Le voila qui se detache de la masse noire du navire, et qui lentement s'approche de nous. C'est l'heure triste, l'heure inexorable des adieux!

J'embrasse ses levres et ses mains. Ses mains tremblent legerement; cela a part, elle est aussi calme que moi-meme, et sa chair est glacee.

Le canot est rendu: elle et Achmet se retirent dans un angle obscur de la mosquee; je pars, et je les perds de vue!

Un instant apres, j'entends le roulement rapide de la voiture qui emporte pour toujours ma bien-aimee!... bruit aussi sinistre que celui de la terre qui roule sur une tombe cherie.

C'est bien fini sans retour! si je reviens jamais comme je l'ai jure, les annees auront secoue sur tout cela leur cendre, ou bien j'aurai creuse l'abime entre nous deux en en epousant une autre, et elle ne m'appartiendra plus.

Et il me prit une rage folle de courir apres cette voiture, de retenir ma cherie dans mes bras, de nouer mes bras autour d'elle, pendant que nous nous aimions encore de toute la force de notre ame, et de ne plus les ouvrir qu'a l'heure de la mort.

.....

XVI

24 mars.

Un matin pluvieux de mars, un vieux juif demenage la maison d'Arif. Achmet surveille cette operation d'un oeil morne.

--Achmet, ou va votre maitre? disent les voisins matineux sortis sur leur porte.

--Je ne sais pas, repond Achmet.

Des caisses mouillees, des paquets trempes de pluie, s'embarquent dans un caique, et s'en vont on ne sait ou, descendant la Corne d'or du cote de lamer.

Et c'est fini d'Arif, le personnage a cesse d'exister.

Tout ce reve oriental est acheve; cette etape de mon existence, la derniere sans doute qui aura du charme, est passee sans retour, et le temps peut-etre en balayera jusqu'au souvenir.

XVII

Quand Achmet vint a bord, escortant ce convoi de bagages, je lui annoncai qu'un nouveau sursis nous etait accorde, de vingt-quatre heures au moins. Il ventait tempeste du cote de Marmara.

--Allons encore courir Stamboul, lui dis-je; ce sera comme une promenade posthume, qui aura son charme de tristesse. Mais elle, je ne la reverrai plus!

Et j'allai depoter mes habits europeens chez leur "madame"; Arif-effendi en personne sortit encore une fois de ce bouge, et passa les ponts, un chapelet a la main, avec l'air grave et la tenue correcte des bons musulmans qui se prennent au serieux et s'en

vont pieusement faire leurs prieres. Achmet marchait a cote de lui, revetu de ses plus beaux habits. Il avait demande de regler lui-meme le programme de cette derniere journee, et se renfermait pour l'instant dans un deuil silencieux.

XVIII

Apres avoir couru tous les recoins familiers du vieux Stamboul, fume un grand nombre de narguilhes et fait station a toutes les mosques, nous nous retrouvons le soir a Eyoub, ramenes encore une fois vers ce lieu, ou je ne suis plus qu'un etranger sans gite, dont le souvenir meme sera bientot efface.

Mon entree au cafe de Suleiman produit sensation: on m'avait considere comme un personnage disparu, eteint pour tout de bon et pour jamais.

L'assistance, ce soir, y est nombreuse et fort melee: beaucoup de tetes entierement nouvelles, de provenance inconnue; un public de cour des Miracles, ou peu s'en faut.

Achmet cependant organise pour moi une fete d'adieu et commande un orchestre: deux hautbois a l'aigre voix de cornemuse, un orgue et une grosse caisse.

Je consens a ces preparatifs sur la promesse formelle qu'on ne brisera rien, et que je ne verrai pas couler de sang.

Nous allons nous etourdir ce soir; pour mon compte, je ne demande pas mieux.

On m'apporte mon narguilhe et ma tasse de café turc, qu'un enfant est chargé de renouveler tous les quarts d'heure, et Achmet, prenant les assistants par la main, les forme en cercle et les invite à danser.

Une longue chaîne de figures bizarres commence à s'agiter devant moi, à la lueur troublée des lanternes; une musique assourdissante fait trembler les poutres de cette masure; les ustensiles de cuivre pendus aux murailles noires s'ébranlent et donnent des vibrations métalliques; les hautbois poussent des notes stridentes, et la gaieté déchirante éclate avec fureur.

Au bout d'une heure, tous étaient grisés de mouvement et de tapage; la fête était à souhait.

Je n'y voyais plus moi-même qu'à travers un nuage, ma tête s'emplissait de pensées étranges et incohérentes. Les groupes, exténues et haletants, passaient et repassaient dans l'obscurité. La danse tourbillonnait toujours, et Achmet, à chaque tour, brisait une vitre du revers de sa main.

Une à une, toutes les vitres de l'établissement tombaient à terre, et se pulvérisaient sous les pieds des danseurs; les mains d'Achmet, labourées de coupures profondes, ensanglantaient le plancher.

Il paraît qu'il faut du bruit et du sang aux douleurs turques.

J'étais écoeuré de cette fête, inquiet aussi pour l'avenir de voir Achmet faire de pareilles sottises et se soucier si peu de ses promesses.

Je me levai pour sortir; Achmet comprit et me suivit en silence. L'air froid du dehors nous rendit le calme et la possession

de nous-memes.

--Loti, dit Achmet, ou vas-tu?

--A bord, repondis-je; je ne te connais plus; je tiendrai mes promesses comme tu as ce soir tenu les tiennes, tu ne me reverras jamais.

Et j'allai plus loin discuter avec un batelier attarde le prix d'un passage pour Galata.

--Loti, dit Achmet, pardonne-moi, tu ne peux pas laisser ainsi ton frere!

Et il commenca a me supplier en pleurant.

Moi non plus, je ne voulais pas le laisser ainsi, mais j'avais juge qu'une penitence et une semonce lui etaient necessaires, et je restais inexorable.

Alors, il chercha a me retenir avec ses mains pleines de sang, et s'accrocha a moi avec desespoir. Je le repoussai violemment et le lancai contre une pile de bois qui s'ecroula avec fracas. Des bachibouzouks de patrouille qui passaient nous prirent pour des malfaiteurs, et s'approcherent avec un fanal.

Nous etions au bord de l'eau, dans un endroit solitaire de la banlieue, loin des murs de Stamboul, et ces mains rouges representaient mal.

--Ce n'est rien, dis-je; seulement, ce garcon a bu, et je le ramena chez lui.

Alors, je pris Achmet par la main, et l'emmenai chez sa soeur Eriknaz, qui, apres avoir panse ses doigts, lui fit un long sermon

et l'envoya coucher.

XIX

26 mars.

Encore un jour,--dernier sursis de notre depart.

Encore un jour, encore une toilette chez leur " madame " et je me retrouve a Stamboul.

Il fait temps sombre d'orage, la brise est tiede et douce. Nous fumons un narguilhe de deux heures sous les arcades mauresques de la rue du Sultan-Selim.--Les colonnades blanches, de-formees par les annees, alternent avec les kiosques funeraires et les alignements de tombeaux. Des branches d'arbres, toutes roses de fleurs, passent par-dessus les murailles grises; de fraiches plantes croissent partout, et courent gaiement sur les vieux marbres sacres.

J'aime ce pays, et tous ces details me charment; je l'aime parce que c'est le sien et qu'elle a tout anime de sa presence,--elle qui est encore la tout pres, et que cependant je ne verrai plus.

Le soleil couchant nous trouve assis devant la mosquee de Mehmed-Fatih, sur certain banc ou nous avons autrefois passe de longues heures. Par-ci, par-la, des groupes de musulmans, eparpilles sur l'immense place, fument en causant, et goutent avec nonchalance les charmes d'une soiree de printemps.

Le ciel est redevenu calme et sans nuages; j'aime ce lieu, j'aime cette vie d'Orient, j'ai peine a me figurer qu'elle est finie et

que je vais partir.

Je regarde ce vieux portique noir, la-bas, et cette rue deserte qui s'enfonce dans un bas-fond sombre. C'est la qu'elle habite, et, en m'avancant de quelques pas, je verrais encore sa demeure.

Achmet a suivi mon regard et m'examine avec inquietude: il a devine ce que je pense, et compris ce que je veux faire.

--Ah! dit-il, Loti, aie pitie d'elle si tu l'aimes! Tu lui as dit adieu; a present, laisse-la!

Mais j'avais resolu de la voir, et j'etais sans force contre moi-meme.

Achmet plaida avec larmes la cause de la raison, la cause meme du simple bon sens: Abeddin etait la, le vieil Abeddin, son maitre, et toute tentative pour la voir devenait insensee.

--D'ailleurs, disait-il, si meme elle sortait, tu n'as plus de maison pour la recevoir. Ou trouverais-tu, Loti, dans Stamboul, l'hospitalite pour toi et la femme d'un autre? Si elle te voit ou si les femmes lui disent que tu es la, elle se perdra comme une folle, et, demain, tu la laisseras dans la rue. Cela t'est egal, a toi qui vas partir; mais, Loti, si tu fais cela, je te deteste et tu n'as pas de coeur.

Achmet baissa la tete, et se mit a frapper du pied contre le sol, parti qu'il avait coutume de prendre quand ma volonte dominait la sienne.

Je le laissai faire, et je me dirigeai vers le portique.

Je m'adossai contre un pilier, plongeant les yeux dans la rue sombre et deserte: on eut dit la rue d'une ville morte.

Pas une fenetre ouverte, pas un passant, pas un bruit; seulement, de l'herbe croissant entre les pierres, et, gisant sur le pave, deux carcasses dessechees de chiens morts.

C'etait un quartier aristocratique: les vieilles maisons, baties en planches de nuances foncees, decelaient une opulence mystereuse; des balcons fermes, des shaknisirs en grande saillie, debordant sur la rue triste; derriere les grilles de fer, des treillages discrets en lattes de frene, sur lesquels des artistes d'autrefois avaient peint des arbres et des oiseaux. Toutes les fenetres de Stamboul sont peintes et fermees de cette maniere.

Dans les villes d'Occident, la vie du dedans se devine au-dehors; les passants, par l'ouverture des rideaux, decouvrent des tetes humaines, jeunes ou vieilles, laides ou gracieuses.

Le regard ne plonge jamais dans une demeure turque. Si la porte s'ouvre pour laisser passer un visiteur, elle s'entrebaille seulement; quelqu'un est derriere, qui la referme aussitot. L'interieur ne se devine jamais.

Cette grande maison la-bas, peinte en rouge sombre, c'est celle d'Aziyade. La porte est surmontee d'un soleil, d'une etoile et d'un croissant; le tout en planches vermoulues. Les peintures qui ornent les treillages des shaknisirs representent des tulipes bleues melees a des papillons jaunes. Pas un mouvement n'indique qu'un etre vivant l'habite; on ne sait jamais si, des fenetres d'une maison turque, quelqu'un vous regarde ou ne vous regarde pas.

Derriere moi, la-haut, la grande place est doree par le soleil couchant; ici, dans la rue, tout est deja dans l'ombre.

Je me cache a moitie derriere un pan de muraille, je regarde cette maison, et mon coeur bat terriblement.

Je pense a ce jour ou je l'avais vue, et pour la premiere fois de ma vie, derriere les grilles de la maison de Salonique. Je ne sais plus ce que je veux, ni ce que je suis venu chercher; j'ai peur que les autres femmes ne rient de moi; j'ai peur d'etre ridicule, et surtout j'ai peur de la perdre ...

XX

Quand je remontais sur la place de Mehmed-Fatih, le soleil dorait en plein l'immense mosquee, les portiques arabes et les minarets gigantesques. Les oulemas qui sortaient de la priere du soir s'etaient tous arretes sur le seuil, et s'etageaient dans la lumiere sur les grandes marches de pierre. La foule accourait vers eux et les entourait : au milieu du groupe, un jeune homme montrait le ciel, un jeune homme qui avait une admirable tete mystique. Le turban blanc des oulemas entourait son beau front large; son visage etait pale, sa barbe et ses grands yeux etaient noirs comme de l'ebene.

Il montrait en haut un point invisible, il regardait avec extase dans la profondeur du ciel bleu et disait:

--Voila Dieu! Regardez tous! Je vois Allah! Je vois l'Eternel!

Et nous courumes, Achmet et moi, comme la foule, aupres de l'oulema qui voyait Allah.

XXI

Nous ne vimes rien, hélas! Nous en aurions eu besoin cependant. Alors, comme toujours, j'aurais donné ma vie pour cette vision divine, ma vie seulement pour un signe du ciel, ma vie pour une simple manifestation du surnaturel.

--Il ment, disait Achmet; quel est l'homme qui a jamais vu Allah?

--Ah! c'est vous, Loti, dit l'oulema Izzet; vous aussi, vous voulez voir Allah? Allah, dit-il en souriant, ne se montre pas aux infidèles.

--Il est fou, dirent les derviches.

Et on emmena le visionnaire dans sa cellule.

Achmet avait profité de cette diversion pour m'entraîner sur le versant de Marmara, le plus loin d'elle possible. La nuit vint et nous trouva à moitié égarés.

XXII

Nous dinons sous les porches de la rue du Sultan-Selim. Il est déjà tard pour Stamboul; les Turcs se couchent avec le soleil.

L'une après l'autre, les étoiles s'allument dans le ciel pur; la lune éclaire la rue large et déserte, les arcades arabes et les vieilles tombes. De loin en loin un café turc encore ouvert jette une lueur rouge sur les pavés gris; les passants sont rares et cir-

culent le fanal a la main; par-ci par-la, de petites lampes tristes brulent dans les kiosques funeraires. Je vois pour la derniere fois ces tableaux familiers; demain, a pareille heure, je serai loin de ce pays.

--Nous allons descendre jusqu'a Oun-Capan, dit Achmet, qui a ce soir encore l'autorisation de faire le programme; nous prendrons des chevaux jusqu'a Balate, un caique jusqu'a Pri-pacha, et nous irons coucher chez Eriknaz qui nous attend.

Nous nous perdons pour aller a Oun-Capan, et les chiens aboient apres nos lanternes; nous connaissons bien cependant notre Stamboul, mais les vieux Turcs eux-memes se perdent la nuit dans ces dedales. Personne pour nous indiquer la route; toujours les memes petites rues, qui montent, descendent et se contournent sans motif plausible, comme les sentiers d'un labyrinthe.

A Oun-Capan, a l'entree du Phanar, deux chevaux nous attendent.

Un coureur nous precede, porteur d'un fanal de deux metres de haut, et nous partons comme le vent.

Le sombre et interminable Phanar est endormi; tout y est silencieux. Dans les rues ou nous courons, le soleil en plein midi hesite a descendre, et deux chevaux ont peine a passer de front. D'un cote, c'est la grande muraille de Stamboul; de l'autre, de hautes maisons bardees de fer et plus vieilles que l'islam, qui s'elargissent par le haut, et font voute sur la ruelle humide. Il faut courber la tete en passant a cheval sous les balcons des maisons byzantines, qui tendent au-dessus de vous dans l'obscurite profonde leurs gros bras de pierre.

C'est le chemin que nous faisons chaque soir pour rejoindre le logis d'Eyoub; arrives a Balate, nous en sommes bien pres, mais ce logis n'existe plus ...

Nous reveillons un batelier qui nous mene en caique sur l'autre rive ...

La, c'est la campagne, et de grands cypres noirs se dressent au milieu des platanes.

Nous commencons aux lanternes l'ascension des sentiers qui menent a la case d'Eriknaz.

XXIII

Eriknaz-hanum est d'une laideur agreable et distinguee, blanche comme de la cire, les yeux et les sourcils noirs comme l'aile du corbeau. Elle nous recoit sans voile, comme une femme franque.

Tout son interieur respire l'ordre, l'aisance, et la plus stricte proprete. Ses amies Murrah et Fenzile, qui veillaient avec elle, a notre arrivee prennent la fuite en se cachant le visage. Elles etaient occupees a broder de paillettes d'or de petites pantoufles rouges, a bouts retrousses comme des trompettes.

Mon amie Alemshah, fille d'Eriknaz et niece d'Achmet, vient prendre sa place habituelle sur mes genoux et s'y endort; c'est une jolie petite creature de trois ans, aux grands yeux de jais, mignonne et proprette comme une poupee.

Apres le cafe et la cigarette, on nous apporte deux matelas blancs, deux _yatags_ blancs, deux couvre-pieds blancs, le tout

comme neige; Eriknaz et Alemshah se retirent en nous souhaitant bonne nuit, et nous nous endormons tous deux d'un profond sommeil.

Un soleil radieux vient de grand matin nous eveiller, et quatre a quatre nous degringolons les sentiers qui menent a la Corne d'or. Un caique matinal est la qui nous attend.

La multitude des cases noires de Pri-pacha, etagees la-haut en pyramide, baignent dans la lumiere orangee, et toutes les vitres etincellent. Eriknaz et Alemshah nous regardent de loin partir, perchees, en robes rouges, au soleil levant, sur le toit de leur maison.

Voici Eyoub qui passe, voici le cafe de Suleiman, la petite place de la mosquee, et la case d'Arif-effendi, en pleine lumiere du matin. Personne au bord de l'eau; tout encore est clos et endormi.

Ma demeure, que j'ai si souvent vue sombre et triste, sous la neige et le vent du nord, me laisse comme derniere image un eblouissement de soleil.

Ce dernier lever du jour est d'une splendeur inaccoutumee; tout le long de la Corne d'or, depuis Eyoub jusqu'au serail, les domes et les minarets se dessinent sur le ciel limpide en teintes roses ou irisees. Les caiques dores commencent a circuler par centaines, charges de passants pittoresques ou de femmes voilees.

Au bout d'une heure, nous sommes a bord. Tout y est sens dessus dessous, et c'est bien le depart cette fois.

Il est fixe pour midi.

XXIV

--Viens, Loti, dit Achmet; allons encore a Stamboul, fumer notre narguilhe ensemble pour la derniere fois ...

Nous traversons en courant Sali-Bazar, Tophane, Galata. Nous voici au pont de Stamboul.

La foule se presse sous un soleil brulant; c'est bien le printemps, pour tout de bon, qui arrive comme moi je m'en vais. La grande lumiere de midi ruisselle sur tout cet ensemble de murailles, de domes et de minarets, qui couronnent la-haut Stamboul; elle s'eparpille sur une foule bariolee, vetue des couleurs les plus voyantes de l'arc-en-ciel.

Les bateaux arrivent et partent, charges d'un public pittoresque; les marchands ambulants hurlent a tue-tete, en bousculant la foule.

Nous connaissons tous ces bateaux qui nous ont transportes a tous les points du Bosphore; nous connaissons sur le pont de Stamboul toutes les echoppes, tous les passants, meme tous les mendiants, la collection complete des estropies, aveugles, manchots, becs-de-lievre et culs-de-jatte! Toute la truanderie turque est aujourd'hui sur pied; je distribue des aumones a tout ce monde, et recueille toute une kyrielle de benedictions et de salams.

Nous nous arretons a Stamboul, sur la grande place de Jenidjami, devant la mosquee. Pour la derniere fois de ma vie, je jouis du plaisir d'etre en Turc, assis a cote de mon ami Achmet, fumant un narguilhe au milieu de ce decor oriental.

Aujourd'hui, c'est une vraie fête du printemps, un étalage de costumes et de couleurs. Tout le monde est dehors, assis sous les platanes, autour des fontaines de marbre, sous les berceaux de vignes qui se couvriront bientôt de feuilles tendres. Les barbiers ont établi leurs ateliers dans la rue et opèrent en plein air; les bons musulmans se font gravement raser la tête, en réservant au sommet la mèche par laquelle Mahomet viendra les prendre pour les porter en paradis.

... Qui me portera, moi, dans un paradis quelconque? quelque part ailleurs que dans ce vieux monde qui me fatigue et m'ennuie, quelque part ou rien ne changera plus, quelque part ou je ne serai pas perpétuellement séparé de ce que j'aime ou de ce que j'ai aimé?

Si quelqu'un pouvait me donner seulement la foi musulmane, comme j'irais, en pleurant de joie, embrasser le drapeau vert du prophète!

--Digression stupide, à propos d'une queue réservée sur le sommet de la tête ...

XXV

--Loti, dit Achmet, explique-moi un peu le voyage que tu vas faire.

--Achmet, dis-je, quand j'aurai traversé la mer de Marmara, l'Ak-Deniz (la mer vieille), comme vous l'appellez, j'en traverserai une beaucoup plus grande pour aller au pays des Grecs, une plus grande encore pour aller au pays des Italiens, le pays de ta " ma-

dame ", et puis encore une plus grande pour atteindre la pointe d'Espagne. Si au moins je restais dans cette mer si bleue, la Mediterranee, je serais moins loin de vous; ce serait encore un peu votre ciel, et les bateaux qui font le va-et-vient du Levant m'apporteraient souvent des nouvelles de la Turquie! Mais j'entrerais dans une autre mer, tellement immense, que tu n'as aucune idee d'une etendue pareille, et il me faudra, la, naviguer plusieurs jours en remontant vers l'etoile (le nord) pour arriver dans mon pays--dans mon pays, ou nous voyons plus souvent la pluie que le beau temps, et les nuages que le soleil.

"Je serai la-bas bien loin de vous et cette contree ne ressemble guere a la tienne; tout y est plus pale, et les couleurs de toute chose y sont plus ternes; c'est comme ici quand il fait de la brume, encore est-ce moins transparent.

"Le pays est si plat, que tu n'en as jamais vu de semblable, si ce n'est quand tu es alle en Arabie, faire a la Mecque le pelerinage que tout bon musulman doit au tombeau du prophete; seulement, au lieu de sable, c'est de l'herbe verte et de grands champs laboures. Les maisons sont toutes carrees et pareilles; pour perspective, on n'a guere que le mur de son voisin, et souvent cette platitude vous etouffe, on voudrait s'elever pour voir plus loin.

"Encore n'y a-t-il pas, comme en Turquie, des escaliers pour monter sur les toits, et, moi qui te parle, ayant un jour eu l'idee de me promener sur ma maison, je me suis vu passer dans mon quartier pour un garçon excentrique.

"Tout le monde est a l'uniforme, paletot gris, chapeau ou casquette, et c'est pis qu'a Pera. Tout est prevu, regle, numerote; il y a des lois sur tout et des reglements pour tout le monde, si bien

que le dernier des cuistres, marchand de bonneterie ou garçon coiffeur, a les memes droits a vivre qu'un garçon intelligent et determine, comme toi ou moi par exemple.

"Enfin, croirais-tu, mon cher Achmedim, que, pour le quart de ce que nous faisons journallement a Stamboul, on aurait dans mon pays des pourparlers d'une heure avec le commissaire de police!

Achmet comprit tres bien cet apercu de civilisation occidentale, et resta un instant reveur.

--Pourquoi, dit-il, apres la guerre, n'amenerais-tu pas ta famille en Turquie d'Asie, Loti?

--Loti, dit Achmet, je veux que tu emportes ce chapelet qui me vient de mon pere Ibrahim, et promets-moi qu'il ne te quittera jamais. Je sais bien, reprit-il en pleurant, que je ne te reverrai plus. Dans un mois, nous aurons la guerre; c'est fini des pauvres Turcs, c'est fini de Stamboul, les _Moscov_ nous detruiront tous, et, quand tu reviendras, Loti, ton Achmet sera mort.

"Son corps restera quelque part dans la campagne, du cote du Nord; il n'aura meme pas une petite tombe en marbre gris, sous les cypres, dans le cimetiere de Kassim-Pacha; Aziyade sera passee en Asie, et tu ne retrouveras plus sa trace, personne ne pourra plus te parler d'elle. Loti, dit-il en pleurant, reste avec ton frere!

Helas! Je crains ces Moscov autant que lui-meme, je tremble a cette idee horrible que je pourrais en effet perdre sa trace, et que je ne trouverais plus personne au monde qui put jamais me parler d'elle!...

XXVI - XXVII

Les muezzins montent a leurs minarets, c'est l'heure du namaze de midi; il est temps de partir.

En passant par Galata, je vais saluer leur " madame ". J'embrasserais presque cette vieille coquine.

Achmet me reconduit a bord, ou nous nous disons adieu au milieu du tohu-bohu des visites et de l'appareillage.

Nous partons, et Stamboul s'eloigne ...

En mer, 27 mars 1877.

Un pale soleil de mars se couche sur la mer de Marmara. L'air du large est vif et froid. Les cotes, tristes et nues, s'eloignent dans la brume du soir. Est-ce fini, mon Dieu, et ne la verrai-je plus?

Stamboul a disparu; les plus hauts domes des plus hautes mosques, tout s'est perdu dans l'eloignement, tout s'est efface. Je voudrais seulement une minute la voir, je donnerais ma vie pour seulement toucher sa main; j'ai une envie folle de sa presence.

J'ai encore dans la tete tout le tapage de l'Orient, les foules de Constantinople, l'agitation du depart, et ce calme de la mer m'opprime.

Si elle etait la, je pleurerais, ce que je n'ai pu faire; je mettrais ma tete sur ses genoux et je pleurerais comme un enfant; elle me verrait pleurer et elle aurait confiance. J'ai ete bien tranquille et bien froid en lui disant adieu.

Et je l'adore pourtant. En dehors de toute ivresse, je l'aime, de l'affection la plus tendre et la plus pure; j'aime son ame et son coeur qui sont a moi; je l'aimerai encore au-dela de la jeunesse, au-dela du charme des sens, dans l'avenir mysterieux qui nous apportera la vieillesse et la mort.

Ce calme de la mer, ce ciel pale de mars me serrent le coeur. Je souffre bien, mon Dieu; c'est une angoisse comme si je l'avais vue mourir. J'embrasse ce qui me vient d'elle; je voudrais pleurer, et je ne le puis meme pas.

Elle est a cette heure dans son harem, ma bien-aimee, dans quelque appartement de cette demeure si sombre et si grillée, etendue, sans paroles et sans larmes, aneantie, a l'approche de la nuit.

Achmet est reste, nous suivant des yeux, assis sur le quai de Foundoucli; je l'ai perdu de vue en meme temps que ce coin familier de Constantinople, ou, chaque soir, Samuel ou lui venaient m'attendre.

Lui aussi pense que je ne reviendrai plus.

Pauvre petit ami Achmet, je l'aimais bien, celui-la encore; son amitie m'était douce et bienfaisante.

C'est fini de l'Orient, le reve est acheve. La patrie est devant nous; dans ce paisible petit Brightbury la-bas, on m'attend avec bonheur. Moi aussi, je les aime tous, mais qu'il est triste ce foyer qui m'attend.

Je revois ce nid, cheri pourtant, ou s'est passee mon enfance, les vieux murs et le lierre, le ciel gris du Yorkshire, les vieux toits, la mousse et les tilleuls, temoins d'autrefois, temoins des pre-

miers rêves et du bonheur que rien dans le monde ne peut plus me rendre.

Souvent déjà j'y suis revenu, au foyer, le cœur tourmente et déchire; j'y ai rapporté bien des passions, bien des espérances, toujours brisées; il est rempli de poignants souvenirs, son calme beni n'a plus sur moi son action salutaire; j'étoufferai là, maintenant, comme une plante privée de soleil ...

XXVIII

A LOTI, DE SA SOEUR

Brightbury, avril 1877.

Cher frère aime, je veux, moi aussi, te souhaiter la bienvenue dans notre pays. Fasse Celui auquel je me confie que tu t'y trouves bien et que notre tendresse adoucisse tes peines! Il me semble que nous ne négligerons rien pour cela, nous sommes pleins de la joie de ton retour.

Je fais souvent la réflexion qu'alors qu'on est si aimé, si cheri, et qu'on est l'affection et la pensée dominante de tant de cœurs, il n'y a point de quoi se croire une vie maudite et déshéritée dans ce monde. Je t'ai écrit à Constantinople une longue lettre que tu ne recevras sans doute jamais. Je te disais combien je prenais part à tes peines, à tes douleurs même. Va, j'ai plus d'une fois versé des larmes en songeant à l'histoire d'Aziyade.

Je pense, cher petit frère, que ce n'est pas tout à fait ta faute, si tu laisses ainsi partout un morceau de ta pauvre existence. On se

l'est bien disputee, cette existence, bien qu'elle ne soit pas longue encore ... mais tu sais que je crois qu'il y aura bientôt quelqu'un qui la prendra tout a fait, et que tu t'en trouveras le mieux du monde.

Le rossignol et le coucou, la fauvette et les hirondelles saluent ton arrivee; tu ne pouvais pas mieux tomber que dans cette saison. Qui sait si nous allons pouvoir te garder un peu, pour te bien gater.

Adieu; tous nos baisers, et a bientôt!

XXIX

Traduction d'un grimoire turc, écrit sous la dictée d'Achmet par un écrivain public de la place d'Emin-Ounou a Stamboul, et adresse a Loti, a Brightbury.

"ALLAH!

"Mon cher Loti,

"Achmet te fait beaucoup de salutations.

"J'ai fait remettre ta lettre de Mytilene a Aziyade par la vieille Kadidja; elle l'a serree dans sa robe, et n'a pas pu se la faire lire encore, parce qu'elle n'est pas sortie depuis ton depart.

"Le vieux Abeddin a soupconne et tout devine, car nous avons ete sans prudence pendant les derniers jours. Il ne lui a pas fait de reproches, a dit Kadidja, et ne l'a pas chassee, parce qu'il l'aimait beaucoup. Seulement, il n'entre plus dans son appartement;

il ne prend plus garde a elle et il ne lui parle plus. Les autres femmes aussi du harem l'ont abandonnee, excepte Fenzile-hanum, qui est allee pour elle consulter le hodja (le sorcier).

"Elle est malade depuis ton depart; cependant le grand ekime (medecin) qui l'a vue a dit qu'elle n'avait rien et n'est pas revenu.

"C'est la vieille qui avait un jour arrete le sang de sa main qui la soigne; elle est sa confidente et je crois qu'elle l'a denoncee pour de l'argent.

"Aziyade te fait dire qu'elle ne vit pas sans toi; qu'elle ne voit pas le moment de ton retour a Constantinople; qu'elle ne croit pas qu'elle puisse jamais _voir tes yeux face a face_ et qu'il lui semble qu'il n'y a plus de soleil.

"Loti, les paroles que tu m'as dites, ne les oublie pas; les promesses que tu m'as faites, ne les oublie jamais! Dans ta pensee, crois-tu que je peux etre heureux un seul moment sans toi a Constantinople? Je ne le puis pas, et, quand tu es parti, mon coeur s'est brise de peine.

"On ne m'a pas encore appele pour la guerre, a cause de mon pere, qui est tres vieux; cependant je pense qu'on m'appellera bientot.

"Je te salue

"Ton frere,

"ACHMET"

"P.-S.--Le feu a pris dans le quartier du Phanar cette derniere semaine. Le Phanar est tout brule."

XXX

LOTI A IZEDDIN-ALI, A STAMBOUL

Brightbury, 20 mai 1877.

Mon cher Izzedin-Ali,

Me voici dans mon pays, bien different du votre! sous les vieux tilleuls qui m'ont abrite enfant, dans ce petit Brightbury dont je vous parlais a Stamboul, au milieu de mes bois de chenes verts. C'est le printemps, mais un pale printemps: de la pluie et de la brume, un peu comme est chez vous l'hiver.

J'ai repris l'uniforme d'Occident, chapeau et paletot gris, il me semble par instants que mon costume, c'est le votre, et que c'est a present que je suis deguise.

J'aime ce petit coin de la patrie cependant; j'aime ce foyer de la famille que j'ai tant de fois deserte; j'aime ceux qui m'aiment ici, et dont l'affection rendait douces et heureuses mes premieres annees. J'aime tout ce qui m'entoure, meme cette campagne et ces vieux bois qui ont leur charme a eux, un grand charme pastoral, quelque chose qu'il m'est difficile de definir pour vous, charme du passe, charme d'autrefois et des anciens bergers.

Les nouvelles se succedent, mon cher effendim, les nouvelles de la guerre; les evenements se precipitent. J'avais espere que le peuple anglais prendrait parti pour la Turquie, et je ne vis qu'a moitie, si loin de Stamboul. Vous avez mes sympathies ardentes; j'aime votre pays, je fais pour lui des voeux sincerés, et sans doute vous me reverrez bientot.

Et puis, vous l'avez devine, effendim, je l'aime, elle, dont vous aviez soupconne et tolere la presence. Votre coeur est grand; vous etes au-dessus de toutes les conventions, de tous les pre-juges. Je puis bien vous dire a vous que je l'aime, et que, pour elle surtout, je reviendrai bientot.

XXXI

Brightbury, mai 1877.

J'etais assis a Brightbury, sous les vieux tilleuls. Une mesange a tete bleue chantait au-dessus de ma tete une chanson compliquee et fort longue; elle y mettait toute son ame de mesange, et son chant reveillait chez moi un monde de souvenirs.

C'etait confus d'abord, comme les souvenirs lointains; puis peu a peu les images vinrent, plus nettes et plus precises, je m'y retrouvai tout a fait.

Oui, c'etait la-bas, a Stamboul,--une de nos grandes imprudences, un de nos jours d'ecole buissonniere et de temerite. Mais c'est si grand, Stamboul! on y est si inconnu!... Et le vieil Abeddin, qui etait a Andrinople!...

C'etait une belle apres-midi d'hiver, et nous nous promenions tous deux, elle et moi, heureux comme deux enfants de nous trouver ensemble au soleil, une fois par hasard, et de courir la campagne.

Il etait triste cependant le lieu de promenade que nous avions choisi: nous longions la grande muraille de Stamboul, lieu soli-

taire par excellence, et ou tout semble s'etre immobilise depuis les derniers empereurs byzantins.

La grande ville a toutes ses communications par mer, et autour de ses murs antiques le silence est aussi complet qu'aux abords d'une necropole. Si, de loin en loin, quelques portes s'ouvrent dans les epaisseurs de ces remparts, on peut affirmer que personne n'y passe et qu'il eut autant valu les supprimer. Ce sont du reste de petites portes basses, contournees, mysterieuses, surmontees d'inscriptions dorees et d'ornements bizarres.

Entre la partie habitee de la ville et ses fortifications s'etendent de vastes terrains vagues occupes par des mesures inquietantes, des ruines eboulees de tous les ages de l'histoire.

Et rien au-dehors ne vient interrompre la longue monotonie de ces murailles; a peine, de distance en distance, un minaret dressant sa tige blanche; toujours les memes creneaux, toujours les memes tours, la meme teinte sombre apportee par les siecles, - les memes lignes regulieres, qui s'en vont, droites et funebres, se perdre dans l'extreme horizon.

Nous marchions tous deux seuls au pied de ces grands murs. Tout autour de nous, dans la campagne, c'etaient des bois de ces cypres gigantesques, hauts comme des cathedrales, a l'ombre desquels par milliers se pressaient les sepultures des Osmanlis. Je n'ai vu nulle part autant de cimetieres que dans ce pays, ni autant de tombes, ni autant de morts.

--Ces lieux, disait Aziyade, etaient affectionnes d'Azrael qui, la nuit, y arretait son vol. Il repliait ses grandes ailes et marchait comme un homme sous ces ombrages terribles.

Cette campagne etait silencieuse, ces sites imposants et solennels.

Et cependant nous etions gais, tous les deux, heureux de notre escapade, heureux d'etre jeunes et libres, de circuler une fois par hasard, en plein vent comme tout le monde, et sous le beau ciel bleu.

Son yachmak, tres epais, etait ramene sur ses yeux jusqu'a dérober tout son front; a peine voyait-on, par l'ouverture du voile, rouler ses prunelles, si limpides et si mobiles; son feredje d'emprunt etait d'une couleur foncee, d'une coupe severe, que n'adoptent point d'ordinaire les femmes elegantes et jeunes. Et le vieil Abeddin lui-meme ne l'eut point reconnue.

Nous marchions d'un pas souple et rapide, frolant les modestes marguerites blanches et l'herbe courte de janvier, respirant a pleine poitrine le bon air vif et piquant des beaux jours d'hiver.

Tout a coup, dans ce grand silence, nous entendimes un delieux chant de mesange, en tout semblable a celui d'aujourd'hui; les petits oiseaux de meme espece repetent dans tous les coins du monde la meme chanson.

Aziyade s'arreta court, etonnee; avec une mine de stupefaction comique, du bout de son doigt teint de henne, elle me montrait le petit chanteur pose pres de nous sur une branche de cypres. Ce petit oiseau, tout petit, tout seul, se donnait tant de mal pour faire tout ce bruit, il se demenait d'un air si important et si joyeux, que, de bon coeur, nous nous mimes a rire.

Et nous restames la longtemps a l'ecouter, jusqu'au moment ou il prit son vol, effraye par six grands chameaux qui s'avancaient d'une allure bete, attaches a la queue leu leu par des ficelles.

Apres ... apres, nous vimes poindre une troupe de femmes en deuil qui se dirigeaient vers nous.

C'etaient des femmes grecques; deux popes marchaient en tete; elles portaient un petit cadavre, a decouvert sur une civiere, suivant leur rite national.

--_Bir guzel tchoudjouk_ (Un joli petit enfant!), dit Aziyade devenue serieuse.

En effet, c'etait une jolie petite fille de quatre ou cinq ans, une delicieuse poupee de cire qui semblait endormie sur des coussins. Elle etait vetue d'une elegante robe de mousseline blanche et portait sur la tete une couronne de fleurs d'or.

Il y avait une fosse creusee au bord du chemin. On enterre ainsi les morts n'importe ou, le long des routes ou au pied des murs ...

--Approchons-nous, dit Aziyade, redevenue enfant; on nous donnera des bonbons.

On avait derange pour creuser cette fosse un cadavre qui ne devait pas etre fort ancien; la terre qui en etait sortie etait pleine d'ossements et de lambeaux de diverses etoffes. Il y avait surtout un bras, plie a angle droit, dont les os, encore rouges, se tenaient au coude par quelque chose que la terre n'avait pas eu le temps de devorer.

Il y avait la deux _popes_ a grands cheveux de femme, couverts de sordides oripeaux dores, sales, patibulaires, assistes de quatre mauvais droles d'enfants de choeur.

Ils marmotterent quelque chose sur l'enfant mort, et puis la mere lui enleva sa couronne de fleurs, et emprisonna avec soin ses cheveux blonds dans un petit bonnet de nuit, toilette qui nous eut fait sourire, si elle n'eut pas ete faite par cette mere.

Quand elle fut couchee tout au fond sur le sol humide, sans planches, sans biere, on jeta sur elle cette terre malsaine; tout tomba dans le trou, sur la jolie petite figure de cire, y compris les vieux os et le vieux coude; et elle fut promptement enfouie.

On nous donna des bonbons en effet; j'ignorais cet usage grec.

Une jeune fille, puisant dans un sac rempli de dragees blanches, en remit une poignee a chacun des assistants, et nous en eumes aussi, bien que nous fussions Turcs.

Quand Aziyade tendit la main pour recevoir les siennes, ses yeux etaient pleins de larmes ...

XXXII - I

Le fait est que ce petit oiseau etait drole de se trouver si heureux de vivre, et d'etre si gai au milieu de ce site funebre!...

.....

* * * * *

AZRAEL

20 mai 1877.

... C'est bien le ciel pur et la mer bleue du Levant. La-bas, quelque chose se dessine; l'horizon se frange de mosquées et de minarets;--mon cœur bat, c'est Stamboul!

Je mets pied à terre.--C'est une émotion vive que de me retrouver dans ce pays ...

Achmet n'est plus là, à son poste, caracolant à Top-Hane sur son cheval blanc. Galata même est mort; on voit que quelque chose de terrible comme une guerre d'extermination se passe au-dehors.

... J'ai repris mes habits turcs. Je cours à Azarkapou. Je monte dans le premier caique qui passe. Le caiqdji me reconnaît.

--Et Achmet?... dis-je.

--Parti, parti pour la guerre!

J'arrive chez Eriknaz, sa sœur.

--Oui, parti, dit-elle. Il était à Batoum, et, depuis la bataille, nous sommes sans nouvelles.

Les sourcils noirs d'Eriknaz s'étaient contractés avec douleur; elle pleurait amèrement ce frère que les hommes lui avaient ravi, et la petite Alemshah pleurait en regardant sa mère.

Je me rendis à la case de Kadidja; mais la vieille avait déménagé, et personne ne put m'indiquer sa demeure.

II

Alors, je me dirigeai seul vers la mosquee de Mehmed-Fatih, vers la maison d'Aziyade, sans arreter aucun projet dans ma tete troublee, sans songer meme a ce que j'allais faire, pousse seulement par le besoin de m'approcher d'elle et de la voir!...

Je traversai ce monceau de ruines et de cendres qui avait ete autrefois l'opulent Phanar; ce n'etait plus qu'une grande devastation, une longue suite de rues funebres, encombrees de debris noirs et calcines. C'etait ce Phanar que, chaque soir, je traversais gaieusement pour aller a Eyoub, ou m'attendait ma cherie ...

On criait dans ces rues; des groupes d'hommes a peine vetus, leves pour la guerre, a moitie armes, a moitie sauvages, aiguissaient leurs yatagans sur les pierres, et promenaient de vieux drapeaux verts, zebres d'inscriptions blanches.

Je marchai longtemps. Je traversai les quartiers solitaires de l'Eski-Stamboul.

J'approchais toujours. J'etais dans la rue sombre qui monte a Mehmed-Fatih, la rue qu'elle habitait!...

Les objets exterieurs etalaient au soleil des aspects sinistres qui me serraient le coeur. Personne dans cette rue triste; un grand silence, et rien que le bruit de mes pas ...

Sur les paves, sur l'herbe verte, apparut une tournure de vieille, rasant les murailles; sous les plis de son manteau passaient ses jambes maigres et nues, d'un noir d'ebene; elle trottnait tete basse, et se parlait a elle-meme ... C'etait Kadidja.

Kadidja me reconnut. Elle poussa un intraduisible _Ah_! avec une intonation aigue de negresse ou de macaque, et un ricanement de moquerie.

--Aziyade? dis-je.

--_Eulu! eulu_! dit-elle en appuyant a plaisir sur ces mots bizarrement sauvages qui, dans la langue tartare, designent la mort.

--_Eulu! eulmuch_! criait-elle, comme a quelqu'un qui ne comprend pas.

Et, avec un ricanement de haine et de satisfaction, elle me poursuivait sans pitie de ce mot funebre:

--Morte! Morte!... elle est morte!

On ne comprend pas de suite un mot semblable, qui tombe inattendu comme un coup de foudre; il faut un moment a la souffrance, pour vous etreindre et vous mordre au coeur. Je marchais toujours, j'avais horreur d'etre si calme. Et la vieille me suivait pas a pas, comme une furie, avec son horrible _Eulu! eulu_!

Je sentais derriere moi la haine exasperee de cette creature, qui adorait sa maitresse que j'avais fait mourir. J'avais peur de me retourner pour la voir, peur de l'interroger, peur d'une preuve et d'une certitude, et je marchais toujours, comme un homme ivre ...

.....

III

Je me retrouvai appuyé contre une fontaine de marbre, près de la maison peinte de tulipes et de papillons jaunes qu'Aziyade avait habitée; j'étais assis et la tête me tournait; les maisons sombres et désertes dansaient devant mes yeux une danse macabre; mon front frappait sur le marbre et s'ensanglantait; une vieille main noire, trempée dans l'eau froide de la fontaine, faisait matelas à ma tête ... Alors, je vis la vieille Kadidja près de moi qui pleurait; je serrai ses mains ridées de singe;--elle continuait de verser de l'eau sur mon front ...

Des hommes qui passaient ne prenaient pas garde à nous; ils causaient avec animation, en lisant des papiers qu'on distribuait dans les rues, des nouvelles de la première bataille de Kars. On était aux mauvais jours des débuts de la guerre, et les destinées de l'islam semblaient déjà perdues.

IV

Je veille, et, nuit et jour, mon front rêve enflammé, Ma joue en pleurs ruisselle, Depuis qu'Albayde dans la tombe a fermé Ses beaux yeux de gazelle. (VICTOR HUGO, *«Orientales»*.)

La chose froide que je tenais serrée dans mes bras était une borne de marbre plantée dans le sol.

Ce marbre était peint en bleu d'azur, et terminait en haut par un relief de fleurs d'or. Je vois encore ces fleurs et ces lettres dorées en saillie, que machinalement je lisais ...

C'etait une de ces pierres tumulaires qui sont en Turquie particulieres aux femmes, et j'etais assis sur la terre, dans le grand cimetiere de Kassim-Pacha.

La terre rouge et fraichement remuee formait une bosse de la longueur d'un corps humain; de petites plantes deracinees par la beche etaient posees sur ce gueret les racines en l'air; tout alentour, c'etaient la mousse et l'herbe fine, des fleurs sauvages odorantes.--On ne porte ni bouquets ni couronnes sur les tombes turques.

Ce cimetiere n'avait pas l'horreur de nos cimetieres d'Europe; sa tristesse orientale etait plus douce, et aussi plus grandiose. De grandes solitudes mornes, des collines steriles, ca et la plantees de cypres noirs; de loin en loin, a l'ombre de ces arbres immenses, des mottes de terre retournees de la veille, d'antiques bornes funeraires, de bizarres tombes turques, coiffees de tarbouchs et de turbans.

Tout au loin, a mes pieds, la Corne d'or, la silhouette familiere de Stamboul, et la-bas ... Eyoub!

C'etait un soir d'ete; la terre, l'herbe seche, tout etait tiede, a part ce marbre autour duquel j'avais noue mes bras, qui etait reste froid; sa base plongeait en terre, et se refroidissait au contact de la mort.

Les objets exterieurs avaient ces aspects inaccoutumes que prennent les choses, quand les destinees des hommes ou des empires touchent aux grandes crises decisives, quand les destinees s'achevent.

On entendait au loin les fanfares des troupes qui partaient pour la guerre sainte, ces étranges fanfares turques, unisson strident et sonore, timbre inconnu à nos cuivres d'Europe; on eut dit le suprême hallali de l'islamisme et de l'Orient, le chant de mort de la grande race de Tchengiz.

Le yatagan turc trainait à mon côté, je portais l'uniforme de yuzbachi; celui qui était là ne s'appelait plus Loti, mais Arif, le yuzbachi Arif-Ussam;--j'avais sollicité d'être envoyé aux avant-postes, je partais le lendemain ...

Une tristesse immense et recueillie planait sur cette terre sacrée de l'islam; le soleil couchant dorait les vieux marbres verdâtres des tombes, il promenait des lueurs roses sur les grands cyprès, sur leurs troncs séculaires, sur leur mélancolique ramure grise. Ce cimetière était comme un temple gigantesque d'Allah; il en avait le calme mystérieux, et portait à la prière.

J'y voyais comme à travers un voile funèbre, et toute ma vie passée tourbillonnait dans ma tête avec le vague désordre des rêves; tous les coins du monde où j'ai vécu et aimé, mes amis, mon frère, des femmes de diverses couleurs que j'ai adorées, et puis, hélas! le foyer bien-aimé que j'ai déserté pour jamais, l'ombre de nos tilleuls, et ma vieille mère ...

Pour elle qui est là couchée, j'ai tout oublié!... Elle m'aimait, elle, de l'amour le plus profond et le plus pur, le plus humble aussi: et tout doucement, lentement, derrière les grilles dorées du harem, elle est morte de douleur, sans m'envoyer une plainte. J'entends encore sa voix grave me dire: " Je ne suis qu'une petite esclave circassienne, moi ... Mais, toi, tu sais; pars, Loti, si tu le veux; fais suivant ta volonté!"

Les fanfares retentissaient dans le lointain, sonores comme les fanfares bibliques du jugement dernier; des milliers d'hommes criaient ensemble le nom terrible d'Allah, leur clameur lointaine montait jusqu'a moi et remplissait les grands cimetieres de ru-meurs etranges.

Le soleil s'etait couche derriere la colline sacree d'Eyoub, et la nuit d'ete descendait transparente sur l'heritage d'Othman ...

... Cette chose sinistre qui est la-dessous, si pres de moi que j'en fremis, cette chose sinistre deja devoree par la terre, et que j'aime encore ... Est-ce tout, mon Dieu?... Ou bien y a-t-il un reste indefini, une ame, qui plane ici dans l'air pur du soir, quelque chose qui peut me voir encore pleurant la sur cette terre?...

Mon Dieu, pour elle je suis pres de prier, mon coeur qui s'etait durci et ferme dans la comedie de la vie, s'ouvre a present a toutes les erreurs delicieuses des religions humaines, et mes larmes tombent sans amertume sur cette terre nue. Si tout n'est pas fini dans la sombre poussiere, je le saurai bientot peut-etre, je vais tenter de mourir pour le savoir ...

V

CONCLUSION

On lit dans le _Djeridei-havadis_, journal de Stamboul:

"Parmi les morts de la derniere bataille de Kars, on a retrouve le corps d'un jeune officier de la marine anglaise, recemment engage au service de la Turquie sous le nom de Arif-Ussam-effendi.

"Il a ete inhume parmi les braves defenseurs de l'islam (que Mahomet protege!), aux pieds du Kizil-Tepe, dans les plaines de Karadjemir."

FIN

Sources et licence

Texte : <https://www.gutenberg.org/ebooks/11035>. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.